00106123

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

O
355.4
Sax/ESP
106123
00106123

ESPRIT DES LOIX DE LA TACTIQUE ET DE DIFFÉRENTES INSTITUTIONS MILITAIRES,

OU NOTES DE MR. LE MARÉCHAL DE SAXE:

Contenant plusieurs nouveaux Systêmes sur l'Art de la Guerre.

Commentées par M. DE BONNEVILLE.

Avec un Mémoire Militaire sur les Tartares & les Chinois, où l'on trouve une comparaison des Opérations Militaires de ces deux Nations avec ce que les Historiens & Commentateurs Européens ont écrit d'instructif pour le Gens de Guerre.

TOME PREMIER.

A LEIPSIC.

Chez MAURICE GEORGE WEIDMANN.
M. DCC. LXII.

106123
Lx.a.8

PRÉFACE.

LA plupart des Auteurs qui ont écrit ſur l'Art de la Guerre, ont confondu & mêlé enſemble les parties ſublimes avec les plus ſimples détails. Une infinité de répétitions & d'explications très-inutiles ont rendu leurs ouvrages ſi volumineux, que ſouvent pour trouver le ſens d'un diſcours qu'on auroit pu faire en une douzaine de lignes, l'on eſt obligé de lire cent pages de verbiages.

Cet Ouvrage, unique dans ſon eſpece par la nouveauté des idées qu'il contient, eſt exempt de ces défauts : je ne me ſuis attaché qu'à ſaiſir l'eſprit des choſes en les rendant auſſi claires qu'inſtructives.

Les parties ſublimes & abſtraites de la ſcience militaire ſont immenſes ! Combien ne faut-il pas étudier pour les connoître toutes ? Et combien de réflexions ne faut-il pas faire ſur chacune en particulier avant

que de les réunir toutes enſemble ? Alexandre, Céſar, Turenne.... ont-ils poſſédé toutes ces parties dans leur perfection ? L'Hiſtoire nous apprend que non, & nous fait connoître que ces grands hommes n'ont pas été exempts de faire de grandes fautes.

On ne devroit jamais juger de la capacité d'un Général par ſes ſuccès avant que d'avoir apprécié celle de ſon adverſaire. Alexandre vis-à-vis de Darius & ſes ſoldats efféminés, Céſar chez les Gaulois féroces mais ſans art militaire, & conduits par des Chefs mal-habiles, paroiſſent moins grands maîtres qu'Annibal vaincu. Et Turenne & Montecuculi, avec toute la réputation qu'ils s'étoient acquis par mille brillans ſuccès, ne furent jamais ſi grands que lorſqu'ils furent oppoſés l'un à l'autre.

L'étude des ouvrages que nous ont laiſſés les grands Maîtres de l'Art, joint à l'expérience de pluſieurs campagnes ne peuvent former d'habiles hommes de guerre, ſi on n'étudie les faits que méthodiquement, & qu'on ne les retienne que comme un rôle qu'on apprend par cœur afin de le réciter; cela dis-je ne ſuffit pas, il faut encore qu'un Militaire qui veut tendre au ſublime de ſon art, ait ſans ceſſe l'eſprit occupé de toutes les choſes qui y ont rapport; il

faut qu'il contemple, qu'il médite, qu'il combine, qu'il imagine, qu'il invente, qu'il réfléchisse continuellement sur les causes & les effets, sur les événemens & les circonstances, afin de pouvoir en tirer avantage quand il se trouve à même de les mettre en pratique. Tel étoit le Maréchal de Saxe; né avec un esprit militaire aussi juste que pénétrant, il saisissoit avec beaucoup de facilité tous les objets qui y ont rapport; il annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour; & l'on peut dire qu'il ne parvint au premier grade militaire que par son propre mérite, par ses talens & non par la faveur de sa grande naissance.

Il ne faut donc pas être surpris de ce que l'on voit si peu d'hommes de guerre s'élever au-dessus de la sphere commune, puisque l'étude des Auteurs qui nous ont laissé des principes & des regles, joint à l'expérience de quelques campagnes ne fournissent que des idées méthodiques aux génies bornés, & qu'il n'y a que ceux qui ont l'esprit vif, pénétrant, inventif avec beaucoup de jugement, qui soient en état de multiplier les idées qu'ils acquerent par l'étude & par l'expérience. Or on sait combien peu il y a d'hommes de cette trempe! Donc l'étude de la théorie

& de la pratique ne suffisent pas à former le grand homme de guerre, si en même-tems on n'a reçu de la nature les qualités que je viens de dire. Cela est si vrai, que nous voyons des hommes qui étudient sans cesse, sans que pour cela ils en soient beaucoup plus savans, parce que leurs organes ne sont pas assez délicats & que leur esprit n'est pas assez subtil pour saisir avec justesse les différentes idées qui sont l'objet de leurs études: cependant cette grande application fait que quelquefois les esprits les plus bornés se développent; mais ces esprits ne peuvent guere tendre qu'au médiocre, ce qui est toujours beaucoup: cela fait voir que sans l'étude & l'application, l'homme d'un esprit médiocre reste dans une extrême ignorance; que l'étude & l'application sont nécessaires à tous les hommes, mais que tous ne doivent pas prétendre de parvenir au grand. Il y en a qui sont nés avec beaucoup de génie & de pénétration qui négligent de cultiver leur esprit par l'étude, ou s'y appliquent très-peu, qui cependant ne laissent pas que de faire certains progrès qui les élevent au-dessus du médiocre; ils ressemblent à ces terres d'une bonne nature, que le laboureur cultive avec négligence, auxquelles il ne donne que peu d'at-

tention & de préparation, & qui ne laissent pas que de produire beaucoup de fruits, mais qui en produiroient bien davantage si elles étoient cultivées avec plus de soin.

Si rien n'est moins commun qu'un excellent Général d'armée, ce n'est pas qu'il manque de gens qui aient du talent pour la guerre; mais c'est qu'on ne les connoît que par occasion, & que très-souvent ils en manquent pour se faire connoître. On ne doit pas confondre l'occasion avec certain hazard qui favorise souvent un ignorant, & lui fait faire une belle action, sans qu'il comprenne ce qu'il fait, ni qu'il sache pourquoi & quelles en seront les conséquences. Cependant la réussite lui attire une réputation qui l'éleve aux premiers grades, tandis que l'homme habile ne fait son chemin qu'à pas de tortue & reste toute sa vie dans les grades subalternes, s'il n'a le bonheur de rencontrer l'occasion de se faire distinguer par ses talens & par de savantes manœuvres. On le mét à la tête d'une armée, & l'on s'apperçoit malheureusement bientôt aux dépens du sang & de l'honneur des Citoyens, de son incapacité & combien l'on a eu tort de confier les forces de l'Etat à un pareil homme.

De tout ce que je viens de dire, il faut conclure que ce qui forme véritablement le grand homme de guerre, c'eſt la nature cultivée par l'étude, la réflexion & l'application au travail : que les parties ſublimes de la guerre n'ont ni principes ni regles; que chacun eſt en droit de s'en former des idées ſuivant l'étendue de ſon eſprit & de ſes lumieres, ainſi qu'on le verra dans le cours de cet Ouvrage.

SOMMAIRE
DES NOTES
CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

PREMIERE NOTE.

L'ON pourroit tirer des avantages immenses à la guerre, des roulans frisés & des sacs à terre, *soit dans les marches, soit dans les campemens & dans les combats. Je me forme une idée si grande de ces corps mobiles, que je suis fâché de n'y avoir pas réfléchi plutôt; mais les choses viennent lorsqu'on y pense le moins.* page 1.

DEUXIEME NOTE.

L'on sera certainement obligé de faire une réforme aux équipages des Généraux, & à ceux des Officiers de l'État-Major, ainsi qu'à la sumptuosité de leur table.

Ces premiers & seconds grades militaires ont été si considérablement multipliés depuis quelque tems, que si cela continue on les avilira absolument. pag. 23.

TROISIEME NOTE.

On devroit avoir dans chaque garnison une bibliotheque bien choisie à l'usage des Militaires. On devroit même y établir des Ecoles pour l'instruction des jeunes Officiers, lesquels croupissent dans l'ignorance & la paresse. pag. 28.

QUATRIEME NOTE.

Les Allemands sont flegmatiques, leurs soldats sont fermes dans l'action & patiens dans les fatigues, parce qu'ils sont accoutumés à cette subordination sévere & scrupuleuse inconnue aux autres Nations : l'habitude fait une seconde nature chez les animaux.

Les François sont vifs, leurs soldats sont vaillans & impétueux ; mais leur peu de subordination les rend si superficiels, que sans cette valeur qui leur est naturelle, ils réussiroient rarement dans leurs entreprises. Seroit-il donc impossible d'établir parmi eux une subordination qui leur fût propre & particuliere ? Non sans doute. pag. 33.

CINQUIEME NOTE.

L'ARTILLERIE de campagne feroit la principale force des armées aujourd'hui, si l'on y donnoit plus d'attention. Il faudroit que les soldats fussent bien exercés à la servir sur le front des armées, soit en marchant à l'ennemi ou en se retirant devant lui. Les pieces devroient être traînées sur des affûts légers par deux à trois hommes ; & leur calibre ne pas excéder trois livres de bales ; elles deviendroient trop difficiles à servir si elles étoient plus grosses, à moins que ce ne fût pour des batteries fixes. pag. 40.

SIXIEME NOTE.

CEUX qui sont chargés des départemens de la guerre devroient toujours être des Militaires sages & expérimentés, qui connoissent jusqu'aux moindres détails qui y ont rapport. Je ne conçois pas pourquoi on remet l'administration militaire entre les mains d'un Officier civil : j'aimerois tout autant que l'on fît un ignorant Pandoure Juge de Police ou premier Président au Parlement. pag. 41.

SEPTIEME

SEPTIEME NOTE.

La plupart des Inſpecteurs des troupes ſont aujourd'hui leurs revues à peu près comme s'ils regardoient de leur fenêtre paſſer une proceſſion. Auſſi ne doit-on pas s'étonner ſi les abus ſe multiplient, puiſque ceux qui ſont chargés de les redreſſer, ne connoiſſent pas tous ces petits détails qui ſont du reſſort de leur miſſion. Hé ! comment les connoîtroient-ils ? Ces grands hommes n'ont jamais manié que de grandes affaires. pag. 42.

HUITIEME NOTE.

Les converſions & les déploiemens ſont les deux manœuvres principales auxquelles on doit rompre & exercer les armées. On doit les regarder comme la baſe ſur laquelle roulent toutes les autres parties des grandes évolutions, qui n'ont de principes ni de regles que la ſeule volonté des Chefs qui les font agir.

C'eſt une miſere aujourd'hui, lorſqu'il eſt queſtion de faire déployer les colonnes en préſence de l'ennemi. Joint à ce que les armées ſont peu exercées à cette manœuvre, les ordres que donnent les Officiers Généraux ſont ſouvent ſi obſcurs, qu'il eſt impoſſible aux Officiers particuliers de les concevoir, & par conſéquent de pouvoir les faire exécuter aux ſoldats. pag. 44.

NEUVIEME NOTE.

La plupart des Officiers Généraux, aujourd'hui, ont une multitude d'Officiers particuliers à leur ſuite, qu'on appelle Aides de camp, *leſquels par leur jeuneſſe & leur peu d'expérience ne peuvent ſouvent leur être d'un grand ſecours dans leurs travaux.* pag. 49.

DIXIEME NOTE.

Les récompenſes militaires devroient être bien entendues & diſpenſées à propos. Cet objet mériteroit une inſtitution ſolide & bien ménagée en faveur des ſoldats. pag. 53.

ONZIEME NOTE.

Le duel est une maladie épidémique qui désole la Noblesse & l'Etat Militaire ; l'on devroit absolument chercher un remede à la guérison de cette frénésie. pag. 56.

DOUZIEME NOTE.

Les cérémonies religieuses doivent s'observer exactement & avec respect dans les armées : les Officiers doivent y assister réguliérement avec les soldats. Cette regle est en usage chez presque toutes les Nations Allemandes, qui au reste l'observent assez cavaliérement quant à ce qui regarde le spirituel : ce qu'ils appellent parade d'Eglise, *est plutôt une espece de revue qu'une cérémonie religieuse.* pag. 61.

TREIZIEME NOTE.

Depuis la fin du dernier siecle l'on entretient en Europe des armées si considérables en tems de paix, que cette maxime énerve & ruine entiérement les Etats. L'on pourroit instituer des corps de milices sur un certain pied, qui seroient beaucoup moins dispendieux, & rendroient un meilleur service à l'État que la plupart des troupes modernes. pag. 64.

QUATORZIEME NOTE.

L'usage de suivre les rangs d'ancienneté parmi les Militaires n'est praticable que jusqu'à un certain point. Les avancemens des Officiers particuliers peuvent bien se faire ainsi jusqu'à un certain grade ; mais lorsqu'il est question de passer au commandement d'un corps, & de là aux premiers grades, l'on ne doit avoir égard à l'ancienneté qu'autant qu'elle est accompagnée du mérite & de la capacité. pag. 70.

QUINZIEME NOTE.

Les loix de la discipline militaire doivent être administrées avec la plus grande majesté ; il faut que les châtimens soient irrévocables. La sévérité doit être composée en raison égale aux fautes ; il ne faut pas outrer les genres de supplices, ils révoltent la nature & ne corrigent jamais. Le point d'honneur est le mobile principal qui doit faire agir tous les guerriers ; mais il doit être pris dans un sens si scrupuleux & si respectueux, que tous les hommes soient obligés à une estime réciproque. pag. 72.

SEIZIEME NOTE.

De toutes les Nations, la Françoise est celle qui seroit la plus susceptible de subordination & de discipline militaire, si on savoit bien la prendre. L'éducation de ce peuple est telle, qu'aucun ne se pique plus que lui de ce qu'on appelle sentimens d'honneur & de politesse.

L'amour propre & l'ambition personnelle sont les attributs inséparables de ceux qui ont un grand cœur : l'opinion ou l'idée seule suffit pour les flatter & rendre leur esprit satisfait. Tels furent chez les Grecs & les premiers Romains, ces Héros qui cultivoient leurs champs ; ils étoient grands & heureux dans leur médiocrité, parce qu'ils y jouissoient de tous les hommages & de tous les honneurs. pag. 77.

DIX-SEPTIEME NOTE.

Toutes les principales opérations à la guerre doivent être bien conçues & bien combinées avant que de les mettre à exécution, sans quoi on n'agira qu'à tâtons & avec crainte.

Si les préparatifs d'une campagne sur terre demandent beaucoup de précaution, ceux qu'exige le service de mer, quand on projette une expédition, en demandent bien davantage. Il ne s'agit

pas ici de combats de mer, ils ne ſont pas de mon reſſort; ils ſont d'ailleurs ſi ſujets au hazard & aux caprices de la fortune, que ſouvent un ſouffle dérange la plus belle combinaiſon & les meilleures diſpoſitions d'une flotte; mais je veux parler des embarquemens, des deſcentes ou débarquemens des armées de terre. Ces ſortes d'opérations ſont bien difficiles; je me ſuis trouvé dans le cas de l'éprouver & de connoître combien il eſt néceſſaire de prendre toutes ſes meſures avant que de s'embarquer; car dès qu'une fois la machine eſt en train, il n'eſt plus tems de l'arrêter & de revenir s'il manque quelque choſe. pag. 81.

VIEILLES IDÉES qui pourront peut-être en fournir de nouvelles. Projet pour une Puiſſance qui voudroit faire une deſcente en Angleterre. Moyens de trouver la ſomme néceſſaire à la dépenſe de deux cens vaiſſeaux de guerre propres à une telle expédition. Autres moyens pour en accélérer la conſtruction en douze à quinze mois de tems. pag. 98.

DIX-HUITIEME NOTE.

ON ſe contente de défendre les entrées des Ports avec quelques fortins, redoutes, batteries ou chaînes tendues; toutes ces choſes ſont inutiles, & n'empêchent pas les vaiſſeaux ennemis d'en approcher. Dans les extrémités on coule à fond ſes propres vaiſſeaux; mais cette reſſource ne ſert encore de rien. Il ſeroit facile, ce me ſemble, d'avoir des machines toujours prêtes avec leſquelles on pourroit dans la minute former des retranchemens ſous l'eau à l'entrée des Ports, afin d'empêcher qu'aucuns vaiſſeaux ni brûlots ne puſſent en approcher ni y pénétrer. pag. 112.

DIX-NEUVIEME NOTE.

QUELS embarras lorſqu'il eſt queſtion de faire paſſer une riviere à la hâte, non-ſeulement à toute une armée, mais encore à un moindre corps de troupes?

Ces ſortes d'opérations qui devroient s'exécuter dans la minute, prennent ordinairement pluſieurs journées entieres. L'attirail de nos pontons de cuivre ne peut ſuivre par-tout, ils ne ſont bons que pour établir un pont ſtable quand on veut ſe fixer dans un poſte pour quelque tems. Ne pourroit-on pas imaginer un autre attirail, fait de façon qu'on puſſe le tranſporter ſur des mulets ou des chevaux de bâts? Il me ſemble auſſi qu'il ne ſeroit pas difficile de trouver le moyen de faire paſſer les plus larges fleuves à une armée de cent mille hommes en ſix à ſept heures de tems, en ſe ſervant de bateaux qu'on puiſſe tranſporter facilement par-tout, ſans être obligé de ſe ſervir de chariots. pag. 118.

VINGTIEME NOTE.

Il n'y a aucuns principes ni aucunes regles poſitives à donner ſur les grandes évolutions & les grandes manœuvres des armées. Chacun eſt en droit de s'en former des idées, ſuivant l'étendue de ſon eſprit & de ſes lumieres. Ces idées peuvent ſe multiplier juſqu'à l'infini, & celles qu'on aura ſaiſies comme bonnes, pourront en fournir d'autres qui ſerviront dans les différentes circonſtances qui ſe préſenteront à la guerre. pag. 127.

VINGT-UNIEME NOTE.

On fait ſi peu d'uſage aujourd'hui de la bayonnette, qu'on diroit que cette arme n'a été inventée que pour épouvanter: cela provient, je crois, de ce que les ſoldats n'ont rien qui leur garantiſſe le corps. Si les Romains avoient un ſoin infini de ſe couvrir par des armes défenſives, il ne faut pas croire qu'ils prenoient ces précautions manque de courage & de bravoure; car aſſurément ils nous valoient bien de ce côté-là. pag. 149.

SUITE DU COMMENTAIRE SUR LA PREMIERE NOTE.

POUSSER des chemins d'approche dans une inondation dont une Place est environnée, dans des marais & sur toute sorte de terrein aquatique; passer des fossés secs & pleins d'eau; monter à l'assaut sans être obligé de faire breche au corps de la Place, ni par conséquent d'établir de grosses batteries pour battre en breche; escalader avec des échelles d'une nouvelle invention. C'est de quoi il s'agit ici. pag. 152.

SECONDE PARTIE.

ANALYSE DE L'ART DE LA GUERRE, Par principes & par regles, sur l'Ouvrage de M. le Maréchal de Puységur. pag. 1.

NOUVEAU SYSTÊME SUR L'ARTILLERIE de Mer & de Terre. pag. 70.

MÉMOIRE MILITAIRE Sur les Tartares & les Chinois, &c. pag. 83.

ERRATA.

Pag. 15. septieme exemple, au lieu de dire l'armée N. très-supérieure en nombre à celle M. *dites au contraire*, l'armée M. très-supérieure en nombre à celle N.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

J'Entreprens ici de développer & d'étendre différentes Notes que M. le Maréchal de Saxe a laissées, & qu'il réservoit sans doute pour perfectionner & pour augmenter ses Mémoires sur l'Art de la Guerre.

Lorsque je mis ces mêmes Mémoires au jour, j'avois déja taché d'en concilier les différens Chapitres avec les Notes dont il s'agit; mais les difficultés & les contradictions que j'y avois trouvé s'étoient opposées à mon entreprise & à mon dessein.

Ces Notes d'ailleurs ne sont pour ainsi dire qu'un répertoire de matieres que M. le Maréchal se proposoit de traiter plus au long; il n'est question que d'en saisir l'esprit ou d'en expliquer le sens; je n'ose me flatter d'y réussir parfaitement, quelqu'autre peut-être pourroit mieux rencontrer que moi. Je souhaite que mon entreprise engage d'habiles Militaires à y travailler; la présomption ne m'aveugle point assez pour me fermer les yeux sur les avantages que je pourrois retirer des leçons de ceux qui sont mes maîtres en l'Art de la Guerre.

M. le Maréchal de Saxe rêvoit, ou pour mieux dire réfléchissoit continuellement sur toutes les choses qui ont rapport à la guerre; c'est apparemment dans ces tems de méditations qu'il a jetté sur le papier

indifféremment & ſans aucun ordre les idées qui lui naiſſoient, dans la crainte de les oublier, & pour ſe ménager les moyens de ſe les rappeller en tems & lieu. Il n'aimoit point à écrire, ſon ſtyle étoit particulier & très-laconique; il ne penſoit pas que le talent de la pénétration n'étant pas donné à tout le monde, il y auroit bien des gens qui ne pourroient ſaiſir ſes idées & ſes principes du premier coup d'œil. Le défaut de tous les grands hommes eſt de n'écrire que pour leurs ſemblables, & c'eſt ce qui fait que les eſprits médiocres ont tant de peine à les concevoir.

Je ne ſuivrai d'autre arrangement dans cet ouvrage, que celui que M. le Maréchal a tenu dans ſes Notes même; je les prendrai les unes après les autres indifféremment & telles qu'elles ſe trouvent, & je me contenterai de les tranſcrire le plus intelligiblement qu'il me ſera poſſible.

Si par hazard l'on rencontre ici quelques maximes qu'on aura déjà lues ailleurs, qu'on n'imagine pas que je prétende en être l'Auteur : je ne ſuis que le foible Commentateur de ce que j'ai cru appercevoir de meilleur dans les différentes inſtitutions militaires.

Il y en a de deux ſortes; le bon ſens a dicté les unes, l'uſage & la routine ont formé les autres, & toutes ſont également ſuivies avec cette différence, que celles qu'on obſerve par l'uſage, quelque ridicules qu'elles ſoient, ont bien plus de force que celles qui ſont fondées ſur la raiſon. Quoi qu'il en ſoit, la ſcience conſiſte dans la juſte application que l'on en doit faire ſelon les circonſtances & les cauſes

ESPRIT DE LA TACTIQUE *DU MARECHAL DE SAXE.*

PREMIERE NOTE.

L'ON pourroit tirer des avantages immenſes à la guerre, des roulans friſés & des ſacs à terre; *ſoit dans les marches, ſoit dans les campemens & dans les combats. Je me forme une idée ſi grande de ces corps mobiles, que je ſuis fâché de n'y avoir pas réfléchi plutôt; mais les choſes viennent lorſqu'on y penſe le moins.*

CES roulans friſés ſont des chevaux de friſe de nouvelle invention. L'imperfection de ceux dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent, les a rendus très-embarraſſants & très-inutiles : ils ne ſont même d'aucun avantage dans les combats de pied-ferme, pour leſquels ils ont été imaginés.

M. le Maréchal n'a laissé aucun devis pour la construction de ces roulans; mais je crois que celui que je vais donner sera à peu près conforme à son idée: cette machine me paroît toute simple, & il me semble qu'il ne faut pas de grands efforts de génie, pour en trouver la méchanique; quelques légeres différences ne font rien à l'objet principal.

Pl. I. J'établis un train sur quatre roues pareilles à celles des affûts marins, de deux pieds de diametre, mais plus légeres; les aissieux sont de cinq pieds. Le train est brisé par le milieu & les deux bouts des barres s'accrochent avec des anneaux de fer: on les décroche quand on veut faire tourner les deux demi-trains sous leurs pivots. Ces deux pivots sont élevés au milieu des aissieux entre les deux roues & servent comme de chevilles ouvrieres qui arrêtent les barres avec les aissieux. Chaque pivot est de deux pieds de hauteur & soutenu par quatre montants.

Je pose ensuite sur ces deux pivots un cheval de frise de fer; les frisons sont triangulaires & dans la forme d'une bayonnette, ils ont deux pieds de longueur sur un pouce de face, ils sont attachés à la barre qui est pareillement de fer à un pied de distance l'un de l'autre. La longueur du roulant est de treize pieds, sa largeur de cinq & sa hauteur de même; il pese environ deux cens livres; celui que j'ai fait faire ne pese pas davantage & il est extrêmement fort & bien ferré: deux hommes peuvent le tirer facilement avec des cordes attachées aux extrémités des barres du train, & courir, marcher, & faire en le trainant tous les mouvemens dont un corps d'infanterie est susceptible; dans quelque sens que se trouve ce roulant, il est presque impossible qu'il puisse se renverser.

Lorsqu'on veut le faire mouvoir par son flanc, on détache les anneaux qui arrêtent les barres, & on tourne les deux demi-trains sous leurs pivots; alors les roues tournent toutes quatre parallelement.

Chaque bataillon de six cens cinquante hommes devroit avoir vingt-quatre de ces roulans, lesquels seroient trainés alternativement par des soldats commandés à cet effet, & qui seroient relevés comme aux heures de faction. On devroit aussi avoir dans les armées un nombre de sacs à terre goudronnés; j'en expliquerai l'usage dans la suite.

On m'objecte déjà que l'artillerie briseroit beaucoup de ces machines? Je prie mes Lecteurs de m'accorder quelques momens; je ne laisserai aucune objection en arriere, je les préviendrai toutes & je tâcherai d'y répondre.

Entrons d'abord en matiere, après quoi nous examinerons les différens avantages que l'on pourroit tirer de ces roulans dans les différentes circonstances qui se présentent à la guerre.

Lorsque l'on considere l'ordre si parfaitement établi dans les armées Prussiennes, la facilité & la précision avec lesquelles ces troupes exécutent les différentes manœuvres nécessaires dans le moment du combat, on doit croire avec raison que les premiers coups que porteront des armées ainsi dressées, seront toujours à leur avantage sur celles qui seront moins rompues aux grandes évolutions.

La plûpart des Puissances ont en conséquence tenté d'imiter les Prussiens, mais elles n'ont pas fait attention à la chose la plus essentielle; elles se sont contentées de faire pirouetter continuellement leurs soldats sur le talon, sans s'embarrasser du point principal qui les forme véritablement, c'est-à-dire sans penser à introduire cette discipline sévere & scrupuleuse observée même en tems de paix dans les armées Prussiennes.

Lorsque dans des tems de tranquillité & de calme on a mis en oubli la discipline militaire, il est bien difficile de la faire revivre dans des tems d'agitation & de trouble, ou si on a le bonheur d'y parvenir, ce n'est jamais qu'à ses propres dépens:

malheureux ſont les Généraux qui ont à commander des ſoldats indiſciplinés ; il faut qu'ils deviennent ſéveres & même cruels s'ils veulent rappeller la ſubordination & l'ordre ; alors ils s'attirent la haine des troupes & perdent la confiance, ſans laquelle ils ne peuvent rien.

Des armées bien exercées & bien rompues en tems de paix dans les différentes évolutions, auront, ainſi que je l'ai dit, un avantage conſtant au commencement d'une guerre ſur celles qui le feront moins, & cela eſt vrai ; mais auſſi l'on a toujours remarqué qu'après quelques campagnes les armées les moins exercées à ces mêmes évolutions, s'y formoient inſenſiblement lorſque la diſcipline y étoit rigidement obſervée.

D'ailleurs ces armées ſi bien dreſſées pendant la paix, perdent néceſſairement leur grand avantage ſi la guerre dure trois à quatre années ; car pendant cet eſpace de tems les trois quarts au moins des vieux ſoldats bien exercés périſſent, ſoit par la mort, ſoit par les maladies, ſoit par les déſertions, leſquels ne peuvent être remplacés que par des nouveaux. Ainſi ces deux armées ſi différentes l'une de l'autre dans la ſcience des évolutions au commencement de la guerre, ſe trouvent à peu près égales au bout de trois à quatre campagnes : c'eſt alors que toutes les reſſources que les diverſes occaſions peuvent ſuggerer & fournir doivent ſe trouver dans la tête ſeule des Généraux qui les font agir.

Le Czar Pierre, a donné une preuve bien ſenſible de cette vérité : Charles XII. lui apprit à faire la guerre ; il en coûta, il eſt vrai, un peu cher au Czar, mais une ſeule journée lui ſuffit pour réparer ſes pertes & le dédommager des dépenſes immenſes qu'il avoit faites pendant pluſieurs années.

De la quantité immenſe de volumes que les modernes ont écrit ſur la maniere de combattre des anciens, en avons-nous

tiré des avantages bien réels? La plupart de ces ouvrages ne nous offrent que des conjectures très-superficielles, & sur ces conjectures on s'est efforcé d'établir des principes méthodiques. Eh! que nous ont appris ces beaux & savans commentaires? Rien, si ce n'est que les Généraux anciens ont agi comme les modernes dans toutes les différentes opérations de la guerre: ils ont également disposé leurs armées suivant leur génie & les circonstances des tems & des lieux, tantôt sur une ligne, tantôt sur deux, tantôt sur trois. La profondeur de leurs files a été tout aussi variée. Ils ont mis leur cavalerie quelquefois sur les ailes de leur bataille, quelquefois au centre & quelquefois ils l'ont mêlée avec l'infanterie. Pourquoi donc a-t-on voulu donner des principes & des regles sur des causes que le hazard seul produit & détermine? Un Général seroit certainement bien ignorant s'il vouloit ne s'attacher qu'à une seule maxime? Il importe peu à un homme d'esprit & de sens que les Grecs aient combattu en phalange pleine ou en phalange coupée, & que les Romains aient combattu par manipules ou par cohortes. Il ne s'arrêtera sûrement pas à tous ces détails? Un Général qui copieroit au pied de la lettre, & les manœuvres & l'arrangement des armées Greques & Romaines, seroit un très-mauvais Général. Un homme qui a du discernement, n'imite les faits des Anciens, qu'autant que les circonstances lui semblent être ce qu'elles lui paroissent avoir été dans ces tems reculés: mais il faut être habile pour les distinguer & avoir beaucoup d'expérience pour en écarter le faux; car indépendamment des dispositions réfléchies & antérieures au jour d'une action, il en est qui se déterminent sur le champ, parce que la nécessité l'exige; c'est la présence d'esprit & le coup d'œil qui doit les former, & cette qualité ne s'acquiert ni par l'étude ni par le travail; j'ose dire qu'elle est un don de la nature.

La Tactique des Anciens, il est vrai, suggere mille idées à celui qui a l'esprit militaire; combien n'en a-t-elle pas fourni au Commentateur de Polybe? Cependant nous ne connoissons (ou nous ne croyons connoître) de toute cette Tactique que six à sept différentes dispositions d'armée, que le Chevalier Folard a su multiplier à sa façon, & que d'autres encore sauront remultiplier à la leur.

Les Anciens, dit-on, sont nos maîtres dans l'art de la guerre. Cela est vrai à quelques égards: mais a-t-on dû raisonnablement en conclure que bien loin que nous puissions un jour les surpasser, nous devons nous croire incapables de pouvoir jamais les imiter? Quelle erreur! (*a*)

Tous les arts ont leur principe bon ou mauvais; de même qu'on ne sauroit faire une bonne trame avec du fil mal uni, on ne composera point de bonnes armées avec des soldats mal disciplinés; la raison seule dicte ces vérités, & il est bien humiliant pour nous d'être sourds à *sa voix &* de les aller chercher dans cette *docte* antiquité.

Les combats ne décident pas toujours des succès d'une guerre; il est encore pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles: tel court au feu avec intrépidité, qui n'est qu'un mauvais Général; *Fabius* sans combattre eût vaincu *Annibal.*

Il est vrai qu'une armée une fois victorieuse a de grands avantages; mais ces avantages se soutiennent-ils toujours invariablement? Les nouveaux expédiens ont été de tout tems la ressource des plus grands Capitaines; ils ne doivent leurs principaux succès à la guerre qu'à la fécondité d'une imagination,

(*a*) Les Anciens ont sur nous le droit de primauté: mais il y a des hommes aujourd'hui qui pensent beaucoup mieux qu'eux & qui penseroient de même sans les avoir jamais lûs.

qui leur a fourni de nouveaux expédients auxquels leurs ennemis ne s'attendoient pas.

Aujourd'hui comme anciennement, lorſque deux armées ſont en préſence l'une de l'autre pour ſe combattre, les deux Chefs qui les commandent s'obſervent & ſe reglent ſur leurs mouvemens reſpectifs; ils ſe précautionnent en conſéquence de ce qu'ils croient appercevoir, craindre ou eſpérer chacun de ſon côté, ſoit pour ſa droite, ſoit pour ſa gauche, pour ſon centre ou pour ſes derrieres: mais les plus habiles s'y trompent quelquefois.

Si l'un des deux commande des troupes qui ſachent exécuter les différentes manœuves avec préciſion & célérité, il fera, par exemple, marcher ſon armée en front de bandiere, enſuite il préſentera ſa droite en feignant d'attaquer la gauche de ſon adverſaire; mais dans l'inſtant il fera un mouvement de côté qui le portera vers le centre qu'il aura percé avant même que ſon ennemi ait pu s'en appercevoir. Il ne riſque rien à faire de pareils mouvemens; la célérité avec laquelle ſes troupes les exécutent le ſauve du danger où il s'expoſeroit, ſi elles étoient moins familiariſées à ces évolutions. Or lorſque ce centre eſt enfoncé, les deux ailes ſont priſes par les flancs; de même quand une des deux ailes eſt culbutée, le centre demeure expoſé, & il en eſt ainſi lorſque les eſcadrons de la droite ou de la gauche ont été ſéparés de l'infanterie.

Voilà pourquoi la défaite d'une partie entraine ſouvent celle de la totalité, & cauſe des déroutes générales ou des maſſacres effroyables. Combien d'exemples ne pourrois-je pas citer de la défaite entiere d'une armée, occaſionnée par une ſeule brigade rompue ou repouſſée! L'honneur des Nations dépend donc de quelques centaines d'hommes battus qui ſont obligés de ſe retirer, tandis que pluſieurs milliers de ſoldats ſpectateurs oiſifs d'un

accident, petit en lui-même, ne peuvent y apporter de remede, & ſont enfin obligés de s'enfuir. D'où provient ce mal? de la foibleſſe invincible qui ſe rencontre dans tous les différens ordres de bataille, parce qu'il eſt impoſſible d'en former aucun ſans qu'il y ait des flancs & des derrieres. La formidable colonne du Chevalier Folard & le fameux rond de M. le Maréchal de Puiſégur, qui doivent faire front de tous côtés & qui ont été regardés comme des ordres fermes & inébranlables, ne ſont pas à l'abri de cet inconvénient. Ces deux corps ſemblables à ces planetes que nous décrivent les Aſtronomes, ſont entrainés dans leurs tourbillons, & par leur révolution nous laiſſent appercevoir autant de culs que de têtes.

Les Généraux, il eſt vrai, ont toujours ſoin de chercher les ſituations les plus avantageuſes: ils profitent bien des ravins, bois, villages, rivieres, montagnes &c. Mais peuvent-ils entrainer toutes ces ſituations avec eux? non ſans doute; s'ils combattent il faut que ce ſoit de pied ferme, encore ſouvent un rien leur fait perdre les avantages qu'ils avoient dans ces heureuſes poſitions.

D'ailleurs toutes ces bonnes ſituations, que l'on eſt ſouvent obligé de chercher à tâtons, ne ſe concilient pas toujours avec les principales opérations. Un Général choiſit un tel terrein, parce que ſon camp peut y être en ſûreté; mais cette ſituation lui eſt déſavantageuſe en ce qu'elle l'éloigne de ſes magaſins & de ſes fourages, ou d'une place ou d'une Province qu'il devroit couvrir: & cette obligation où eſt un Général de prendre ſon camp quelques lieues plus haut ou plus bas, faute d'un terrein avantageux, a ſouvent été ſuivie de conſéquences fâcheuſes & a déconcerté les opérations de toute une campagne.

Que conclure de tout ce que j'ai dit? Qu'avec des roulans friſés & des ſacs à terre on peut remédier à tous ces inconvéniens, & je vais tâcher de le démontrer.

Une

Une armée, comme je l'ai déjà ſuppoſé, ſera toujours pourvue d'un nombre de ſacs à terre ; c'eſt-à-dire qu'il y en aura au moins ſix à ſept par chaque homme. Ces ſacs auront été trempés dans un goudron bien épais & bien gras, & enſuite ſéchés ; chacun contiendra un pied cube de terre, ſa hauteur ſera d'un pied & demi, parce qu'on laiſſera un demi pied pour le lier. On les fabriquera avec quatre bonnes coutures redoublées en forme de caiſſe, dont chaque face ſera d'un pied de largeur & un & demi de hauteur. Des ſacs faits ainſi dureront bien davantage que ceux qu'on fait ordinairement, parce que les coutures, quand elles ſeront bien faites les renforceront. On en diſtribuera une quantité à chaque ſoldat ſuivant & lorſqu'il en ſera beſoin. Mais avant que de parler des avantages que l'on pourra tirer des roulans & des ſacs à terre joints enſemble, voyons ceux que les roulans ſeuls peuvent procurer dans les différens ordres de bataille.

PREMIER EXEMPLE.

Les armées A & B marchent l'une à l'autre pour ſe combattre. Les brigades de la premiere ſont appuyées par leurs flancs & par leurs derrieres avec des roulans friſés. Je ſuppoſe donc que la cavalerie de l'armée B ait culbuté celle de l'armée A ; rien n'empêche cette infanterie ainſi ſéparée de la cavalerie de continuer ſa marche, elle ne riſque rien pour ſes flancs ni pour ſes derrieres. *Pl. II.*

Qu'une des brigades du centre de la même armée vienne à être enfoncée, les flancs des autres brigades ſont en ſureté. Chaque file de roulans eſt ſoutenue par le feu des pelotons qui ont ſoin de leur manœuvre. S'il s'en caſſe quelques-uns pendant le combat, cela n'empêchera pas d'avancer ; la file des roulans ſe reſſerrera en mar-

chant, & avec un peu de pratique le tout se fera sans confusion & avec ordre.

L'armée A peut faire toutes sortes de manœuvres devant celle de l'ennemi sans se compromettre; elle ose lui prêter le flanc, le dos, marcher sur sa droite ou sur sa gauche: elle peut même refuser un combat de cavalerie si elle le juge à propos, parce qu'elle peut se couvrir de toute façon avec ses roulans. Toute la célérité & les belles manœuvres de l'armée B deviendront alors inutiles; l'armée A ne peut être vaincue que par la force, l'opiniâtreté, la valeur même, & non par la ruse.

DEUXIEME EXEMPLE.

PL. III. L'ARMÉE C marche en front de bandiere pour attaquer celle D. Comme l'intention du Général de l'armée C est de faire un effort par le centre; *en arrivant* à la demi-portée de mousquet de son ennemi, il fait doubler deux *brigades* du centre de la premiere & de la seconde ligne en deux colonnes, derriere lesquelles sont placés des escadrons de dragons. Ces brigades réussiront ou ne réussiront pas; si elles sont repoussées, que risquent celles de la droite & de la gauche? Rien du tout, ce me semble; elles peuvent continuer de marcher à l'ennemi comme autant de corps séparés, sans que la défaite de l'un puisse entrainer celle de l'autre. Ils se soutiennent, & ils peuvent s'entre-secourir mutuellement; le centre peut se séparer de sa droite & de sa gauche, ainsi que l'une & l'autre peuvent le faire du centre sans exposer leurs flancs & leurs derrieres.

TROISIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE E marche pour attaquer l'armée F; les flancs & les derrieres, tant de la cavalerie que de l'infanterie sont appuyés par cinq grands quarrés entourés chacun de deux rangs de roulans frisés. Si la cavalerie ou les brigades du centre sont repoussées, elles peuvent se rallier à côté & derriere ces quarrés sous la protection de leur feu, tandis que ces bataillons quarrés continueront même de marcher sur l'armée F, qui se trouvera sans doute également rompue & en désordre. (*b*) *Pl. IV.*

QUATRIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE G marche en front de bandiere pour attaquer celle H. Lorsqu'elle est à portée de charger l'ennemi, les brigades de la premiere ligne se brisent par le milieu & se forment en colonnes. Ces corps ne risquent rien malgré les grands intervalles qu'il y a entr'eux, ni pour leurs flancs, ni pour leurs derrieres. Quand ils auront enfoncé la ligne ennemie, les escadrons de dragons qui sont derriere eux acheveront l'ouvrage. *Pl. V.*

Je suppose que quelques colonnes soient repoussées, alors elles se retireront faisant tête de leur queue par un demi-tour à droite ou à gauche, & cette queue se couvrira en faisant glisser les roulans le long des flancs.

(*b*) Je suppose toujours que les bataillons soient rangés à trois hommes de hauteur, parce qu'en y joignant les pelotons qui servent les roulans, on en formeroit un quatrieme rang; c'est pourquoi j'ai donné vingt-quatre roulans à chaque bataillon de six cens cinquante hommes, comme s'ils étoient rangés sur quatre de hauteur; & lorsqu'on voudra doubler ou tripler la hauteur des files, on pourra aussi doubler les roulans.

Au moment de l'attaque, la ſeconde ligne ſe formera auſſi en colonnes pour ſoutenir celles qui pourroient avoir été repouſſées & qui viendroient pour ſe rallier : mais on ne doit jamais ſe former en colonnes qu'au moment & quand on eſt prêt de charger l'ennemi avec la bayonnette, c'eſt-à-dire à quarante ou cinquante pas de lui; je parlerai de ceci ailleurs.

CINQUIEME EXEMPLE.

Pl. VI. L'ARMÉE I campée en préſence de celle K, veut faire un mouvement & marcher ſur ſa gauche pour occuper un autre poſte; mais comme elle prête la queue & le flanc droit à l'ennemi, qui ne manqueroit pas de l'attaquer dans ſa marche, elle ſe couvre avec un double rang de roulans.

SIXIEME EXEMPLE.

Pl. VII. L'ARMÉE L *traverſe une plaine; l'artillerie & les équipages* ſont placés dans les bataillons quarrés, qui ſont autant de diviſions, & ces bataillons quarrés peuvent ſe ſéparer ſans rien craindre par rapport aux intervalles qu'il y a entr'eux. Mais, me dira-t-on, ces roulans ne ſont bons que pour les plaines? Je répondrai que s'ils étoient néceſſaires ſur des montagnes, on pourroit les y trainer ſans aucune difficulté. Au reſte quand on ſe trouvera à même de pouvoir s'en paſſer, on les rangera tout ſimplement au parc d'artillerie, ou on les laiſſera de côté juſqu'à une autre occaſion.

Il n'y a aucun militaire pour peu qu'il ſoit inſtruit de ſon métier, qui ne ſoit perſuadé que les affaires en raſe campagne ſont les plus ſavantes, les plus grandes & les plus dangereuſes. Les armées campées dans les plaines ſont pour ainſi dire en l'air, ſans nul

appui, en but à être harcelées continuellement par la cavalerie & tourmentées par une multitude de troupes légeres.

Avec ces corps mobiles vingt mille hommes d'infanterie n'auront rien à craindre d'une armée de cent mille chevaux ; & il n'eſt pas douteux qu'on pourroit en tirer des avantages immenſes contre les armées des Aſiatiques, qui ne ſont, pour ainſi dire, compoſées que de cavalerie. M^rs^. les Maréchaux *de Munich* & *de Laſcy*, dans les campagnes qu'ils firent contre les Turcs & les Tartares, furent obligés de faire porter ſur les épaules des ſoldats Moſcovites les chevaux de friſe ; auſſi ces armées marchoient comme jadis celles des Iſraëlites dans le déſert, c'eſt-à-dire qu'elles faiſoient deux à trois lieues par jour.

La quantité de groſſe cavalerie que l'on emploie aujourd'hui dans les armées, eſt très-ruineuſe & très-difficile à maintenir, & elle occaſionne des inconvéniens qu'il eſt impoſſible d'exprimer. On remarque d'ailleurs que l'eſpece de gros chevaux diminue à vue d'œil, en France ſur-tout, où l'on eſt obligé de faire les remontes chez l'étranger, avec des difficultés infinies & des dépenſes immenſes. D'ailleurs cette cavalerie oblige ſouvent à quitter la campagne plutôt qu'on ne le voudroit, & à la commencer plus tard qu'on n'auroit dû le faire.

Si l'on adoptoit les roulans friſés, la cavalerie légere ſeule ſuffiroit. Cette cavalerie ne ſerviroit dans les combats que pour terminer la victoire déjà commencée par l'infanterie & pour faire à l'armée les menus ſervices. On n'auroit rien à craindre de la groſſe cavalerie ennemie ; ſi peſante qu'elle fût, elle ne culbuteroit certainement pas les roulans, & quand même elle pourroit le faire, qu'en réſulteroit-il ? puiſque de quelque côté qu'on les tourne, leur aſpect eſt toujours de même, & on place des pelotons derriere pour les ſoutenir par un feu continuel, & en empêcher toute approche.

On m'objectera peut-être, que si quelqu'un de ces roulans vient à se briser, les cavaliers pénétreront par les trouées? Point du tout; ces trouées seront rebouchées en un instant en faisant resserrer la file, & ce roulant brisé ou cassé ne peut empêcher ni arrêter cette manœuvre, qui s'exécute en se détournant légérement; car il n'est pas nécessaire que ces files de roulans marchent sur une ligne comme si elle étoit tirée avec la regle, & le flottement ne fait rien ici.

Je suppose que quelques cavaliers osassent pénétrer par quelque trouée, ils trouveront une autre ligne devant eux avec des pelotons de droite & de gauche qui les recevront.

Au reste, la force de la grosse cavalerie consiste dans le choc de ses escadrons qui doivent être toujours très-fermes & très-serrés, & l'on sait que lorsqu'ils sont une fois rompus, cette force qui seule leur est propre est totalement perdue.

On m'objectera encore que l'artillerie ennemie brisera beaucoup de ces roulans? Pas tant qu'on se l'imagine bien.

La méthode d'aujourd'hui est d'avoir une ou deux pieces de campagne de trois à quatre livres de bales aux ailes des bataillons; quand on les tire de loin, on les charge quelquefois d'une bale de trois livres; mais de mille coups que l'on tire dans l'éloignement, à peine y en a-t-il dix qui portent, sur-tout lorsque l'on est en mouvement par le haut & bas. Les batteries d'un plus gros calibre qui doivent être par conséquent stables, attendu qu'on ne peut trainer les pieces avec soi au moment de la charge, ne feront guere plus de mal, parce que leur point de vue ne peut se fixer long-tems.

Lorsque les deux armées s'approchent, il n'est plus question de boulets, on tire à cartouches; or les bales des cartouches ne peuvent briser les roulans. Enfin on doit perdre des roulans ainsi que des soldats; tel est le sort du jeu.

Les hommes ne se fixeront jamais aux idées qui leur paroissent les plus raisonnables ; leur esprit inquiet ne seroit pas même satisfait, s'ils trouvoient le secret de pouvoir se rendre invulnérables aux traits du fer & du plomb, ils prétendroient encore à l'immortalité !

Mais examinons les avantages que l'on pourroit se procurer en joignant les roulans avec les sacs à terre.

SEPTIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE N très-supérieure en nombre à celle M, marche à elle pour l'attaquer ; le Général de l'armée N qui voudroit éviter un combat dans lequel la force du nombre pourroit faire pencher la victoire du côté de son ennemi, veut se couvrir avec de bonnes redoutes ; ces ouvrages pour l'ordinaire demandent du tems & du travail ; mais je suppose ici qu'il faille se mettre en état de défense en moins d'une demi-heure de tems, voyons si la chose est possible. *Pl. VIII.*

Je suppose donc qu'on veuille établir six redoutes qui contiendront six cens hommes chacune ; on le construira de soixante-douze pieds de face, de dix-huit d'épaisseur sur neuf de hauteur, avec une double banquette. Il faudra pour chaque redoute vingt-quatre roulans de frise qui formeront le quarré intérieur, qu'on entourera à dix à douze pieds de distance de vingt-deux à vingt-trois mille sacs à terre posés en quinconces.

Suivant l'expérience que j'ai faite, deux hommes peuvent remplir, entasser & lier quinze sacs d'un pied cube en moins de quinze minutes, en grattant seulement de côté & d'autre la superficie de la terre avec leur bayonnette ; par conséquent une brigade remplira facilement les sacs nécessaires à la construction d'une

redoute, dans le même eſpace de tems, & il ne faudra pas plus de quinze autres minutes pour arranger les ſacs & élever les redoutes.

Si la néceſſité exigeoit que ces redoutes fuſſent élevées dans l'eſpace d'un quart d'heure, on pourroit le faire en augmentant à proportion le nombre des ouvriers, & on pourroit même leur donner encore plus d'épaiſſeur & de hauteur ſans employer beaucoup plus de tems. Si l'on veut y pratiquer des embraſures pour le canon, rien ne ſera plus facile avec trois pieces de bois en forme de chaſſis qui ſoutiendront les ſacs par deſſus de droite & de gauche.

On obſervera ſans doute, que ces ouvrages n'ont point de foſſés; mais que l'on faſſe attention que l'intervalle qui ſe trouve entre les roulans & l'intérieur du parapet tient lieu d'un excellent foſſé. Ceux que l'on fait ordinairement ſont très-inutiles & même très-nuiſibles à ces ſortes d'ouvrages, qu'on n'éleve ſur le front des armées, qu'afin de *rompre* l'ordonnance de l'ennemi au moment du combat: ces foſſés d'ailleurs ne ſont jamais aſſez conſidérables pour qu'on ne puiſſe auſſi-tôt les combler avec des claies, des faſcines, ou par les terres que le canon y fait ébouler du parapet: auſſi l'ennemi qui pour l'ordinaire s'y jette, y eſt-t-il à couvert comme il le feroit dans une tranchée, du feu de l'artillerie & de la mouſquetterie, non ſeulement des ouvrages, mais encore du front de l'armée & des brigades qui ſont détachées pour les ſoutenir.

Au reſte, ces ouvrages de campagne vaudront infiniment mieux que ceux que l'on éleve aujourd'hui & pour leſquels on emploie beaucoup de tems; leurs parapets de ſix à ſept pieds d'épaiſſeur ſur autant de hauteur, formés avec des terres nouvellement remuées, ſont d'une bien petite réſiſtance en comparaiſon de ceux qu'on conſtruiroit avec ces ſacs à terre. Les breches que le

le canon y fera, ſeront rebouchées dans l'inſtant avec d'autres ſacs; & ſi l'ennemi parvenoit enfin à y monter, il trouveroit encore une autre redoute hériſſée de pointes de fer, ſoutenue par le feu & par la bayonnette.

Obſervez qu'ici les roulans ſont à l'abri des boulets tirés par les *batteries fixes*: il eſt certain qu'il y en auroit quelques-uns de briſés s'ils demeuroient expoſés immobiles & à découvert; mais il n'en eſt pas ainſi quand on eſt en mouvement, les points de vue des batteries ſont dérangés en un clin d'œil; alors le hazard ſeul les dirige, & leur feu ceſſe bientôt dès qu'on marche à elles avec une intrépide rapidité.

HUITIEME EXEMPLE.

UNE armée veut paſſer une riviere & jette ſes ponts en conſéquence; mais lorſqu'elle commence à défiler, l'ennemi paroît tout à coup. Il eſt queſtion de ſe couvrir par un retranchement, ce qui demande ordinairement pluſieurs jours, pendant leſquels l'ennemi peut vous tomber ſur le corps: or avec des roulans friſés & des ſacs à terre, les premieres brigades qui auront paſſé éleveront ce retranchement en moins d'une heure. *Pl. IX.*

De même une armée qui ſe retirera devant l'ennemi pourra conſtruire des têtes de ponts dans la minute; mais alors l'arriere-garde en ſe retirant, ſera obligée d'abandonner généreuſement les ſacs; ce qui ne ſera pas ainſi lorſqu'on lévera les camps, chaque ſoldat vuidera ſes ſacs & les emportera où il lui ſera ordonné.

NEUVIEME EXEMPLE.

Pl. X. UN Général veut s'emparer d'un poste avec diligence, soit d'un village, d'une gorge, d'un défilé ou d'un gué. Pour cet effet il y enverra des détachemens de dragons munis de roulans & de sacs à terre, chaque roulant sera tiré par un cheval, & par ce moyen ils seront transportés aussi vîte que les escadrons. En arrivant sur les lieux, les dragons se fortifieront & soutiendront leur poste en cas d'attaque, jusqu'à l'arrivée des brigades d'infanterie qui seront déjà en marche pour aller les occuper.

Si ces sacs sont d'une toile bien serrée, on pourra s'en servir dans une multitude d'occasions : par exemple, lorsqu'un corps sera pressé ou suivi de l'ennemi ; ils seront utiles pour combler les canaux & les petites rivieres dans des endroits propres à y jetter des ponts ; en posant des planches sur ces mêmes sacs, on pourra y faire passer les troupes & les équipages : mais où l'on en retirera de grands avantages, c'est dans les sieges, ainsi que j'en parlerai dans la suite.

J'entends déjà qu'on se récrie sur la grande consommation de ces sacs. Je réponds que l'avantage que l'on en retirera sera de plus de dix mille pour cent ; ils coûteront peu de chose lorsqu'on voudra y faire attention. On pourroit même employer les soldats à la culture du chanvre dans des terreins qui restent incultes, & l'État y gagneroit à tous égards.

La prodigieuse consommation que l'on faisoit autrefois des meches occasionnoit beaucoup plus de dépense que ne feroient ces sacs aujourd'hui.

Je suppose qu'il s'en détruise cent mille pendant une campagne (ce qui est assurément beaucoup) & que chacun ait coûté quinze

ſols, cela feroit ſoixante-quinze mille livres; quand même on doubleroit cette ſomme, on voit qu'elle ne ruineroit pas l'État. Les ouvrages que l'on fait ordinairement en campagne coûtent bien plus, & les avantages que l'on en retire ne ſont pas à comparer avec ceux que ces ſacs procureroient.

DIXIEME EXEMPLE.

JE répéterai ici avec plaiſir ce que dit le Chevalier Folard au ſujet des précautions que les Romains prenoient de ſe retrancher dans leurs camps; c'eſt un des points ſur leſquels ils ſont nos maîtres, & nous devrions les imiter.

Les Anciens, dit-il, étoient moins *expoſés* à être ſurpris dans leurs camps que ne le ſont les *Modernes*. En effet les premiers ſuivirent *toujours* conſtamment l'excellente maxime de s'y retrancher lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de *l'ennemi*, euſſent-ils dû n'y *reſter qu'une nuit. Nous ſuivons* une autre méthode bien moins par raiſon que par coutume; car ce que nous faiſons pour nous garantir des inſultes de l'ennemi, eſt mille fois plus ruineux & plus fatigant à une armée que ſi nous imitions les Anciens.

Cette multitude de gardes de cavalerie & d'infanterie dont nous formons comme une chaîne au loin & ſur tout le front d'une armée; ces poſtes avancés, outre les partis qu'on envoie à la guerre pour ajoûter à ces précautions, ne nous ſervent dans le fond qu'à nous avertir quand l'ennemi n'eſt qu'à deux pas de nous. Lorſqu'on peut éluder les détachemens que l'on envoie aux nouvelles, le reſte ne ſert de rien pour retarder d'un moment le ſuccès de ſes entrepriſes. Ces grandes gardes qui ſe replient ſur l'armée, quand l'ennemi paroît tout à coup & dans

un moment où on le croit fort éloigné, portent bien plus l'épouvante & la confusion qu'elles ne rassurent. Une armée qui n'est point retranchée, qui ne se trouve pas préparée à une attaque & qui même ne la soupçonne pas, si l'ennemi survient, n'a rien de plus que lui à l'égard du terrein, & l'ennemi a une infinité d'autres avantages. S'il est plus fort il nous déborde, s'il est réellement plus foible on ne l'imagine pas : eh! qu'est-ce que l'opinion ne fait pas à la guerre?

Ces grandes gardes de cavalerie qu'on avance pendant le jour sur le front d'une armée & qui se retirent la nuit aux petites gardes du camp, étoient inconnues aux Anciens dont la cavalerie étoit en petit nombre; & quand ils en auroient eu autant que nous en avons, ils n'eussent pas moins méprisé ces sortes de précautions inutiles.

On n'entreprend jamais sur une armée en plein jour lorsqu'il s'agit d'une surprise, à moins qu'on n'ait affaire à un Général imbécille & ignorant; on choisit toujours la nuit. Ces grandes gardes sont donc inutiles si elles ne servent que pour le jour.

Les Anciens ne se précautionnoient contre les surprises qu'en se retranchant, en envoyant à la guerre pour avoir des nouvelles; la cavalerie en très-petit nombre battoit sans cesse l'estrade. Trois cens chevaux partagés par petites troupes ne feront pas moins d'effet que cette chaîne de gardes qui occupe un dixieme de la cavalerie de l'armée, qui n'est pas moins fatiguée dans ses gardes.

Une armée close dans son camp a beaucoup moins de fatigue à essuyer; à peine en faut-il un vingtieme pour les gardes, & l'on conserve sa cavalerie. Le Général fait ses fourages sans crainte; s'il en a peu de son côté, l'ennemi en a beaucoup du sien, l'un ira peu, & l'autre se verra obligé d'y courir sans cesse.

Enfin j'apperçois un bien grand avantage dans les camps clos, en ce que la discipline, l'ame du militaire, se trouve bien mieux observée que dans des camps ouverts. Les soldats qui voudront sortir de leur quartier ou du camp, ne pourront le faire sans une permission de leurs Chefs, qui sera visée par l'Officier de garde à la porte par laquelle ils voudront passer, soit en sortant, soit en rentrant. Toutes les maraudes cesseront alors & les désertions seront beaucoup moins fréquentes : car on doit bien observer que le nombre de toutes ces gardes avancées ne rentre jamais dans le camp en son entier.

Quelles commodités & quels avantages ne nous fourniroient pas ces roulans fusés & ces sacs à terre pour retrancher les camps ? On pourroit camper par-tout, sans être obligé de chercher pour appui des montagnes, des marais &c. On pourroit choisir la figure que l'on voudroit donner au camp, soit en rond, en demi cercle, en front de bandiere devant ou derriere une riviere, ou enfin à cheval sur un ruisseau. Si l'on est obligé de resserrer le camp, il sera plus fort, parce qu'alors on pourra l'entourer de deux, trois, même quatre rangs de roulans, & élever des parapets de trente pieds d'épaisseur s'il étoit nécessaire, en moins d'une heure de tems. *Pl. XI.*

Je crois que si on réfléchit bien sur tous ces avantages, on trouvera qu'ils sont effectivement immenses.

Je n'amuserai point ici le Lecteur par un long préambule sur la castramétation; on a déjà tant écrit sur cette matiere, qu'il seroit inutile de répéter ce qu'on en a dit. Il en est de cette partie de la guerre, comme de la plûpart des autres; il est des principes & des regles pour les détails des campemens, mais il n'en est point pour la forme ni pour l'étendue; c'est la situation du terrein qui en décide, & c'est la tête du Général qui dirige la position: ceux qui sont chargés de ces détails en

font la diſtribution ſuivant l'idée du Chef, ou du moins c'eſt ainſi qu'elle devroit être faite.

Une choſe qui ſurprend, c'eſt que les Officiers Généraux ne campent point; ils logent toujours dans des Villages, quelquefois auſſi éloignés du camp que ſi la peſte y étoit : mais ce qu'il y a de pire ce ſont les gardes qu'il faut leur fournir & qui fatiguent extrêmement les ſoldats. Y a-t-il rien au monde de plus ridicule que cette maxime ? D'où provient-elle ? ſi ce n'eſt du luxe & de la quantité immenſe d'équipages auſſi inutiles que préjudiciables aux armées & à la fortune des familles.

DEUXIEME NOTE.

L'ON ſera certainement obligé de faire une réforme aux équipages des Généraux, & à ceux des Officiers de l'État-Major, ainſi qu'à la ſomptuoſité de leur table.

Ces premiers & ſeconds grades militaires ont été ſi conſidérablement multipliés depuis quelque tems, que ſi cela continue on les avilira abſolument.

C'EST un fait certain, que plus les hommes ſeront accoutumés aux commodités & au bien-être de la vie, moins ils ſeront propres aux fatigues de la guerre. Auſſi l'on peut hardiment juger de la valeur intrinſeque d'une armée, par la quantité de ſes équipages.

Quelles immenſes files de chariots, de chevaux, de mulets les armées trainent avec elles aujourd'hui ? Quelle confuſion lorſqu'elles décampent ou qu'elles entrent en campagne ? Ce faſte ne nous rappelle-t-il pas celui des armées des Perſes, dont nous parle *Quinte-Curce* ? Il n'y manque que des litieres commodes pour porter les objets de la tendreſſe de nos Héros.

Un Officier riche veut avoir un équipage leſte & brillant pour entrer en campagne ; il lui faut une berline, un vis-à-vis, un carroſſe coupé, de beaux mulets richement caparaçonnés, une multitude de palefreniers & de laquais tous chamarrés.

Les coffres que portent ces mulets contiennent une ſuperbe vaiſſelle ; trois à quatre chariots couverts de tapis magnifiques ſuffiſent à peine pour trainer une riche garde-robe, les lits, les

fauteuils, les tables & une immenſe batterie de cuiſine; car on veut avoir à l'armée une table ſervie à trois ſervices avec autant de délicateſſe qu'à Paris.

D'autres Officiers peu riches n'en veulent pas pour cela moins briller. Ils commencent par engager leurs petits fonds à des Uſuriers, pour une ſomme d'argent à gros intérêts, & ils ſont enfin obligés de vendre ces fonds. Après s'être ainſi ruinés, & ſouvent encore leur famille, ils croient qu'il eſt de leur honneur de ſoutenir le même train; & pour fournir à la dépenſe, ils ont recours à d'honnêtes Marchands qu'ils ruineront à leur tour.

La fortune de ces Marchands, que dis-je? celle de leur famille dépend du ſort de ces fameux Guerriers; ils ne doivent pas craindre qu'un boulet leur emporte la tête, non leur riſque n'eſt pas de ce côté-là: ces Héros privés de leurs magnifiques équipages, qui deviendront la proie de l'ennemi, ne pourront ſupporter les incommodités de la campagne & ſeront bientôt réduits au tombeau.

Ce faſte des armées doit en partie ſon origine aux appointemens, que l'on appelle *de table*, accordés à un Officier Général, afin qu'il tienne un certain nombre de couverts pour les Officiers de l'État-Major & autres qui ont des affaires particulieres avec lui, leſquels ſont ſouvent obligés de venir de loin au quartier du Général pour lui faire quelque rapport, ou pour recevoir ſes ordres: cette inſtitution eſt une des plus juſtes & des plus excellentes; mais pourquoi les Généraux ont-ils admis à leur table de propos délibéré tous les Officiers ſubalternes de l'armée? J'en ai connu de tels, qui ont eu juſqu'à deux cens couverts. Quel ſpectacle de voir une multitude de jeunes Officiers guetter depuis le matin juſqu'à l'heure du dîner une place à table, s'emparer d'une chaiſe, ſauter ſur une aſſiette & la retourner comme on feroit à l'auberge?

Combien

Combien de fois de vieux Officiers en grade, mandés par ordre de leur Général pour affaire, ont-ils été obligés de s'en retourner chez eux, ou bien d'attendre à la porte jusqu'à ce que le Général soit sorti de table pour recevoir ses ordres, parce que toutes les places étoient prises !

Mais ce qu'il y a d'irrégulier, c'est qu'à ces tables militaires on ne se contente pas de la quantité des mets, il faut encore qu'ils soient fins & délicats. Rien de plus commun dans les armées que ces propos : *Notre Général est un grand homme, on fait une excellente chere chez lui.* C'est ainsi que l'on apprécie souvent le mérite du Général. Si au contraire la table de ce Commandant est servie modérément, il est traité d'avare, insulté de mille propos plaisans & souvent attaqué sur son mérite & ses qualités personnelles.

O Guerriers! est-ce donc ainsi que vous devez faire campagne! Vos camps & vos quartiers n'offrent rien de viril; on y jouit de toutes les délices de la vie, l'on n'y respire que la mollesse, les jeux & les festins; ils ressemblent à ces assemblées que l'on faisoit jadis dans l'Isle de Cythere.

Le métier de la guerre est le meilleur de tous, pour ceux que la nature a doués d'un grand courage; c'est l'école où la fortune a élevé ses plus grands favoris; mais pour entreprendre ce métier, il faut y être porté d'inclination, & se résoudre à suivre les loix de la discipline militaire dans toute leur rigueur, supporter toutes les fatigues qui en résultent, ou mourir.

Doit-on s'étonner du nombre d'Officiers déplacés dans l'état qu'ils ont embrassé, les uns par nécessité & contre leur inclination, les autres par la volonté de leurs parens, & la plupart par la mode, parce qu'il est du bel air de servir au moins quelque tems?

Un jeune Officier autrefois obtenoit un brevet de Colonel ou de Lieutenant Colonel à la suite d'un Régiment, sur la simple recommendation d'un Protecteur ou d'une Protectrice, ce qui a tellement multiplié ces deux grades, qu'on ne peut pour ainsi dire plus distinguer ceux qui en sont revêtus par mérite ou par faveur.

Revenons à nos équipages, & voyons un peu s'il ne seroit pas possible d'en diminuer au moins les trois quarts.

Un Lieutenant-Général, par exemple, ou un Maréchal de camp, ne pourroit-il pas se contenter de quatre mulets ou chevaux de bât, l'un pour porter sa tente avec son matelat; l'autre pour porter un habit ou deux de rechange avec deux douzaines de chemises, six nappes & quelques douzaines de serviettes; le troisieme pour porter six plats de fer battu, six douzaines d'assiettes de même, des cuillers, des fourchettes, la marmite & la broche; le quatrieme pour porter ses papiers, ses cartes & quelques autres choses nécessaires? Quatre chevaux ne lui suffiroient-ils pas pour sa monture, & trois pour celle de ses palefreniers?

La table d'un Général ne devroit jamais être servie qu'en bouilli & en rôti, soit de bœuf, de veau ou de mouton; point de ragoûts ni de mets fins.

Chaque Colonel auroit trois chevaux de bât, avec les ustensiles comme il a été spécifié ci-devant; deux chevaux de selle, deux de palefreniers & un chariot pour la remonte de sa compagnie, s'il en a une.

Un Lieutenant-Colonel à peu près de même. Un Capitaine auroit un cheval de selle, un de palefrenier avec le chariot de sa compagnie. Sa garde-robe consisteroit en un habit de rechange, une douzaine de chemises, quelques serviettes, deux plats & douze assiettes de fer battu; une simple canoniere, point d'autre

lit que des peaux d'ours ou de quelqu'autre bête, fait en forme de ſac qu'on remplira de paille s'il y en a en arrivant au camp, une couverture ſeulement, point de draps.

Un cheval de bât ſuffiroit à deux Officiers ſubalternes, lequel porteroit une canonniere, qui ſerviroit auſſi pour deux, un ſac de peau ou de toile à paillaſſe, deux plats, ſix aſſiettes & une marmite, chacun une douzaine de chemiſes & un habit de rechange, voilà tout.

Un Officier ſubalterne devroit marcher à pied, à moins qu'il ne ſoit malade; alors on lui fourniroit un cheval d'ordonnance, ou il iroit dans les chariots d'hôpitaux.

On ne devroit jamais permettre que les Officiers qui ſont riches aient plus de privilege que les autres qui ſont maltraités de la fortune : la richeſſe ne fait pas une qualité à la guerre, elle corrompt ſouvent au contraire la diſcipline.

Je vois froncer le ſourcil à nombre de jeunes Officiers! Ils diſent qu'ils aimeroient mieux être Chartreux que de faire la guerre à ce prix : mais on pourroit leur répondre qu'ils ne ſont guere plus propres à obſerver les regles monaſtiques que les militaires.

TROISIEME NOTE.

On devroit avoir dans chaque garnison une bibliotheque bien choisie, à l'usage des Militaires. On devroit même y établir des Écoles pour l'instruction des jeunes Officiers, lesquels croupissent dans l'ignorance & la paresse.

QUEL fruit peut-on espérer de retirer dans les États, de ces sommes immenses qui sont employées à élever dans les seules Capitales ces prodigieux bâtimens que l'on appelle Écoles Militaires ? Celui d'avoir procuré quelques leçons à deux ou trois cens jeunes gens, qui sortiront de ces Académies pour être placés dans des Régimens, à peu près aussi enfans que lorsqu'ils y étoient entrés ?

Là abandonnés à eux-mêmes, précisément dans un âge où l'esprit est le moins susceptible de réflexions, ils oublieront bientôt les foibles connoissances qu'ils auront acquises. Cet esprit de libertinage, qui pour l'ordinaire entraine les jeunes Officiers dans une débauche effrénée, corrompt en eux tous sentimens & toutes vertus, il bannit de leur cœur l'amour des sciences & l'application au travail.

Nous opposons des digues à ces torrens impétueux, qui en se débordant ravagent les campagnes ; mais qui pourroit entreprendre de mettre un frein à la dissolution qui regne dans les corps ? Les Colonels ou les Chefs n'examinent point le caractere d'un jeune homme ; qu'il soit dissipé, étourdi, ignorant, impie, joueur, débauché,.... Pourvu qu'il monte la garde à son tour, & qu'il

faſſe ſon ſervice machinalement, qu'importe ? La plupart de ces Commandans ſont eux-mêmes tels, qu'en voyant les écarts de la jeuneſſe, ils ſe reſſouviennent encore des leurs avec plaiſir.

Avec les ſommes que l'on deſtine à ces Écoles, on pourroit en établir dans chaque ville où il y a ordinairement garniſon. La dépenſe ſeule occaſionnée par les bâtimens formeroit un capital dont le revenu ſeroit ſuffiſant pour y entretenir des Maîtres en tout genre, & qui ſuffiroient à l'inſtruction de plus de trois mille écoliers.

Mais ces établiſſemens deviendroient inutiles, ſi l'on ne chargeoit les Commandans des places, conjointement avec les Chefs des corps, de veiller à ce que les jeunes Officiers ſe rangeaſſent à leur devoir & aux regles qui leur ſeroient preſcrites ; nul d'entr'eux ne répugneroit ſans doute à rendre un ſervice auſſi eſſentiel à la Patrie, ou il ſeroit indigne du poſte qu'il occupe.

L'école de Mars des Anciens ne ſe bornoit pas aux ſeules Capitales, elle étoit dans toutes les Cités où les gens de guerre faiſoient leur réſidence. La jeuneſſe étoit trop précieuſe à l'État pour qu'on l'abandonnât ſitôt à elle-même.

La diſcipline de ces écoles étoit ſi ſévere, que la déſobéiſſance d'un éleve étoit punie ſans miſéricorde, même quelquefois de mort, parce que l'obéiſſance chez eux étoit la premiere vertu militaire.

Les leçons que l'on y pratiquoit formoient les jeunes gens à la fatigue & les accoutumoient de bonne heure aux dangers, aux peines, à ſupporter le froid, le chaud, la faim, la ſoif, & enfin toutes les incommodités de la vie auxquelles les Militaires ſont ſujets.

Celles que l'on donne aujourd'hui aux jeunes gens ſe réduiſent à quelques principes de mathématique, de deſſein, d'hiſtoire, de danſe, d'eſcrime, à faire faire la courbette de bonne grace

à un cheval, &c. Toutes ces choses sont belles, bonnes, & même nécessaires; mais elles ne suffisent pas, il faudroit encore y joindre des exercices violens, relatifs au métier de la guerre, comme de nager, de courir, de marcher, de porter des fardeaux, de coucher sur la dure en plein air tout habillé, non pas une seule fois tous les douze à quinze jours comme si l'on montoit une garde, mais des quinze jours de suite & cela souvent répété, soit par la pluie, la neige, le froid, le chaud &c. Il est ridicule à des Militaires de se mettre entre deux draps & sur des matelats en campagne, des peaux d'ours ou une paillasse devroient être leurs lits, & ils devroient s'y accoutumer en tems de paix.

L'oisiveté qui regne dans les garnisons énerve entiérement le soldat: ce Paysan en quittant son village étoit fort & vigoureux, ses bras nerveux étoient endurcis au travail; bientôt il ne peut plus manier que son fusil; ses mains devenues aussi délicates que celles d'une jeune fille, ne peuvent plus tenir une pelle, une pioche; à peine résistent-elles à la fatigue de couper quelques morceaux de bois pour faire bouillir la marmite!

Pourquoi donc ne pas occuper ces soldats au moins trois heures par jour, à des travaux variés? Ne pourroit-on pas même les employer aux travaux nécessaires à l'État?

On diroit aujourd'hui, en voyant les troupes sous les armes, que ce sont autant de femmes qui sortent de leur toilette: toute l'application du soldat se réduit à faire attention que ses guêtres soient bien blanches & bien tirées; que son bonnet à pain de sucre soit posé de bonne grace sur sa tête, & que cette tête soit bien blanche & bien poudrée.

On me dira que la propreté donne non seulement un beau coup d'œil, mais qu'elle est encore nécessaire à la santé du soldat. Ne vous y trompez pas; c'est à une propreté mâle & bien entendue qu'il faut faire attention! Ce soldat si bien frisé & poudré à blanc,

eſt ſouvent chargé de craſſe, de vermine & de miſere, depuis la tête juſqu'aux pieds.

Lorſqu'on réfléchit que les Monarchies ne ſe ſoutiennent que par le droit du plus fort, on doit être ſurpris qu'on s'attache à de ſemblables puérilités, & qu'on abandonne les choſes les plus eſſentielles : Quoi! l'eſprit du ſiecle influeroit-il donc juſques ſur les matieres d'État, comme ces modes que la frivolité fait adopter tous les jours pour la parure! Ne s'apperçoit-on pas que plus les commodités de la vie ſe multiplient & plus le luxe s'étend, plus le vrai courage s'énerve & plus les vertus militaires s'évanouiſſent. (*c*)

Les Romains, ces Conquérans de l'Univers éprouverent cette révolution, elle devroit ſervir d'exemple à tous les peuples.

Que d'arts & de métiers ſuperflus parmi nous! Ce payſan aiſé ne deſtine plus ſon fils à l'agriculture; il veut en faire un Artiſan, un Prêtre, un Moine &c. de façon que plus de la moitié du monde devient à charge à l'autre.

Un Prince qui extirperoit la fainéantiſe de ces hommes innombrables du ſecond ordre, empêcheroit les progrès de ce mal, feroit régner l'abondance dans ſes États, & ne manqueroit pas

(*c*) Le luxe, dit-on, eſt néceſſaire dans les États Monarchiques, rélativement au commerce & à l'induſtrie de leurs habitans. Cela peut être vrai : mais le luxe immodéré entraine après ſoi la molleſſe, la fainéantiſe, & par conſéquent la pauvreté. De ces trois vices dérivent deux autres, qui ſont la ſtupidité & l'eſclavage. Les plus ſages loix ſomptuaires qui ſe font ſur le luxe immodéré, ne me paroiſſent que comme l'émétique qu'on donne à un malade qui eſt à l'extrémité ; il y a beaucoup de hazard à la réuſſite de ſa guériſon.

La modération en tout fait la baſe principale & la durée de tous les Gouvernemens ; les extrêmes ſont toujours nuiſibles. Toutes les choſes ont leur degré d'accroiſſement & leur période; la chûte de celles qui s'élevent le plus ſubitement eſt plus rapide ; mais celles qui n'augmentent qu'avec un certain degré de lenteur, donnent le tems aux réflexions & par conſéquent celui de remédier aux abus.

de ſoldats diſpos & robuſtes. Le premier objet qui ſe préſente pour la compoſition des armées eſt l'eſpece des hommes.

On a une maxime aujourd'hui de choiſir ceux de haute taille ; elle ne peut abſolument ſe ſoutenir en tems de guerre, & l'on ſera toujours obligé d'en revenir à une moindre.

Nous liſons bien que les Anciens choiſiſſoient des hommes diſpos & robuſtes ; mais nous ne voyons pas qu'ils aient eu égard à la haute ſtructure.

Il eſt cependant néceſſaire de ſoutenir autant que faire ſe peut, une égalité de taille parmi les ſoldats, & il eſt impoſſible que des nains mêlés avec des géans puiſſent marcher enſemble avec célérité & faire des mouvemens égaux. Or l'eſpece des hommes d'une taille médiocre eſt la plus commune, & c'eſt à celle-là qu'on devroit s'arrêter.

Les anciennes Républiques, dit très-bien un Philoſophe moderne, avoient interdit à leurs ſoldats tous ces métiers tranquilles & ſédentaires, qui en affaiſſant & corrompant le corps, énervent ſitôt la vigueur de l'ame. De quel œil en effet penſe-t-on que puiſſent enviſager la faim, la ſoif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre beſoin accable & que la moindre peine rebute ? Avec quel courage les ſoldats ſupporteront-ils des travaux exceſſifs, dont ils n'ont aucune habitude ? avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, ſous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval ?

On vante bien la bravoure de nos modernes Guerriers un jour de bataille ; mais on ne dit point comment ils ſupporteront l'excès du travail & la rigueur des ſaiſons. Aujourd'hui il ne faut qu'un peu de mauvais tems & la privation de quelques ſuperfluités, pour fondre & détruire en peu de jours les armées les plus nombreuſes.

QUATRIEME NOTE.

Les Allemands sont flegmatiques, leurs soldats sont fermes dans l'action & patients dans les fatigues; parce qu'ils sont accoutumés à cette subordination sévere & scrupuleuse inconnue aux autres Nations: l'habitude fait une seconde nature chez les animaux.

Les François sont vifs, leurs soldats sont vaillans & impétueux, mais leur peu de subordination les rend si superficiels, que sans cette valeur qui leur est naturelle, ils réussiroient rarement dans leurs entreprises. Seroit-il donc impossible d'établir parmi eux une subordination qui leur fût propre & particuliere? Non sans doute.

JE n'entreprendrai pas de donner une bien ample définition du caractere de ces deux Nations, cela demanderoit trop de tems. J'ai fréquenté presque toutes celles qui habitent le monde connu, & j'ai trouvé dans les différens climats que j'ai parcouru, que tous les hommes dispos & robustes étoient égaux dans leur valeur animale: mais le plus beau & le plus vigoureux cheval du monde ne rendra aucun service, s'il n'a été bien dressé, & s'il n'est gouverné par un homme qui connoisse ses qualités & ses défauts.

La Nation avec laquelle j'ai le plus vécu est la Françoise: je ne parle point par prévention; je suis au-dessus de tout préjugé,

quand je dis que les François possedent la véritable bravoure, & qu'ils seront toujours capables d'entreprendre & d'exécuter de grandes choses, lorsqu'ils seront conduits par d'habiles Chefs.

Tous les beaux raisonnemens que l'on a fait sur leur caractere impatient & léger ne prouvent rien ; l'Auteur du Testament Politique attribué au Cardinal de Richelieu, me paroît outré à cet égard ; voici ce qu'il dit.

» *Il* n'y a pas de Nation si peu propre à la guerre que la Fran-» çoise ; la légéreté & l'impatience qu'elle a dans les moindres » travaux sont deux principes qui se vérifient assez souvent.

» La patience dans les travaux & dans les peines sont des » qualités nécessaires à la guerre. Si ces qualités accompagnoient » la vaillance des François, l'Univers ne seroit pas assez grand » pour borner leurs conquêtes : mais leur légéreté & leur paresse » les rendent incapables de surmonter les obstacles que les délais » d'un ennemi rusé opposent à leur ardeur.

» Les François ne sont pas seulement légers, impatiens & peu » accoutumés à la fatigue ; mais ils ne sont jamais contents du » tems présent. Ils courent des cent lieues chercher une bataille » & n'en voudroient pas attendre l'occasion huit jours. L'ennemi » les a fatigués avant même qu'on ait commencé à mettre la main » à l'œuvre. Ils ne craignent pas le péril ; mais ils veulent s'y » exposer sans aucune peine ; les moindres délais leur sont insup-» portables, ils n'ont pas le flegme pour attendre un seul moment » leur bonheur, & ils s'ennuient même dans la continuation de » leurs prospérités.

» Au commencement de leurs entreprises leur ardeur n'est » point ordinaire ; en effet ils sont plus qu'hommes en cet instant ; » mais un peu de tems après ils se ralentissent, de sorte qu'ils » deviennent égaux à ceux qui n'ont qu'une vertu commune, & à » la longue ils se dégoûtent & s'amolissent jusqu'à tel point qu'ils

» *ſont* moins qu'hommes. Il leur reſte bien toujours du cœur pour » *ſe* battre, pourvu que l'on veuille les mettre aux mains à l'heure » même; mais il ne leur en demeure point pour attendre l'occa- » ſion. Ils ne ſavent ni tirer le fruit d'une victoire, ni réſiſter à » la fortune d'un ennemi victorieux. Ils s'aveuglent plus que tous » les autres dans leurs proſpérités, & cependant ils n'ont point » de cœur ni de jugement dans les adverſités & dans les travaux.

A entendre ce diſcours on diroit réellement que tous ces défauts qu'il dépeint ſont *innés* aux François, & qu'il ne ſera jamais poſſible d'établir aucune diſcipline dans les armées de cette Nation. L'Auteur qui a penſé ainſi s'eſt trompé & ne con-noiſſoit guere ſes compatriotes; il ne faut jamais confondre les défauts de l'éducation avec ceux qui ſont naturels, ils ſont d'un genre tout différent.

Si le ſoit-diſant Cardinal avoit pu réfléchir ſur les guerres où les François ſe ſont trouvés engagés depuis la fin du dernier ſiecle, que d'exemples de conſtance & de fermeté n'y auroit-il pas remarqué? *Quelle diſcipline de patience les armées Françoiſes* n'ont-elles pas exercée ſous le grand *Turenne*?

J'ai obſervé avec attention, que les ſoldats François que le Roi de Pruſſe avoit dans ſes gardes étoient les mieux diſciplinés & les plus exacts à leur devoir.

D'ailleurs l'impatience eſt ſi peu inhérente à l'eſprit des François, que nous voyons des exemples du contraire dans les ſieges les plus longs & les plus pénibles qu'ils ont entrepris & auxquels ils ont preſque toujours réuſſi.

Le François eſt vif & impétueux, ſans doute; c'eſt là ſon caractere, & il me ſemble que c'eſt un des meilleurs qu'on puiſſe ſouhaiter à des Militaires.

L'éducation ou la diſcipline peut moriginer un eſprit vif & turbulent; mais léducation ne donnera jamais de la vivacité à un eſprit lourd & peſant.

On eſt imbu d'une fauſſe maxime, qui eſt de croire que les François ne peuvent jouir d'une bonne ſanté en Allemagne : l'Allemagne, dit-on, eſt le tombeau des François, leurs armées y périſſent totalement. Cela eſt arrivé quelquefois, mais je ne crois pas que ce ſoit le climat qui y ait contribué : on doit plutôt attribuer cette cauſe au peu de ſoin que l'on a eu du ſoldat. J'ai vu quantité de François ſervir chez les Allemands, ſupporter les campagnes les plus rudes ſans maladies. J'ai vu auſſi quantité d'Allemands faire la guerre avec les François en Allemagne, mourir & être ſujets aux mêmes maladies dans leur Pays natal que ces étrangers même.

Les climats, dit-on, influent ſur les tempéramens des hommes, & de cette influence dérivent pluſieurs autres cauſes. Cette opinion doit tout au plus s'étendre ſur les climats lointains : ceux de l'Europe n'ont pas aſſez de différence entr'eux pour cauſer des effets ſi ſenſibles ; la force des hommes y eſt à peu près égale par-tout, il n'y a que les loix de l'éducation qui y ſont différentes.

L'on dit auſſi que les hommes ont moins de force & par conſéquent moins de cœur & de courage dans les climats chauds que dans les climats froids, & que le milieu ſe trouve dans les climats tempérés ; ceci mérite d'être examiné.

Il me ſemble que ces idées ſont très-ſuperficielles & qu'elles n'ont rien de fixe. Les Grecs, les Romains, les Eſpagnols & toutes les autres Nations ſituées au midi de l'Europe, ont fait voir jadis qu'ils ne manquoient ni de cœur ni de courage. Les Turcs & les Afriquains aujourd'hui en manquent-ils ?

Les Nations du Midi s'accoutument très-bien dans le Nord, & celles du Nord dans le Midi ; eh comment ne s'y accoutumeroient-elles pas, elles qui ont fait autrefois une navette perpétuelle d'un de ces climats à l'autre ?

J'ai remarqué dans les Isles Caraïbes & dans le Golfe du Mexique où la chaleur est excessive, que la force des Européens, soit Allemands, soit François, Anglois ou Espagnols, y étoit égale. Les Négres d'Afrique qu'on y emploie à la culture du sucre, y seroient même plus forts si ces malheureux étoient traités & nourris avec plus d'humanité.

J'ai encore observé dans l'Amérique septentrionale, où le froid est excessif, que les esclaves Négres qui y sont bien nourris n'ont pas plus de force que s'ils étoient dans un pays chaud avec la même nourriture. C'est ce qui me fait croire que la force & le courage se trouvent en même valeur chez des peuples de différentes Nations qui se rassemblent sous un même climat; & qu'il n'y a que les vices, la corruption & le défaut des loix de l'éducation qui causent toutes ces différences.

Un Auteur célebre a dit qu'il falloit écorcher un Moscowite pour lui donner du sentiment. Cela peut être bon pour un Moscowite qui vit en sauvage dans un Pays désert; mais je crois qu'un Russe qui a de l'éducation & qui vit avec aisance, seroit aussi sensible (point d'honneur à part) aux coups de fouets qu'on lui donneroit à Pétersbourg, qu'un Italien le seroit à Rome, & que le climat de Moscow n'auroit pas la vertu d'endurcir les fesses d'un Italien au point de le rendre insensible à un pareil traitement.

Il me semble que cet Auteur s'est trompé en croyant que les climats froids rendent les hommes moins sensibles aux douleurs & aux peines que les climats chauds. J'ai vu de mes propres yeux, dans un pays bien chaud, puisque c'étoit entre le Tropique & la Ligne, écorcher des Négres à coups de fouets, & ces Négres ne pousser aucun cri de douleur, effectivement ils en ressentoient peu; donc les climats chauds auroient à cet égard les mêmes effets que les climats froids.

Je ſerois plutôt porté à croire que cette inſenſibilité provient de la maniere dure dont ces nations vivent, & non des climats; que plus la vie ſera efféminée chez des peuples, plus ils ſeront ſenſibles aux douleurs, aux peines, aux travaux, & ainſi du plus au moins.

Je crois bien que les climats influent ſur les productions variées de la terre; mais je crois qu'ils influent bien moins ſur les mœurs que la ſituation du terrein; je crois auſſi que la bonne ou mauvaiſe nourriture influe plus ſur les tempéramens que les climats.

Le habitans d'un pays fertile dont la terre ne demande que peu ou point de culture, ſont naturellement pareſſeux & ne reſpirent que la molleſſe.

Ceux d'un pays ſtérile & ingrat, mais dont la ſituation eſt avantageuſe au commerce, s'enrichiſſent, & des richeſſes dérivent le luxe & la molleſſe.

Ceux qui ſont dans des ſituations éloignées de tout commerce, ſont d'un tempérament ſtupide & féroce. Si la Savoie & la Suiſſe étoient environnées de déſerts, leurs habitans ſeroient tout auſſi barbares que ceux des pays les plus reculés du Nord. Le climat de la plûpart de ces deux contrées eſt auſſi rigoureux que celui de Moſcow : mais depuis que ces peuples ſe ſont communiqués aux autres Nations par leur petit commerce, ils deviennent de jour en jour plus ſenſibles, quoique leur climat ſoit toujours auſſi ſauvage & auſſi ſtérile qu'il étoit il y a trois mille ans.

Enfin un pays extrêmement fertile, qui eſt en même-tems dans une ſituation avantageuſe pour un grand commerce extérieur, ſera anéanti en peu de tems par la pareſſe & la molleſſe de ſes habitans, ſi de ſages loix n'en répriment le luxe immodéré.

Heureux ſont les peuples dont le climat tempéré & la ſituation du terrein les invitent à un travail modéré & à un com-

merce raiſonnable ; ce bonheur ſe trouve dans une partie de l'Europe, mais il me ſemble qu'on ne le connoît pas.

Les loix de l'éducation ou de la diſcipline peuvent former les hommes tels qu'on veut les avoir : mais il faut que l'eſprit de ces loix ſoit relatif à l'honneur & aux uſages des Nations chez leſquelles on veut les établir. Or elles ont preſque toutes leurs uſages particuliers & leur façon de penſer différente, & il ſeroit abſurde de vouloir traiter un ſoldat François de la même maniere que les Calmoucks ſe traitent. C'eſt le point d'honneur qui doit préſider à leur diſcipline ; j'en parlerai ailleurs.

CINQUIEME NOTE.

L'ARTILLERIE de campagne seroit la principale force des armées aujourd'hui, si l'on y donnoit plus d'attention. Il faudroit que les soldats fussent bien exercés à la servir sur le front des armées, soit en marchant à l'ennemi ou en se retirant devant lui. Les pieces devroient être traînées sur des affûts légers par deux à trois hommes, & leur calibre ne pas excéder trois livres de bales; elles deviendroient trop difficiles à servir si elles étoient plus grosses, à moins que ce ne fût pour des batteries fixes.

PRESQUE toutes les Nations ont aujourd'hui une ou deux pieces de canon de ce calibre par bataillon: les Prussiens les manœuvrent avec beaucoup de facilité & de vitesse. Mais je suis surpris qu'on n'en augmente pas le nombre, même jusqu'à six par bataillon: la grande dépense que cela occasionneroit en est peut-être la cause; mais pourquoi faire ces petites pieces en bronze? Ne seroient-elles pas tout aussi bonnes si elles étoient d'un bon fer bien purifié? Ces pieces de campagne devroient être longues, elles auroient plus de portée que les courtes.

Les roulans frisés n'empêcheront point du tout de les manœuvrer & de les tirer sur les flancs & sur les derrieres en marchant. Dès l'instant que la piece est rechargée, les deux hommes qui dirigent le roulant qui se trouve vis-à-vis d'elle, le rangent de côté ou de tête en un clin d'œil, & le remettent aussi vîte que le canon a fait feu.

SIXIEME NOTE.

Ceux qui ſont chargés des départemens de la guerre, devroient toujours être des Militaires ſages & expérimentés, qui connoiſſent juſqu'aux moindres détails qui y ont rapport. Je ne conçois pas pourquoi on remet l'adminiſtration militaire entre les mains d'un Officier civil : j'aimerois tout autant que l'on fît un ignorant Pandoure Juge de Police ou premier Préſident au Parlement.

LES Républiques ſuivent cette *maxime*, parce que chez elles tous les États ſont confondus ; chez quelques-unes l'État Civil eſt le principal, & le Militaire n'eſt qu'acceſſoire. Il n'en eſt pas de même dans les Monarchies, tous les ordres y ſont ſéparés ; par conſéquent les Miniſtres qui ſont à la tête de chaque département devroient avoir des connoiſſances relatives aux emplois qu'ils exercent ; ils ſont chacun commis à l'adminiſtration d'une branche du Gouvernement, pour faire exécuter les loix qui ſont confiées à leurs ſoins, & ſouvent pour en propoſer de nouvelles.

SEPTIEME NOTE.

La plupart des Inspecteurs des troupes font aujourd'hui leurs revues à peu près comme s'ils regardoient de leur fenêtre passer une procession. Aussi ne doit-on pas s'étonner si les abus se multiplient, puisque ceux qui sont chargés de les redresser, ne connoissent pas tous ces petits détails qui sont du ressort de leur mission. Hé! comment les connoîtroient-ils? Ces grands hommes n'ont jamais manié que de grandes affaires.

LORSQUE le tems des revues d'inspection s'approche, les États-Majors des Régimens s'arrangent en conséquence de cette grande cérémonie, & ne manquent jamais sur-tout de mettre leurs troupes en galas. On commence par envoyer les galeux à l'hôpital & à faire signer des cartouches de congé à Mrs. les Commandants des Places.

L'Inspecteur arrive, on se met en parade, il fait faire quelques pirouettes à droite & à gauche, ensuite il se promene dans les rangs avec beaucoup de gravité. Il réforme un bossu ou un nain qu'il a remarqué être très-mal-adroit & de fort mauvaise grace à cet important exercice; enfin on défile : un repas de corps est préparé, on s'en va dîner. Au dessert le Major arrange le complet des compagnies avec M. le Secrétaire, qui est l'homme du monde le plus intelligent & le plus complaisant. L'Officier chargé du détail, ne manque pas de l'en remercier très-gracieu-

ſement, & de lui témoigner ſa reconnoiſſance de toutes les peines qu'il s'eſt données !

Quelle *fonction* pour des Officiers revêtus des premiers grades militaires & qui ſont chargés de faire exécuter les ordres du Souverain dans tous leurs points & dans toute leur rigueur !

Les *Inſpecteurs* ont été créés pour tenir la main à ce que tous les corps faſſent les manœuvres & les exercices uniformément ſuivant l'ordonnance ; pour cela ils doivent être eux-mêmes très-inſtruits dans la Tactique.

On devroit même établir des Colonels Inſpecteurs, leſquels examineroient ſcrupuleuſement tous les trois mois la diſcipline des corps.

HUITIEME NOTE.

Les conversions & les déployemens sont les deux manœuvres principales auxquelles on doit rompre & exercer les armées. On doit les regarder comme la base sur laquelle roulent toutes les autres parties des grandes évolutions, qui n'ont de principes ni de regles que la seule volonté des Chefs qui les font agir.

C'est une misere aujourd'hui, lorsqu'il est question de faire déployer les colonnes en présence de l'ennemi. Joint à ce que les armées sont peu exercées à cette manœuvre, les ordres que ~~donnent les~~ Officiers Généraux sont souvent si obscurs, qu'il est impossible aux Officiers particuliers de les concevoir, & par conséquent de pouvoir les faire exécuter aux soldats.

Monsieur le Maréchal a déjà dit dans ses Mémoires, que de la marche dépendoit la célérité des autres évolutions, & il suppose ici que chaque bataillon en particulier doit être exercé à la marche, à la conversion & au déployement.

Le déployement par compagnie d'un bataillon qui a cinquante toises de front, & celui d'une armée qui prend une lieue d'étendue, est le même tableau; avec cette différence que l'un est en petit & l'autre en grand.

Un Officier Major peut promener ſa vue ſur toute l'étendue d'*un b*ataillon ; mais un Général qui eſt au centre de ſon armée ignore très-fort ce qui ſe paſſe de droite & de gauche.

De toutes les manœuvres que j'ai vu exécuter aux armées Pruſſiennes, aucune ne m'a paru plus belle que le déployement. Une armée de cinquante à ſoixante mille hommes marchant ſur trois à quatre colonnes, ſe mettoit en front de bandiere en cinq à ſix minutes. Il me ſembloit voir tirer un rideau.

Les ordres que donne le Roi à ce ſujet ſont clairs & précis; les Généraux des diviſions ont chacun leur tâche marquée, & *ils* mettent tout leur ſoin à la bien exécuter.

Je vais tâcher de démontrer ici les méthodes de ſe déployer.

Les rapports journaliers qui ſe font au Général *en chef*, lui indiquent *non ſeulement* le total de ſon arm*ée*, mais encore celui de chaque corps en particulier. *C'eſt* en conſéquence qu'il ſe regle pour la hauteur des files, & pour l'étendue qu'il veut ou *qu'il doit* donner à ſon armée, eu égard à *celle* de ſon ennemi dont il doit ſavoir à peu près la poſition & la force.

Par exemple, l'armée A qui eſt en bataille eſt compoſée de vingt brigades d'infanterie & de ſoixante eſcadrons de cavalerie; les brigades ſont compoſées chacune de quatre bataillons de ſix cens hommes, & chaque eſcadron de cent cinquante Maîtres, en tout quarante-huit mille hommes d'infanterie & neuf mille chevaux. *Pl. XII.*

La premiere ligne contient huit brigades & vingt-quatre eſcadrons, chaque brigade occupe deux cens toiſes de front ſur quatre hommes de hauteur ſans intervalles entre les bataillons, qui ont par conſéquent chacun cinquante toiſes.

Chaque eſcadron a vingt-cinq toiſes de front ſur trois Maîtres de hauteur. Ainſi l'armée a deux mille cent toiſes d'étendue.

On ſe réglera pour les diſtances entre les bataillons ſuivant l'étendue qu'on voudra leur donner.

On ne ſe ſert jamais de la *toiſe* pour prendre ces ſortes de meſures, cela demanderoit trop de tems; la meilleure maniere de meſurer eſt au pas de cheval. Chaque Officier de l'État-Major de l'armée ou chaque Aide de camp doit connoître le *pas* de ſon cheval & s'y régler; il eſt ordinairement de trois pieds de Roi. Ainſi un bataillon aura cent pas de *cheval* de front lorſqu'il ſera de ſix cens hommes à quatre de hauteur.

Par exemple l'armée A veut marcher à l'ennemi B; la néceſſité par rapport à la ſituation du terrein, demande que ce ſoit en quatre colonnes; en conſéquence ces brigades ſe rompent pour ſe mettre en marche, ſoit par bataillon, par demi bataillon, par quart &c. ſuivant la largeur des chemins qu'elles ont à traverſer.

Les brigades 1 & 3 marcheront par la trouée de la droite le long de la riviere, les brigades 2 & 4 *marcheront par la trouée* de la gauche, les brigades 5 & 7 par la trouée du milieu à droite, & celles 6 & 8 par la trouée du milieu à gauche.

La cavalerie défilera par les deux trouées de droite & de gauche à la queue des colonnes d'infanterie.

Dès que l'ordre ſera donné de ſe mettre en marche, un bataillon de chaque brigade & un détachement de troupes légeres formeront l'avant-garde, laquelle en arrivant à la ſortie du bois ſe mettra en bataille juſqu'à l'arrivée des colonnes.

Quand les têtes des colonnes auront paſſé le bois, elles feront halte; alors deux Officiers Majors de l'armée, ou Aides de camp, qui ſeront à chaque colonne, marcheront de droite & de gauche, & meſureront par les pas de leurs chevaux les diſtances qu'il y a entr'elles.

Si la colonne des brigades 5 & 7 eſt trop éloignée de celle 6 & 8, on les fera reſſerrer en marchant ſur un point de vue à droite ou à gauche.

Si la colonne 1 & 3 eſt trop écartée de celle 5 & 7, on la fera reſſerrer vers la gauche ; ainſi du reſte.

En arrivant dans la plaine le Général fera arrêter, ſoit par un ſigne donné, ou en criant halte ! Sa voix ſera répétée par les Officiers Majors & les Aides de camp qui ſeront de diſtance & à portée de s'entendre.

Quand le premier bataillon de chaque colonne fera halte, les ſept autres qui ſuivent ſe ſerreront à la pointe de l'épée.

Les bataillons des deux colonnes de la droite compoſées des brigades 1 & 3, 5 & 7, feront à gauche par file & marcheront avec *célérité ; à la réſerve* du premier bataillon de chaque colonne qui ne bougera point.

Le troiſieme bataillon de la brigade 1, arrivant à la hauteur *de la gauche* du *premier*, fera à droite & marchera en front pour ſe mettre en même ligne que le premier.

Le quatrieme bataillon arrivant à la hauteur de la gauche du troiſieme, fera à droite & marchera en front pour ſe mettre en même ligne que le troiſieme & le premier.

Le ſecond bataillon arrivant à la hauteur de la gauche du quatrieme, fera à droite & marchera en front pour ſe mettre en même ligne que le quatrieme, le troiſieme & le premier.

Les douze autres bataillons des brigades 3, 5 & 7 continueront de même.

Les bataillons des deux colonnes de la gauche, compoſés des brigades 2 & 4, 6 & 8, auront fait à droite par file en même-tems que les autres à gauche ; & elles auront marché de même, ſavoir, le troiſieme bataillon de la brigade 2e, arrivant

à la hauteur de la droite du premier, aura fait à gauche & marché en front pour se mettre en même ligne; ainsi du reste.

La cavalerie se formera en même-tems de droite & de gauche en doublant par le centre.

Cette maniere de déployer est bonne, lorsque l'on marche sur six à sept colonnes, & qu'il est nécessaire de longer des situations de terrein, de droite & de gauche & pour la sureté de ses flancs.

Celle dont on a usé jusqu'à présent en faisant éparpiller les bataillons par des conversions de droite & de gauche, est dangereuse vis-à-vis l'ennemi & cause beaucoup de confusion, sur-tout si quelques troupes légeres viennent à pénétrer par les intervalles. Au lieu que par cette méthode, les bataillons en tirant des colonnes, se touchent les uns les autres & font front de tous côtés par leurs intervalles même.

Voici une même maniere; mais elle est plus prompte quand on marche sur deux, trois ou quatre colonnes, parce que les bataillons ont moins de chemin à faire.

Pl. XIII. Le Général ayant ordonné aux colonnes de s'arrêter, elles se brisent par le milieu pour se doubler; c'est-à-dire que les quatre derniers bataillons marcheront pour se joindre en mêmes lignes de droite ou de gauche aux quatre premiers. Lors donc que chaque colonne est formée à deux bataillons de front, elles se déployent de droite & de gauche, suivant la distance des intervalles que les Officiers Majors ou les Aides de camp auront pris.

NEUVIEME

NEUVIEME NOTE.

La plûpart des Officiers Généraux, aujourd'hui, ont une multitude d'Officiers particuliers à leur ſuite, qu'on appelle Aides de camp, leſquels par leur jeuneſſe & leur peu d'expérience ne peuvent ſouvent leur être d'un grand ſecours dans leurs travaux.

LES qualités d'un Aide de camp ſont infinies; elles doivent pour ainſi dire être auſſi étendues que celles d'un Général même. Qui dit Aide de camp, ſuppoſe un Officier ſur la capacité duquel un Général peut compter & ſe repoſer d'une partie de ſes fonctions militaires, parce qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe vaquer à tout. C'eſt ſur ce pied qu'on regardoit autrefois un *Aide de camp ; auſſi ne choiſiſſoit-on pour cet emploi* que des Officiers intelligens & expérimentés.

Aujourd'hui on doit regarder les Aides de camp ſur un pied tout différent; ils ne ſont la plûpart que les Maîtres de cérémonies de M^rs. les Officiers Généraux, leurs Ecuyers, leurs Intendans & leurs Secrétaires.

Les Généraux qui ſont principalement employés dans les Provinces, ne manquent point de ces ſortes d'Aides de camp; j'en ai moi-même fait l'expérience vis-à-vis d'un Général d'une grande réputation & d'un très-grand mérite; il m'avoit fait quitter le Régiment que commandoit autrefois le Maréchal de Saxe, pour paſſer dans le ſien & être ſon Aide de camp. Dans le cabinet j'écrivois quelques lettres de complimens ſur la nouvelle année; à quoi auroit-il pu m'employer alors ſinon à ces bagatelles? J'étois

trop jeune & trop étourdi; aussi se brouilla-t-il avec moi en voulant mortifier ma petite vanité : il me trouva très-gauche pour les cérémonies, très-mal-adroit pour servir à table, & encore moins fait pour les complimens; c'est ce qui fit que je quittai le service de France pour passer à celui de Prusse.

Je ne puis mieux expliquer les qualités que doit avoir un Aide de camp, qu'en rapportant ce que dit à ce sujet M. le Maréchal de Puységur.

Du tems de M. le Prince de Condé & de M. de Turenne, les emplois d'Aide de camp d'un Général n'étoient remplis que par des Officiers de caractere & capables de bien comprendre les ordres qu'on leur donnoit à porter. Ils étoient même pourvus par brevet du Roi.

La raison en est que dans les batailles, un moment peut changer la face des affaires; en sorte que l'ordre que le Général fait donner à un Officier inférieur d'agir de telle ou de telle maniere, peut avoir été donné à propos par rapport au moment où en est l'action; mais avant que celui qui en est chargé soit arrivé & ait rendu l'ordre, les choses peuvent avoir changé, & cet ordre par conséquent peut ne plus convenir à leur état actuel. Il faut donc que celui qui est chargé de le porter ait compris l'esprit dans lequel le Général l'entendoit, de maniere que s'il voit qu'il ne convienne plus, il se garde bien d'obliger l'Officier à qui il le porte de l'exécuter à la lettre, en le lui rendant d'une maniere si expresse & si positive, qu'il ne soit pas libre d'y rien changer.

Si dans le tems que les armées étoient petites, on a cru qu'il falloit des personnes entendues dans le métier pour remplir de pareilles fonctions, à plus forte raison devroient-ils être tels aujourd'hui que les armées sont si nombreuses, que l'œil n'en peut saisir toute l'étendue quand elles sont campées dans les plaines,

& encore bien moins quand elles ſont dans des terreins hauts & bas, remplis de haies, de bois & de foſſés. Dans leurs marches elles tiennent quatre à cinq lieues d'étendue, de ſorte que ceux qui ſont chargés de conduire les colonnes n'ont ſouvent d'autre connoiſſance du pays que celle qu'ils peuvent tirer du guide qu'on leur a donné. Souvent auſſi il n'y a dans l'armée que l'Officier chargé de la marche qui ait connoiſſance du pays, & même quelquefois ne l'a-t-il pas aſſez préciſément, pour ſavoir ſur le champ comment il faudroit raſſembler & poſter les troupes lorſqu'elles ſeroient attaquées par l'ennemi.

La premiere choſe à laquelle devroient s'occuper les Aides de camp en entrant en campagne, ſeroit de dreſſer des cartes itinéraires auſſi étendues qu'il leur ſeroit poſſible.

La meilleure maniere de dreſſer ces itinéraires eſt de ſe ſervir de cartes géographiques ordinaires, en numérotant chaque endroit & en rapportant les numéros ſur un livret, avec la déſignation de chaque village, riviere, ruiſſeau, montagne, monticule, rideaux, plaines, valons, gorges, bois, brouſſailles, ravins, marais &c.

Par exemple, le village de..... eſt à dix-neuf heures de marche du camp; il eſt ſitué dans une plaine unie, il contient deux cens vingt maiſons; il eſt entourré du côté du midi par des haies vives fort épaiſſes, & des autres côtés par des paliſſades & des murailles de jardins. Un ruiſſeau large de neuf à dix pieds coupe le village en deux parties égales. L'Egliſe eſt forte & bien bâtie, & le cimetiere entouré d'une bonne muraille, derriere laquelle pourroient ſe ranger trois bataillons à quatre hommes de hauteur.

Du village juſqu'au défilé N°. 1. il y a cinq heures de marche; il a une demi-lieue de large à l'entrée de ſa gorge, il y a environ huit heures de marche juſqu'à ſon débouché qui n'a que

cent toises de large. Les montagnes qui sont de droite & de gauche sont couvertes de bois de sapin, elles peuvent avoir environ six cens pieds de perpendiculaire : on peut tourner celle de la droite par une petite gorge N°. 2 &c.

La riviere de..... est guéable aux endroits N°. 3 & 4; sa largeur est d'environ soixante pieds, son courant n'est point rapide.

Le marais N°. 5 est très-profond, il a une demi-lieue d'étendue & est éloigné d'environ six cens pas de la riviere : à la droite de ce marais est le ravin N°. 6, qui est très-profond & dans lequel il y a de l'eau bourbeuse qui provient des débordemens de la riviere. A la gauche N°. 7, est le hameau de.... il contient douze maisons avec une grange très-spacieuse bâtie de pierres de taille &c. &c.

Le Général ne verra-t-il pas par un pareil détail les précautions qu'il devra prendre dans sa marche, & ne sera-t-il pas assuré que l'armée sera tès-bien postée (s'il craint l'ennemi) ayant la riviere à dos, le *marais en front*, *le ravin à droite & le hameau à gauche*?

Les cartes géographiques ne servent que pour donner une idée générale des positions; mais les itinéraires donnent un détail positif de chaque situation, ce qui facilite beaucoup les vues d'un Général.

On me dira peut-être, que ceci est l'affaire des Maréchaux généraux des logis? Oui sans doute; mais ces M^rs. peuvent-ils suffire à tout? ils sont eux-mêmes les premiers Aides de camp généraux, sur lesquels le Général en chef se repose d'une partie de son travail.

DIXIEME NOTE.

LES récompenſes militaires devroient être bien entendues & diſpenſées à propos. Cet objet mériteroit une inſtitution ſolide & bien ménagée en faveur des ſoldats.

LES uns ont tout, les autres n'ont rien ; ce n'eſt pas le cheval qui travaille qui mange l'avoine. Ce proverbe eſt uſé mais il n'en eſt pas moins vrai.

Les vertus militaires ainſi que les autres, ne ſont plus qu'hypocriſies ; on ne diſtingue pas les vraies d'avec les fauſſes.

Il n'y a guere que ceux qui ſont riches, & qui par conſéquent ont du crédit, qui oſent aſpirer aux récompenſes.

*Il y a de trois ſortes de ré*compenſes ; les unes ſont purement honoraires, les autres ſont honoraires & pécuniaires tout enſemble, & il y en a qui ſont ſeulement pécuniaires.

On remarquoit autrefois qu'un Officier qui n'avoit que la cape & l'épée, recevoit cet ordre reſpectable inſtitué pour les récompenſes dues aux vertus militaires, avec plus de plaiſir qu'une ſomme conſidérable qui lui auroit procuré une vie aiſée & commode : aujourd'hui les choſes ont changé, & ce qu'on appelle vulgairement mérite eſt devenu ſi commun qu'on n'y fait preſque plus d'attention.

On a inſtitué des récompenſes pour les Chefs des Militaires, cela eſt fort bien ; mais pourquoi les ſoldats en ſont-ils privés ? La gloire n'eſt-elle donc pas commune à chacun, eu égard à ſon propre mérite ?

Doit-on être surpris si aujourd'hui les soldats ont si peu d'attachement à leur devoir & d'affection pour leurs Chefs? Ils sont pour ainsi dire méprisés, avilis, le plus souvent mal vêtus & mal nourris? En un mot on les regarde comme une espece différente d'hommes faite exprès pour procurer la fortune à quelques-autres.

Le service exige que l'on observe la discipline la plus sévere & la subordination la plus exacte; mais aussi l'Officier doit regarder le soldat comme son frere, son compagnon, & non comme un esclave soumis à des volontés déraisonnables.

Il y a quantité de soldats dont les vertus militaires mériteroient des couronnes; on n'y fait pas seulement attention, parce que leur éducation ne leur a pas donné cette politesse & cet air extérieur imposant, qui sont les vertus superficielles de ce qu'on appelle gens du monde. On les laisse là, & si quelquefois il arrive que le mérite en éleve quelqu'un, on lui accorde d'un ton méprisant le titre d'Officier de fortune, qui est cependant le plus glorieux pour un Militaire.

Je ne dis pas qu'il ne se soit rencontré des abus en élevant ainsi des soldats au grade d'Officier; mais il est si facile de remédier à ces abus, que je ne conçois pas pourquoi cela pourroit être un obstacle. Si cet Officier change de conduite, & que sa fortune lui ait tourné la tête au point de négliger ses devoirs, il faut le punir & le renvoyer; mais au contraire s'il augmente en mérite, pourquoi ne pas l'avancer?

Il y a aussi quantité de braves soldats qui n'ont d'autre vertu que celle de l'obéissance & d'un devoir irréprochable; il faudroit les récompenser par une augmentation de solde & par une marque distinctive de l'estime que l'on a pour eux. Ces fameux Romains n'ont asservi tant de Nations, que par cette grande maxime du point d'honneur; les moindres de leurs soldats pouvoient aspirer aux plus grandes récompenses, soit du côté des honneurs,

ſoit du côté des richeſſes. J'appelle richeſſes pour un ſoldat, un bien-être ; car les grandes richeſſes ne ſont pas celles qui rendent l'eſprit content & ſatisfait ; un ſol de plus ne rendra guere un ſoldat plus heureux qu'il n'étoit ; mais une augmentation de dix à douze ſols de paye fixée à un certain nombre par chaque compagnie, pour ceux qui ſe diſtingueroient le plus par leur conduite ou par leur bravoure, feroit naître une grande émulation dans une troupe, parce que chaque ſoldat tâcheroit d'y aſpirer.

Les dépenſes néceſſaires n'épuiſent jamais la bourſe des Princes, il n'y a que celles qui ſont faites mal à propos & ſans diſcernement.

ONZIEME NOTE.

Le duel est une maladie épidémique, qui désole la Noblesse & l'État Militaire ; l'on devroit absolument chercher un remede à la guérison de cette frénésie.

SI je pouvois trouver ce remede, je me croirois le plus heureux de tous les hommes ; mais il me paroît aussi difficile à découvrir que la pierre philosophale.

Nous lisons bien que les anciens Barbares avoient des combats singuliers ; mais nous ne voyons pas que les duels aient été en usage parmi la milice Grecque & Romaine. (*d*) Chez les Grecs & les Romains, les plus grands Héros, quand ils étoient offensés en leur honneur, avoient recours aux loix : leur vie appartenoit à l'État, elle ne devoit jamais être prodiguée que pour sa cause.

On observe que généralement les fanfarons & les bretailleurs de profession ne sont rien moins que braves à la guerre, vis-à-vis de l'ennemi. Ces sortes de gens sont donc préjudiciables à l'État par plusieurs raisons.

La peine capitale que l'on a établi au sujet des duels n'y a apporté aucun remede, on a trouvé un subterfuge par le mot de *rencontre* qui la rend inutile. Je n'ai jamais vu mener un Officier à la mort pour crime de duel, parce que le gibet a été très-

(*d*) Chez les Romains un Gladiateur étoit un homme vil, un esclave malheureux, destiné le plus souvent à combattre sur l'Arene pour expier ses crimes.

mal

mal appliqué ici. Les Chefs des corps & les Commandans des Places donnent toujours le tems au criminel de ſe ſauver, lequel eſt enfin pendu par contumace : alors ſe vérifie l'opinion où l'on eſt, que c'eſt le crime qui fait la honte & non pas l'échaffaud, le duel n'étant regardé que comme un délit d'état & non comme un crime déshonorant.

Celui qui ayant été inſulté par un autre qu'il vient de tuer, ſeroit, dit-on, bien malheureux de perdre encore ſon honneur & ſes biens, après avoir déjà riſqué ſa vie pour ſe faire rendre raiſon ? Cette réflexion paroît aſſez raiſonnable ; mais elle eſt ſouvent très-mal interprétée, & l'on donne toujours tort à celui qui eſt mort.

Lorſqu'un Officier *inſulté* par un autre, n'en tire pas *raiſon* l'épée à la main, il eſt déshonoré. C'eſt cette *injuſte* & ridicule opinion qui cauſe tout le mal & *occaſionne* tous les duels, & à l'extirpation de laquelle on devroit travailler.

Un premier mouvement peut ſe pardonner lorſqu'il n'eſt pas *pouſſé trop loin ; mais celui* qui outrage *juſqu'à* l'excès, doit être abhorré de tout le genre humain. Quelle horrible opinion, que de croire qu'un homme inſulté eſt déshonoré lorſqu'il ne ſe lave pas dans ſon propre ſang ! Ces ſentimens qui répugnent au bon ſens n'ont pas même exiſté dans les tems les plus barbares, moins encore dans les ſiecles policés & féconds en grands hommes.

Mais, dira-t-on, lorſqu'on voudra ſe battre on ne prendra pas de témoins, & quand l'on voudra inſulter quelqu'un on le fera entre quatre yeux ; comment y remédier ? Il me ſemble qu'on pourroit abolir ce faux point d'honneur par un autre bien plus véritable, le voici.

Chaque Officier en recevant ſon brevet, eſt obligé de prêter ſerment de fidélité à ſon Prince & à ſa Patrie ; l'on devroit en

même-tems lui en faire prêter un ſur ſa parole d'honneur, en termes précis & énergiques, de ne jamais ſe battre en duel, & de ne mettre l'épée à la main que contre les ennemis de l'État. Cette parole d'honneur devroit ſe renouveller chaque fois qu'un Officier avanceroit en grade, & il ſe déshonoreroit s'il manquoit jamais à ſa parole ſous quelque prétexte que ce ſoit.

Je ne prétends pas pour cela qu'un Officier ſe tînt les bras croiſés lorſqu'il ſeroit attaqué par un aſſaſſin, alors il eſt naturel de ſe défendre; mais il n'aura rien à craindre de ce côté-là, de la part de ſes confreres, ils ſont tous liés par leur parole d'honneur, & ne peuvent par conſéquent tirer l'épée pour attaquer quelqu'un ſans ſe déshonorer; je regarde ici l'honneur pris dans un ſens rigide & ſcrupuleux, qui n'admet & ne permet aucun ſubterfuge.

Il pourroit arriver que quelqu'un ſans honneur fauſſât ſa parole (ce qui je crois, ſeroit aſſez rare parmi des Officiers); alors il ne ſeroit plus queſtion de *duel*, ce ſeroit un aſſaſſinat formé par un *coquin*.

Les Officiers léſés ſeront donc obligés d'avoir recours aux loix; les Commandans informés de leurs démêlés, les accommoderont, lorſqu'il ne s'agira que de quelques petites querelles, la plûpart ſans conſéquence, & pour leſquelles les jeunes gens mettent le plus ſouvent l'épée à la main: mais lorſqu'il ſera queſtion d'une inſulte grave, ſoit par parole ou par action, les Chefs des corps devront former un conſeil de guerre, faire le procès & condamner le coupable à être arquebuſé ſans miſéricorde.

Il eſt inutile de vouloir attacher de l'infamie à ces ſortes de punitions, & même il ſeroit impoſſible de pouvoir le faire dans l'idée qu'on a aujourd'hui des c[illegible] déshonorans; en ceci la réalité

ne *ſouffre* point de ſuppoſition. Toutes les loix que pourroit faire *le plus* puiſſant Prince de l'Univers, pour flétrir l'honneur d'un particulier, ne ſerviroient de rien, ſi le crime de ce particulier n'eſt *infame* en lui-même, ſuivant l'opinion vulgaire.

Au reſte, je crois qu'il n'y a qu'une bonne diſcipline qui puiſſe empêcher les duels parmi les ſoldats.

Je ſai que certains Sophiſtes diſent, que ceux qui condamnent les duels, ne font pas attention aux avantages conſidérables que la ſociété retire, de la mode qui les autoriſe. Si une fois cette mode ceſſoit (diſent-ils) il n'y auroit point de perſonne mal élevée qui ne pût ſe ſervir de quelque terme & de quelque expreſ*ſion* que ſon impoliteſſe pourroit lui ſuggérer; il ne ſeroit plus retenu par l'idée des gens tout prêts à lui rendre raiſon des mauvais propos qui pourroient lui échapper. Les converſations polies ſeront *abſolument* gâtées par les diſcours de gens ſi groſſiers.

» Il eſt vrai, dit l'Auteur de *la* fable des abeilles, que les » Grecs & les Romains, peuples diſtingués par leur valeur, » *ignoroient* entiérement *l'art* d'appeller en duel, pour tirer ven- » geance de quelque injure particuliere; ils ne ſe ſervoient de » ces combats que pour terminer quelque différent qui s'étoit » élevé entre deux nations. Auſſi eſt-il certain que les Rois & » les Princes dans *Homere*, ſe diſent des injures ſi groſſieres, » que nos crocheteurs & nos fiacres ne ſeroient pas capables de » les endurer.

Tous ces diſcours ſont pitoyables. Je demande ſi un brutal, un impoli, ſur-tout lorſqu'il eſt, comme l'on dit, une bonne épée, ou bien adroit à tirer un coup de piſtolet, ſera retenu par la crainte qu'il aura des perſonnes qu'il voudra inſulter, s'il ſent que ces mêmes perſonnes lui ſont inférieures en force, en adreſſe & peut-être en courage? Je ne le crois pas; ce brutal outragera impunément un homme doux & poli, & ſi celui-ci veut en tirer

raiſon, il faut que ce ſoit à coup ſûr aux dépens de ſa vie, s'il n'a ni la force ni l'adreſſe de ſon antagoniſte.

Ordinairement ces bretailleurs inſolens ne s'attaquent guere qu'à des gens foibles ou à de jeunes gens ſans adreſſe ; on les voit toujours plus circonſpects vis-à-vis de ceux qui ne les craignent pas & qu'ils connoiſſent être leurs maîtres ou leurs égaux en fait d'eſcrime.

Les injures que ſe diſent les Princes Grecs dans les chanſons d'Homere, ne ſignifient rien; elles pourroient bien être de l'imagination du Poëte. La Grece étoit alors policée, ou elle ne l'étoit pas: dans le premier cas, il devoit y avoir des loix qui réprimaſſent l'inſolence & l'injure. Dans le ſecond, les Grecs étoient des barbares très-groſſiers, qui peut-être même faiſoient uſage des duels.

Quand on dit que les Grecs & les Romains ne pratiquoient pas les duels, on entend parler des tems que ces deux Nations, alors ſi fécondes en grands hommes, étoient au plus haut point de leur gloire & de leur puiſſance.

DOUZIEME NOTE.

LES Cérémonies religieuſes doivent s'obſerver axactement & avec reſpect dans les armées : les Officiers doivent y aſſiſter réguliérement avec les ſoldats. Cette regle eſt en uſage chez preſque toutes les Nations Allemandes, qui au reſte l'obſervent aſſez cavaliérement quant à ce qui regarde le ſpirituel : ce qu'ils appellent parade d'Egliſe, *eſt plutôt une eſpece de revue qu'une cérémonie religieuſe.*

PERSONNE n'ignore les uſages ſcrupuleux des Anciens à l'égard des cérémonies religieuſes & combien ils étoient perſuadés de la néceſſité de les obſerver.

Les ſentimens du cœur retiendront toujours un homme qui a reçu de l'éducation, & l'empêcheront de mal faire ; mais cet effet n'aura pas lieu vis-à-vis d'une populace ignorante & peu ſuſceptible de ce qu'on appelle point d'honneur.

Sans vouloir faire ici le bon Apôtre, je dirai ſeulement que la Religion eſt un frein qui peut détourner les ſoldats de leurs mauvais deſſeins, & les contenir dans la ſubordination. (*e*)

[*e*] Les peuples les plus ſuperſtitieux dans leur religion, ſont les plus obéiſſans aux ordres de leur Souverain, ou à ceux qui les font exécuter en ſon nom. Témoins les Ruſſes, les Turcs & les autres Aſiatiques ; ſi un jour ces peuples qu'il nous plaît d'appeller encore Barbares, ſont gouvernés & conduits par des hommes de tête, ils ſubjugueront tous les peuples que nous appellons aujourd'hui civiliſés.

Les Chefs ſont d'autant plus intéreſſés à leur en donner l'exemple, que leur propre ſureté en dépend pour ainſi dire.

Les préceptes de l'Evangile ſont en Europe les colonnes qui ſoutiennent l'édifice de la ſociété ; ſi on les renverſe, le bâtiment ſe détruira, ſon écroulement ne nous offrira que des ruines affreuſes & une déſolation univerſelle.

Les peuples n'ont déjà que trop ſecoué ce qu'on appelle préjugés ; l'indifférence qu'ils témoignent pour tous les principes qui aſſurent la tranquillité publique, augmente tous les jours à un tel point qu'elle dégénérera bientôt en mépris.

La conduite & l'exemple des Chefs leur en impoſent facilement ; des ſoldats ſous le commandement d'un Général d'une vertu médiocre, ne feront jamais de grandes proueſſes ; de même lorſqu'ils ſeront ſous la direction d'un Prêtre dont les mœurs & la morale ſont relâchées, ils auront peu de reſpect pour la Religion. (*f*)

Ne prendroit-on pas aujourd'hui la plupart des Aumôniers des Régimens, pour des Prêtres de Bacchus ? Heureux encore s'ils n'étoient qu'yvrognes & débauchés, mais le plus ſouvent ils ont encore de plus mauvaiſes qualités.

Eſprits forts ! réprimez vos propos impies & irreligieux ; ſachez qu'ils ſont dangereux au Gouvernement, que tout Citoyen eſt obligé de ſe conformer aux loix de l'État ſous leſquelles il vit, & que ces mêmes loix lui ordonnent d'adorer Dieu ſuivant la Religion qui eſt reçue, profeſſée ou tolérée.

Polybe nous a tracé quelques lignes au ſujet de la Religion, qui valent un volume entier, voici ce qu'il dit.

[*f*] On remarque que la plupart des peuples qui vivent ſous un Gouvernement Eccléſiaſtique, ſont ceux qui ont le moins de Religion & qui ſont le plus enclins aux révoltes & aux ſéditions.

» *Ce* qui a le plus contribué aux progrès de la République
» *Romaine*, c'eſt l'opinion que l'on y a des dieux ; & la ſuperſtition qui eſt *blâmée* chez les autres peuples, eſt à mon ſens
» tout ce qui *la* ſoutient ; elle s'eſt acquis une ſi grande autorité
» ſur les eſprits, & elle influe de telle ſorte dans les affaires tant
» particulieres que générales, que cela paſſe tout ce qu'on peut
» imaginer. Bien des gens en pourroient être *ſurpris* ; pour
» moi je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite,
» n'aient eu en vue la multitude ; car s'il étoit poſſible qu'un État
» ne fût composé que de gens ſages, peut-être que cette institution n'eût pas été néceſſaire ; mais comme le peuple n'a nulle
» *conſiſtance*, qu'il eſt plein de paſſions déréglées, qu'il s'emporte ſans *raiſon* & *juſqu'à* la violence, il a fallu le retenir *par*
» des choſes qui n'ont qu'un bon principe. C'eſt donc avec raiſon
» que *les Anciens ont* répandu parmi le *peuple* qu'il y avoit des
» ſupplices à craindre dans les *enfers*, & l'on a grand tort dans
» notre ſiecle de rejetter ces ſentimens ; car ſans parler des au-
» *tres ſuites de* l'*irreligion, chez* les Grecs *par* exemple, confiez
» de l'argent à ceux qui manient les deniers publics, envain vous
» prenez dix cautions, autant de promeſſes & deux fois plus de
» témoins, vous ne pouvez les obliger à rendre votre dépôt.
» Au contraire les Romains n'ont beſoin que de la religion du
» ſerment, pour garder une inviolable fidélité.

TREIZIEME NOTE.

Depuis la fin du dernier ſiecle l'on entretient en Europe des armées ſi conſidérables en tems de paix, que cette maxime énerve & ruine entiérement les États. L'on pourroit inſtituer des corps de milices ſur un certain pied, qui ſeroient beaucoup moins diſpendieux, & rendroient un meilleur ſervice à l'État que la plupart des troupes modernes.

CET uſage où ſe ſont mis les Puiſſances de l'Europe, d'entretenir des armées ſi conſidérables en tems de paix, leur eſt très-préjudiciable & très-ruineux. J'en excepte celles qui ſont obligées de recruter dans les Pays étrangers, car c'eſt un mal néceſſaire pour elles; & ſi dans la paix elles diſſipent la plus grande partie de leurs tréſors à faire des levées, leurs armées en tems de guerre ſe diſſipent de même.

Mais pourquoi des Puiſſances dont les États ſont peuplés ont-elles adopté cette maxime? Pourquoi veulent-elles s'épuiſer en reſtant perpétuellement ainſi armées? autant vaudroit-il qu'elles fuſſent continuellement en guerre. Les Anciens n'ont jamais entretenu d'auſſi grandes armées en tems de guerre, que les Modernes en tems de paix.

Si quelqu'un dit que cela eſt néceſſaire, parce que quand on eſt obligé de faire la guerre, on a ſur pied des armées bien exercées & bien dreſſées, on lui dira qu'il ne raiſonne pas juſte.

Si quelqu'autre alléguoit que les Princes ſe ſont mis en tems de paix, ſur un auſſi grand pied de guerre, par rapport à leur

propre

propre ſureté & pour la conſervation de leur autorité, on lui répondroit que cette maxime ſeroit fauſſe; autant vaudroit-il qu'on diſe, que ces Princes ſont dans la néceſſité de ſe faire couper le cou pour ſe conſerver un bras.

J'ai dit dans mon commentaire ſur la premiere Note, que toutes les armées ſe trouvoient à peu près égales en ſcience au bout de trois à quatre campagnes, & qu'alors il n'y avoit plus que la tête & les reſſources des Généraux qui les font agir, qui décidaſſent de leur ſuccès à la guerre; mais cependant ce ſeroit une choſe abſurde, de ne pas entretenir ſous une bonne diſcipline un corps d'armée en tems de paix. Malheur aux Gouvernemens qui négligeroient une branche auſſi eſſentielle; ils pourroient s'en repentir un jour.

Mais il faut que la ſageſſe & la raiſon préſident toujours aux inſtitutions; que le nombre des troupes réglées & entretenues ſoit proportionné à la grandeur & à la puiſſance de chaque État, ainſi qu'au nombre de ſes habitans. Entrons à cet égard dans quelques détails.

Suppoſons une Monarchie peuplée de dix-ſept à dix-huit millions d'ames, dont huit millions quatre cens mille hommes ou garçons; qu'on en choiſiſſe la vingt-quatrieme partie, ce qui fait trois cens cinquante mille hommes: de ce nombre ne ſuffiroit-il pas d'en entretenir la ſeptieme partie ſur un bon pied de guerre, & de claſſer les trois cens mille autres ſur le pied de milice?

Voyons comment on devroit procéder à la levée de ces milices.

Le Baillif, Chef ou Syndic de chaque Communauté aura une liſte exacte non ſeulement du nombre des habitans qui la compoſent, mais encore un état des familles dans lequel l'un & l'autre ſexe ſera ſpécifié, ainſi que l'âge des perſonnes &

leurs facultés; on y désignera les hommes non mariés & tous ceux qui sont les plus propres à porter les armes, & c'est de ce nombre qu'on tirera les miliciens par le sort.

Chaque département ou district aura un Inspecteur préposé sur ces milices; par exemple, si un district est composé de soixante Communautés, si chacune d'elles contient deux mille quatre cens hommes, si de ce nombre il y en a six cens de mariés, douze cens au-dessous de l'âge de dix-sept ans, & six cens en état de porter les armes; on fera tirer au sort dans ce dernier nombre cent hommes pour être classés dans la milice.

Il pourroit arriver quelquefois que le sort tombât sur cinq à six hommes d'une même ville, bourg, village ou hameau, & que ce nombre excédât la proportion de celui de leurs habitans; mais alors toutes les Communautés tireroient de nouveau, pour les excédens seulement, jusqu'à ce que la proportion fût rétablie.

Les Communautés au surplus répondront chacune du nombre de leurs miliciens dans un certain ~~tems fixe.~~ Je suppose que dans l'espace d'un an six à sept se soient mariés, ou qu'il en soit mort trois ou quatre dans une communauté; on les remplacera par un tirage proportionnel qui se fera à la convocation annuelle des Communautés. Voyons les moyens de les exercer.

En présupposant comme j'ai déjà dit, qu'il y ait cinquante mille hommes de troupes réglées & entretenues sur le pied de guerre dans les différentes garnisons, & que chaque Régiment ou corps soit de mille hommes, ils suffiront pour exercer les milices qui seront annexées à chacun.

Les milices de chaque district s'assembleront à ces *Chefs Régimens* tous les ans, pour faire les exercices pendant un mois seulement; non pas tous à la fois pendant le même mois, mais dans tous les mois de l'année les uns après les autres. Par exem-

ple, les milices du diſtrict de B. ſont au nombre de ſix mille, leſquelles on aura auſſi formées en corps de mille hommes chacun; le premier de ces corps s'aſſemblera & viendra joindre ſon Chef Régiment le premier de Mai, le ſecond corps le premier Juin, & ainſi des autres enſuite juſqu'au mois d'Octobre.

Dans chaque place où un Chef Régiment ſera en garniſon, il y aura des armes en même quantité que le nombre des milices qui devront s'y aſſembler, c'eſt-à-dire ſix mille, ſi le diſtrict eſt de ſix mille miliciens. Lorſque chaque corps aura fini ſon mois d'exercice, il dépoſera ſes armes à l'arcenal, & enſuite les miliciens retourneront chacun chez eux; il leur ſera fourni des vivres à proportion du tems qu'il leur faudra pour faire leur route. Venons à la maniere de les entretenir.

Les petits Bourgeois & les Payſans ont preſque tous chacun un habit de Dimanche; il faudroit ſtatuer que chaque milicien feroit faire ſon habit de la couleur uniforme à celle de ſon Chef Régiment; on pourroit diſtinguer chaque corps de milice par un chiffre ſur l'habit de chaque milicien.

S'il ſe rencontroit quelque payſan milicien qui n'eût abſolument pas le moyen de ſe procurer ce vêtement, le Chef de la Communauté y pourvoiroit aux frais du public. Cet objet de dépenſe ſeroit de ſi petite conſéquence, qu'il ne mérite pour ainſi dire pas la peine d'y faire attention; car ſi dans une Communauté où il y a ſix cens chefs de famille on rencontroit quatre à cinq pauvres miliciens, cela feroit la dépenſe de quatre habits, laquelle étant répartie ſur ces ſix cens familles feroit quatre à cinq ſols par chacune.

Lorſque les corps de milice s'aſſembleront à leurs Chefs Régimens, ils recevront la paye du Souverain pendant leur mois d'exercice ſeulement, & chaque milicien ſera traité & logé ainſi que les autres ſoldats.

Par cet arrangement il eſt viſible qu'un État qui contiendroit huit millions quatre cens mille hommes, pourroit en entretenir trois cens cinquante-mille en tems de paix, en prenant ſeulement le vingt-quatrieme; leſquels ne coûteroient pas plus que l'entretien de ſoixante-quinze mille ſoldats ſur le pied où ils ſont aujourd'hui. Par conſéquent, un État qui auroit deux millions cent mille hommes, en pourroit tenir ſur le pied de guerre quatre-vingt-ſept mille avec la paye de dix-huit mille ſeulement. Ainſi du reſte à proportion.

Mais on obſervera qu'il eſt abſolument indiſpenſable de toujours entrenir des Officiers ſur pied. Il faudroit que dans les Chefs Régimens il y en eût un nombre ſuffiſant attaché à chaque compagnie & qui ne quitteroit jamais la troupe : quand les corps de milice joindroient leurs Chefs Régimens, ces Officiers y ſeroient répartis pendant les tems d'exercice; moyennant quoi lorſqu'on ſeroit dans le cas de faire la guerre, on trouveroit des Officiers capables de conduire ces trois cens mille hommes. Céla n'empêcheroit pas de former un autre nombre d'Officiers de milice qui s'en retourneroient chez eux après leurs mois d'exercice. Ceux-ci ſe formeroient inſenſiblement avec les autres; mais il faudroit toujours choiſir les perſonnes les plus capables, d'une certaine condition, qui puſſent vivre honnêtement de leurs biens, & d'une conduite irréprochable.

Un ſoldat eſt bientôt dreſſé; il n'en eſt pas de même d'un Officier; lequel doit être continuellement appliqué à ſon métier, puiſqu'il ne peut ſe former qu'à force d'étude, de travail & de pratique.

Les engagemens des ſoldats pour les Chefs Régimens ſe feront toujours comme à l'ordinaire, & on obſervera de ne jamais les recruter avec les miliciens.

Je crois qu'une Puiſſance qui mettroit ſes armées ſur un tel pied y gagneroit à tous égards ; ces milices vaudroient infiniment mieux que nos ſoldats modernes, parce que ces hommes ne croupiroient pas dans l'oiſiveté & ſeroient par conſéquent plus forts & plus robuſtes ; ils auroient toutes les qualités du ſoldat ſans en avoir les vices.

En tems de paix le Roi de Pruſſe donne tous les ans des congés de cinq à ſix mois à preſque la moitié de ſes armées pour aller travailler à la campagne.

Perſonne n'ignore que les milices de France ont rendu d'auſſi bons ſervices pendant la guerre de 1742, que les vieilles troupes. Jamais, je crois, il n'y a eu de ſoldats comparables à ceux qu'on avoit tirés de ces milices, pour en compoſer les corps que l'on appelloit Grenadiers royaux.

Enfin cette méthode d'entretenir les armées ne contribueroit pas peu à la population ; les travaux de la campagne en augmenteroient ; le Prince ne ſeroit pas obligé de tant charger ſes peuples, & il amaſſeroit des tréſors conſidérables qui le mettroient en état de faire la guerre lorſqu'il s'y trouveroit obligé. Il me ſemble que cet objet mériteroit une attention bien ſérieuſe. Je ſouhaite que ceux qui ſont plus éclairés que moi, daignent y travailler & entrer dans un plus grand détail.

Certains eſprits ſont perſuadés qu'il y a des États où il eſt abſolument néceſſaire d'entretenir des armées conſidérables, parce que les troupes font ſubſiſter quelques villes de garniſon ; mais s'ils y réfléchiſſoient un peu, ils trouveroient que pour faire le bien de quelques particuliers, on ne doit pas cauſer un mal général.

QUATORZIEME NOTE.

L'USAGE de suivre les rangs d'ancienneté parmi les Militaires, n'est praticable que jusqu'à un certain point. Les avancemens des Officiers particuliers peuvent bien se faire ainsi jusqu'à un certain grade; mais lorsqu'il est question de passer au commandement d'un corps, & de là aux premiers grades, l'on ne doit avoir égard à l'ancienneté qu'autant qu'elle est accompagnée du mérite & de la capacité.

LE point le plus difficile est celui de rendre justice à qui il appartient; la vanité & l'intérêt guident tous les hommes, leur présomption les rend insensés, & la raison n'est qu'un fantôme à leurs yeux.

De l'imperfection de leur être dérive la dépravation de leurs mœurs; la nécessité les a forcés à se donner des Maîtres. A l'origine de ces institutions les différentes sociétés des hommes ont dû naturellement commencer par faire un choix des plus vertueux d'entr'eux pour présider aux loix qu'ils s'étoient imposé, & pour les guider par leur prudence & par leur courage contre les ennemis qui oseroient entreprendre de les troubler. Jusqu'alors tout fut dicté par le bon sens, & les Chefs de tous les corps ne durent leur élévation qu'à leur propre vertu; mais cette lueur de raison a disparu, & les hommes aujourd'hui ne se gouvernent que par le caprice; leurs conseils sont les emblêmes de leur turpitude, la folie y préside & y tient la place de la sagesse,

Si la nature avoit donné à tous les hommes le même esprit, la même force & qu'ils eussent été en un mot doués d'une vertu égale, le choix alors auroit été inutile ; ils n'auroient pas eu besoin de Chefs, ils se seroient guidés eux-mêmes ; mais leurs qualités personnelles sont toutes différentes. Quelques-uns sont sages, plusieurs sont fous ; d'autres sont braves, & d'autres manquent de courage ; les uns ont de l'esprit, les autres sont stupides &c. Il est vrai que tous en général ont de l'amour pour le bien-être de la vie ; c'est ce qui les porte à tout entreprendre pour se le procurer, & c'est d'où proviennent toutes les querelles.

Si de deux peuples rivaux qui se font la guerre, l'un choisissoit ses Officiers suivant le mérite & la capacité d'un chacun ; il n'est pas douteux qu'il ne l'emportât sur l'autre qui n'auroit pris les siens qu'au hazard & sans discernement.

Lorsque dans un État on ne donnera les charges qu'au mérite, l'on peut être persuadé d'une grande émulation ; au contraire lorsqu'elles ne se donneront que suivant le caprice, l'intérêt ou les hazards du rang d'ancienneté, on laissera agir la fortune, & l'on s'endormira sur le duvet jusqu'à ce qu'il lui plaise de dispenser ses faveurs.

Mais, dit-on, pour connoître le mérite, il faut en avoir beaucoup soi-même : cela est faux ; les hommes les moins éclairés connoissent toujours le vrai mérite, un instinct inconnu les porte à le bien discerner ; heureux si leur cœur étoit tout aussi porté à lui rendre justice.

QUINZIEME NOTE.

Les loix de la discipline militaire doivent être administrées avec la plus grande majesté; il faut que les châtimens soient irrévocables. La sévérite doit être composée en raison égale aux fautes; il ne faut pas outrer les genres de supplices, ils révoltent la nature & ne corrigent jamais. Le point d'honneur est le mobile principal qui doit faire agir tous les guerriers; mais il doit être pris dans un sens si scrupuleux & si respectueux, que tous les hommes soient obligés à une estime réciproque.

CEUX qui font des loix ou des ordonnances doivent bien prendre garde de les rendre si claires & si précises, que jamais elles ne puissent être interprétées à contre-sens; sans quoi on les tournera en dérision & on en fera peu de cas: il faut qu'elles soient établies sur la raison, sinon elles deviendront ridicules par leur instabilité.

Toutes les passions doivent se taire lorsqu'il s'agit de rendre justice & de faire exécuter les points qui ont été établis par les loix. Il ne faut jamais abandonner les châtimens aux caprices des Officiers; ils doivent être très-précisément expliqués & limités par les différens articles de la loi, selon tous les cas divers; & cette loi doit être suivie de façon qu'elle ne soit jamais outre-passée ni diminuée par qui que ce soit.

Il n'y a de fautes que celles qui font commifes par négligence, par méchanceté ou par mauvaife volonté; celles qui arrivent par accident ou par une vraie foibleffe d'efprit, doivent être comptées pour rien.

Pour contenir des troupes dans une févere difcipline, il faut qu'elles foient bien entretenues, & que le foldat ne manque pas des chofes qui font abfolument néceffaires à l'entretien de fon individu. Des malheureux qui fouffriront la faim & le froid, feront toujours revêches aux ordres de leurs Chefs; leur efprit ne fera occupé que des moyens de fe procurer par les droits de la loi naturelle ce qui leur fera refufé par des regles qui auront été dictées par le fordide intérêt.

Combien de réglemens de difcipline militaire ont paru & difparu depuis un demi-fiecle feulement? Pour dire cinq à fix mots on a formé des volumes entiers.

Beaucoup de chofes peuvent fe rendre en peu de paroles; il n'en faut pas tant pour prefcrire les devoirs à quelques hommes, & pour leur infliger des peines lorfqu'ils s'en écartent; il me femble qu'on pourroit en donner un précis en peu de pages. Voyons premiérement les principaux points du fervice en détail.

Chaque Militaire doit favoir marcher, faire les à droite & à gauche, le demi-tour à droite & le demi-tour à gauche; mettre en-joue, tirer, recharger le plus vîte qu'il foit poffible, & préfenter la bayonnette le fufil appuyé fur la hanche droite pour charger l'ennemi. Tous ces mouvemens doivent être prompts, fimples, en un & deux tems. Toutes ces contorfions & cette belle grace dont on eft fi fcrupuleux aujourd'hui dans le maniement des armes, ne fignifient rien; ils conviennent plutôt à des pantomimes qu'à des foldats.

Chaque cavalier doit en outre favoir manier fon épée & fon cheval; le faire agir au petit pas, au grand pas; au petit

trot, au grand trot; au petit galop, au grand galop; lui donner les aides, lui faire faire le caracol, le demi-caracol; l'accoutumer au feu & au cliquetis des armes.

Ensuite chaque corps de troupes doit être exercé à marcher ensemble avec célérité, d'un pas égal & sans flottement, à faire les conversions, à se déployer, à se doubler & à se diviser en autant de parties que les différens cas peuvent l'exiger. Venons aux autres devoirs personnels.

Dans une machine quelconque, chaque roue, chaque ressort doit agir selon l'ordre donné à ses différens mouvemens; ainsi dans chaque état, chacun est obligé de se conformer à ses devoirs, sans quoi point d'harmonie; le droit des gens, l'honneur, la vie ne seront plus que des chimeres, & les hommes vivront entr'eux comme des bêtes féroces.

Il étoit donc nécessaire qu'ils établissent des distinctions parmi eux, & qu'ils obéissent à des Supérieurs; les peuples à leurs Magistrats, les soldats à leurs Officiers, ceux-ci à leurs Chefs, ces Chefs aux Princes, & les Princes aux loix qu'ils font eux-mêmes & dont nous dépendons tous en général.

L'obéissance aux ordres de ses Supérieurs est le premier point sur lequel roule tout ce qui est prescrit aux Militaires. Les murmures & la désobéissance doivent être punis sans miséricorde; c'est pourquoi j'ai déjà dit, que ceux qui font les loix doivent bien prendre garde qu'elles soient dictées par le bon sens, sans quoi les hommes les mépriseront & répugneront toujours à obéir: les châtimens alors deviendront injustes & révolteront les esprits.

Chaque Militaire doit avoir un soin infini de tenir ses armes en état & bien propres; un cavalier doit en outre aimer son cheval.

La propreté du corps est une chose très-essentielle à la santé; on doit tenir la main à ce que chaque soldat se peigne & se

décrasse tous les jours, & qu'il se baigne dans la riviere au moins tous les quinze jours, depuis la tête jusqu'aux pieds. Les visites de la santé doivent se faire par les Chirurgiens des Régimens tous les huit jours.

Il doit y avoir des châtimens de différens genres. Le supplice des traîtres à la Patrie est le seul qui ne doit pas être limité : ces monstres causent souvent de si grands maux, que la nature doit être sourde à la pitié envers eux.

Celui qui tue doit être puni de mort; celui qui frappe, qui injurie & qui outrage doit mourir aussi.

Je ne dois pas omettre ici le silence que tout Militaire doit observer lorsqu'il est sous les armes en tems de guerre, surtout au moment d'une action; il faut casser la tête sur le champ à celui qui murmure, ou qui tient des propos capables d'intimider la troupe; comme de dire : *Nous sommes coupés ! nous sommes pris en flancs, l'ennemi vient par derriere* &c. Cela est d'une si grande conséquence, que je n'ai pas besoin d'en donner de plus ample explication.

Les autres punitions doivent être la chaîne & les travaux publics, soit pour un mois, deux mois, un an, deux ans, & plus suivant l'exigence du cas.

Le bâton & les verges employés aux châtimens militaires chez les Allemands, n'ont pas tout-à-fait si bien pris qu'il n'y soit resté quelque chose qui répugne à certains sentimens d'honneur & d'amour propre que les hommes libres ont naturellement; cela est si vrai, qu'ils ont été obligés de faire une différence, en frappant leurs bas Officiers avec le plat de l'épée.

Personne ne reçoit aucun châtiment de bon cœur; mais je crois sur-tout que celui du bâton ne conviendra jamais à la discipline des soldats François; cette Nation regarde cet instrument de correction comme étant plus propre aux bêtes qu'aux

hommes, & ces ſortes de choſes doivent être conduites ſuivant les opinions, de façon qu'on pourroit s'en ſervir chez eux pour punir avec infamie.

Il faudroit, par exemple, que dans chaque corps ou bataillon il y eût des bas Officiers Porte-verge, qui feroit une eſpece d'épée non tranchante, mince & d'un acier bien liant, que l'on appelleroit *Verge royale* (*g*); les Officiers & bas Officiers en honoreroient eux-mêmes les épaules des ſoldats qui s'écarteroient de leurs devoirs; mais il faudroit bien prendre garde de ne jamais l'employer ſur ceux qui méritent des châtimens infamans.

Qu'eſt-ce que le point d'honneur? Eſt-ce de briller par une dépenſe magnifique, d'être ſur le qui vive de l'étiquette dans les moindres cérémonies, de s'offenſer & de ſe venger de quelques petites paroles, de regarder ſes inférieurs avec dédain? Non, le vrai point d'honneur conſiſte à rendre juſtice à qui il appartient, & à obéir aux ordres qui ſont preſcrits par les loix. Tous ceux qui y contreviennent manquent au véritable point d'honneur; auſſi les moindres *des ſoldats qui ſont fidéles à leurs* devoirs, doivent-ils être reſpectés & honorés.

Plus les hommes ſeront portés à s'eſtimer, & plus cette eſtime ſera épurée par les ſentimens de l'ame, moins on aura beſoin de châtimens; l'amour du devoir coulera de chez eux comme de ſource.

(*g*) Cet Ouvrage étoit ſous la preſſe, lorſque j'ai eu connoiſſance d'un livre qui a pour titre *Nouvelles conſtitutions militaires*, qui eſt une répétition des Mémoires de M. le Maréchal de Saxe; j'ai été fort ſurpris d'y rencontrer l'idée de cette verge de correction, d'autant plus que je ne l'ai puiſée nulle part & qu'elle m'eſt venue il y a près de quatre ans, à plus de trois mille lieues éloigné du Comte de Vair. Je ſuis d'autant plus flaté de m'être ainſi rencontré avec cet habile Militaire, que cela me fait eſpérer qu'on trouvera que la plupart de mes idées ne ſont pas chimériques.

SEIZIEME NOTE.

De toutes les Nations, la Françoise est celle qui seroit la plus susceptible de subordination & de discipline militaire, si on savoit bien la prendre. L'éducation de ce peuple est telle, qu'aucun ne se pique plus que lui de ce qu'on appelle sentimens d'honneur & de politesse.

L'amour propre & l'ambition personnelle, sont les attributs inséparables de ceux qui ont un grand cœur : l'opinion ou l'idée seule suffit pour les flatter & rendre leur esprit satisfait. Tels furent chez les Grecs & les premiers Romains, ces Héros qui cultivoient leurs champs ; ils étoient grands & heureux dans leur médiocrité, parce qu'ils y jouissoient de tous les hommages & de tous les honneurs.

RIEN de plus véritable que ce que je viens de dire ci-devant, que le vrai point d'honneur consiste à obéir aux loix & à remplir ses devoirs, puisque c'est se déshonorer que d'y manquer; mais ce point d'honneur doit encore être soutenu par cet amour de la gloire qui anime toutes les belles actions, dont la récompense est le respect & la considération que l'on a pour ceux qui les ont faites.

Si l'on ne rend pas hommage à la vertu & au mérite, les hommes ne se conduiront que par leur intérêt particulier & n'a-

giront qu'avec indifférence dans les choſes qui regardent l'amour du bien public. Le point d'honneur ne ſera plus qu'un vain nom dont on ſe décorera ſuivant le caprice, & une chimere pure, parce qu'on l'appliquera à des choſes mépriſables.

L'élévation du cœur eſt l'effet des ſentimens délicats; un eſclave n'en a point parce qu'il eſt nourri dans l'opprobre & dans le mépris; s'il s'en trouve quelques-uns qui en aient, ce n'eſt jamais que pour ſe venger dans le ſang de leurs Maîtres inhumains. Auſſi les hommes les plus eſclaves ſont ceux qui ont le moins de valeur & le plus de férocité. Ces hommes qui n'obéiſſent que par la crainte des châtimens outrés, doivent être enchaînés de peur qu'ils ne faſſent plus de mal que de ſervice.

Que l'on tire le payſan le plus groſſier de ſa chaumiere pour en faire un ſoldat; ſi on le traite avec politeſſe, il s'y formera inſenſiblement, ſon caractere deviendra doux, & ſon cœur réglera ſa conduite.

Auſſi les Officiers ne doivent jamais parler à leurs ſoldats en termes durs & mépriſans; au contraire, il faut leur marquer de la civilité & agir envers eux avec bonté lorſqu'ils le méritent; mais on doit auſſi les punir ſans miſéricorde lorſqu'ils ſont coupables.

Plus un homme ſera traité avec décence, plus il deviendra ſenſible à l'honneur, & plus il ſera porté à s'acquitter de ſon devoir. Cependant en tout ceci il faut prendre garde à une choſe, qui eſt que les Supérieurs ne doivent pouſſer la familiarité avec les inférieurs que juſqu'à un certain point; on doit ſe reſpecter ſoi-même, ſi l'on veut être reſpecté des autres.

Ceux qui ſont opulens & qui ont de ſomptueux équipages, ne doivent être honorés qu'autant qu'ils font un bon uſage de leur fortune, ſoit en dépenſant leur bien au ſervice de la Patrie, ſoit en ſoulageant la miſere publique; mais lorſque par un luxe

outré & mal entendu ils corrompent les mœurs & les vertus, ils ſont vraiement dignes de mépris.

On pourroit flatter l'amour propre de ceux qui ſont dans l'état militaire par un luxe contraire à celui des autres états, en introduiſant pour eux une façon particuliere de ſe mettre, en préférant une noble ſimplicité, en les diſtinguant par la conceſſion de certaines armes ; mais pour y réuſſir il faudroit que les Princes & les autres grands Seigneurs qui ſont à leur tête en montraſſent l'exemple.

Les Militaires aujourd'hui bien loin d'enrichir le commerce par la dépenſe qu'ils font pour briller, ruinent au contraire quantité de familles après s'être déjà ruinés eux-mêmes.

Croit-on avoir éteint le luxe, lorſqu'on a ordonné il y a quelques années de ne porter que des habits uniformes ? Quand même cette ordonnance ſeroit ſuivie plus exactement, on n'auroit remédié qu'à la vingtieme partie du mal.

Les armes ſont entre les mains des Militaires des inſtrumens meurtriers qui leur ſont confiés pour s'en ſervir contre les ennemis de l'État ; elles ſont par conſéquent honorables ; auſſi les Guerriers qui portent l'épée en ſeroient-ils honorés, ſi cette arme reſpectable n'étoit avilie par quantité de goujats & de bas valets qui s'en décorent ; elle ne devroit abſolument être permiſe qu'aux gens de guerre & à la Nobleſſe, car je regarde un Gentilhomme comme un Militaire né. On pourroit diſtinguer les Officiers civils par d'autres marques qui auroient rapport aux emplois qu'ils exercent. A quoi ſert une épée à un Commis, à un Médecin, à un Conſeiller, à un Avocat &c. eſt-ce pour ſe battre ? Ce n'eſt pas leur affaire : c'eſt donc par contenance & pour faire parade ? J'aimerois en vérité tout autant que les Dames ſe ſerviſſent de ſabres en guiſe d'éventails.

Laissons donc le luxe & les dépenses fastueuses à ceux qui sont dans les États Civils & Ecclésiastiques ; que les Militaires soient les seuls exempts des cérémonies, des étiquettes & des modes ; qu'ils soient privilégiés dans leur simplicité, & que les sentimens du cœur soient les seuls ornemens qui les distinguent. Qu'un Officier qui arrive dans une assemblée soit le maître de dire naturellement à une aimable Dame qui lui propose de faire sa partie, qu'il ne peut jouer sans s'incommoder : car je trouve un homme bien sot, lorsque par une mauvaise honte il n'ose refuser un jeu, qui bien loin de le divertir, le ruine & ne lui cause d'ailleurs que de l'ennui.

Il faut amuser les Dames, dit-on : oui cela est fort bien vis-à-vis de celles qui ont l'ame belle & par conséquent désintéressée ; mais vouloir se ruiner par complaisance pour ces harpies possédées par l'avarice & l'avidité du gain, c'est ce que je ne puis concevoir.

J'entends dire que l'on est quelquefois obligé de jouer malgré soi, afin de se conserver les bonnes graces d'un Protecteur ou d'une Protectrice, ou enfin par quelqu'autre raison d'intérêt ; mais il y a je crois peu de joueurs qui puissent se vanter d'avoir reçu de bons offices en reconnoissance de la perte qu'ils ont faite. Quelques exclamations de pitié sur les mauvaises cartes qu'ils auront prises forment toute la consolation qu'ils doivent attendre dans leur malheureux sort.

La vraie félicité se trouve dans la vie unie ; sans être misanthrope ni dissipé, on peut se procurer des plaisirs, qui plus ils seront simples plus ils seront délicieux. Tous ces bruyans tracas assourdissent à la fin. Tel nage dans le faste au milieu des grandeurs, qui soupire après un moment de tranquillité. Les plaisirs répétés trop souvent deviennent insipides ; rien n'est plus contraire à la santé, à la force du corps & par conséquent à un Militaire.

DIX-SEPTIEME NOTE.

Toutes les principales opérations à la guerre doivent être bien conçues & bien combinées avant que de les mettre à exécution, sans quoi on n'agira qu'à tâtons & avec crainte.

Si les préparatifs d'une campagne sur terre demandent beaucoup de précaution, ceux qu'exige le service de mer, quand on projette une expédition, en demandent bien davantage. Il ne s'agit pas ici de combats de mer, ils ne sont pas de mon ressort, ils sont d'ailleurs si sujets au hazard & aux caprices de la fortune, que souvent un souffle dérange la plus belle combinaison & les meilleures dispositions d'une flotte; mais je veux parler des embarquemens, des descentes ou débarquemens des armées de terre. Ces sortes d'opérations sont bien difficiles; je me suis trouvé dans le cas de l'éprouver & de connoître combien il est nécessaire de prendre toutes ses mesures avant que de s'embarquer; car dès qu'une fois la machine est en train, il n'est plus tems de l'arrêter & de revenir s'il manque quelque chose.

On doit se régler pour ces sortes d'expéditions suivant le but qu'on se propose, & eu égard au dessein que l'on a formé; savoir, de maintenir la conquête que l'on projette, ou de faire quelques coups de main, afin de détruire les magasins & les arsenaux de l'Ennemi.

Les Chefs qui les commandent doivent être bien informés de la plage & de la ſonde où doit ſe faire la deſcente ; ils doivent avoir des indices & connoître les meſures que l'Ennemi pourroit prendre pour s'oppoſer au débarquement ; ils doivent peſer les avantages & les déſavantages qui peuvent en réſulter ; ils doivent ſe régler ſur la force de leur flotte, ſur la quantité de vaiſſeaux de tranſport & de bateaux de débarquement, ſur celle des troupes ainſi que des munitions de bouche & de guerre. Toutes ces choſes ſont délicates & doivent être dirigées par des hommes de tête.

Lors donc que tout eſt arrangé, on met à la voile (quand le vent eſt bon) ; pluſieurs frégates, que je compare à des troupes légeres, battent l'eſtrade de tous côtés ; un nombre de vaiſſeaux forment l'avant & arriere-garde, & toute la flotte fait route & ſe regle ſur le vaiſſeau Amiral, qui marque ſa volonté par différens ſignaux convenus.

Suivant la grandeur d'une flotte on la diviſe en deux ou trois eſcadres ; les vaiſſeaux de guerre ſe rangent & forment des quarrés vuides, au milieu deſquels ſont placés les vaiſſeaux de tranſport. Si l'on rencontre l'ennemi, on tâche de le battre ; ſi l'on eſt battu, alors ſauve qui peut & l'expédition eſt finie ; mais ſi on fait bonne route, on arrive & on jette l'ancre. Voyons préſentement comment il faut mettre pied à terre : c'eſt de quoi il s'agit ici.

Les débarquemens doivent ſe faire autant qu'il eſt poſſible vers les terres baſſes ; il faut éviter les plages fangeuſes & celles qui ſont eſcarpées ; plus la rade ſera bonne, plus la deſcente ſera facile, parce que les vaiſſeaux de guerre pourront la protéger par le feu de leurs batteries ; mais ceci eſt aſſez rare, & l'on doit peu y compter. Ainſi je vais ſuppoſer une armée de vingt mille hommes faiſant une deſcente hors de la portée du canon de ſes vaiſſeaux de guerre, & que l'Ennemi ſoit ſur le rivage pour s'y oppoſer.

Sur chaque vaiſſeau de tranſport où le nombre de ſoldats ſera réparti à proportion de ſa grandeur, il y aura des bateaux de débarquement auſſi à proportion de la quantité des hommes. Par exemple, un vaiſſeau du port de trois cens tonneaux qui portera deux cens hommes, aura quatre bateaux qui s'emboîteront les uns dans les autres, afin qu'ils prennent moins de place. Chaque bateau ne devra contenir que douze à quinze hommes, & quatre cens ſuffiront pour le débarquement de vingt mille hommes; & comme il y a à chaque vaiſſeau de guerre un bateau qu'on appelle *grand bot*, on les emploiera en même tems.

Quand l'ordre ſera donné pour deſcendre, toutes les frégates & les chaloupes de guerre avanceront le plus près de la côte qu'il leur ſera poſſible, afin que par leur feu ils en écartent l'Ennemi. Si le fond ne leur permet pas d'avancer bien près, on prendra des bateaux qu'on aura déjà préparés pour être ajuſtés & joints enſemble avec des madriers qui formeront des plateaux, *Pl. XIV.* ſur chacun deſquels on établira une piece de canon de gros calibre. On avancera ces plateaux, & on les affermira auſſi près de terre qu'il ſera poſſible; on y fera des épaulemens avec des ſacs à laine pour couvrir ceux qui les ſerviront. Enſuite tous les vaiſſeaux de tranſport avanceront, & après avoir jetté l'ancre ils mettront les bateaux à l'eau.

Cinquante de ces bateaux auront été fabriqués exprès pour porter chacun une piece de canon de trois à quatre livres de balle, montée ſur ſon train & ſervie par trois à quatre hommes. Ces bateaux avanceront en premiere ligne avec ceux qui porteront l'avant-garde, laquelle ſera d'environ ſix mille hommes. Les autres diviſions avanceront enſuite ſur les autres bateaux & grands bots.

Si l'avant-garde en mettant pied à terre trouve de la réſiſtance, elle ſe couvrira d'abord à la faveur du feu des batteries à plateaux, pendant que le reſte débarquera.

Il me paroît qu'ici les roulans frisés & les sacs à terre seront d'un merveilleux usage. Il faudroit donc qu'on mît un roulan sur chaque bateau avec un nombre de sacs, qui seroient bientôt remplis au bord de la mer; mais ces roulans seront faits de façon qu'on puisse les démonter, afin de les mettre plus commodément sur les vaisseaux, & qu'on puisse les remonter au moment que l'on voudra mettre pied à terre.

Quand même on feroit la descente sans opposition de la part de l'Ennemi, on ne doit pas négliger d'élever des redoutes ou fortins, de les munir d'une bonne garde & d'une bonne artillerie, avant que de s'avancer dans le pays; car il pourroit arriver que l'on seroit obligé de se rembarquer plus vîte qu'on ne voudroit: alors quelle confusion & quelle déroute ce seroit, si l'on n'avoit pas pourvu à sa retraite, & si les bateaux ne se trouvoient pas en sureté & tout prêts à recevoir les troupes contraintes de se rembarquer?

Si l'on veut se maintenir dans le pays, la premiere attention est de se rendre maître d'un bon port, un Chef qui manqueroit à ces précautions, pécheroit essentiellement & se déshonoreroit enfin, s'il lui arrivoit quelqu'affaire honteuse.

Je sais que des Généraux anciens ont fait brûler leurs vaisseaux, afin d'ôter toute espérance de retraite à leurs troupes, & pour les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir. De pareilles ressources ne sont propres qu'à des Aventuriers qui risquent le tout pour le tout.

La véritable valeur ne peut se rencontrer que chez des hommes libres, guidés par l'honneur. Des Soldats obligés de se battre par force deviennent hébétés par la crainte ou désespérés; ils sont incapables d'aucune subordination lorsqu'ils se trouvent les plus forts, ils saisissent la premiere occasion de s'échaper, & l'on ne peut jamais compter sur leur fidélité. Au reste ce n'est point

ici l'endroit de discuter cette opinion ; d'ailleurs il y a des circonstances & des cas si extraordinaires, qui seuls doivent décider de la conduite qu'un Général doit tenir, qu'il seroit absurde de vouloir prescrire des regles sur des causes que les hazards produisent souvent.

Ce chapitre me fournit l'occasion de donner une petite histoire de la fameuse expédition qui fut projettée sur Rochefort par les Anglois en 1757. Je peux en dire quelque chose, puisque plusieurs Anglois sont persuadés que je suis une des principales causes du mauvais succès de cette entreprise. Je vais commencer par une petite digression qui m'intéresse particuliérement ; j'espere qu'on aura la bonté de me la pardonner.

Quand on est jeune on est ordinairement inconstant & léger ; on fait des fautes dont on se repent quelquefois ; celle dont je me suis repenti le plus, est d'avoir quitté le service de France pour passer à celui de Prusse, & de celui-ci chez les Anglois ; elle est la source de bien des désagrémens que j'ai essuyé depuis. A présent que j'ai atteint l'âge de trente-cinq ans, les réflexions se présentent en foule à mon esprit : je promene mes pensées sur les quatre parties de l'Univers que j'ai parcourues, & je me dis à moi-même : de toutes les Nations que tu as fréquentées, tu n'en as point trouvé de plus sauvage & de moins sociable que l'Angloise. [h] Si tout le monde étoit aussi persuadé de cette vérité

[h] On peut dire encore aujourd'hui ce que l'on disoit il y a deux mille ans, *Britannos hospitibus feros*. Cependant il n'y a point de regle générale sans exceptions particulieres, & l'on ne peut nier qu'il ne se trouve en Angleterre des hommes très-estimables & très-respectables à tous égards ; mais aussi on avouera qu'ils y sont beaucoup plus rares qu'ailleurs.

Plutarque nous a laissé une description des mœurs des Carthaginois & des Athéniens, qu'on pourroit bien comparer à celles des Anglois & des François, & cette comparaison est très-frapante ; la voici :

que je le suis ; aucun intérêt ne seroit capable d'attirer un Etranger parmi les Anglois ; car qu'est-ce que la vie sans jouir des douceurs & des agrémens de la société. Je n'entends pas par ces mots de douceur & d'agrément ces plaisirs efféminés qui font toute l'occupation des petites ames ; je veux dire la candeur, l'urbanité ; en un mot cette douceur qui caractérise ceux qui ont l'ame belle & compatissante.

J'étois à la Haye en 1756, dans le tems que les Anglois levoient un corps de quatre mille hommes, composé de Nationaux & d'Etrangers, qui fut nommé *Royal Américain*. Sur plusieurs propositions qu'on me fit d'y entrer, je répondis que je n'en ferois rien, à moins qu'on ne m'accordât la majorité. Bref, sur les grands avantages qu'on me fit entrevoir, & la perspective d'un grand avancement dont on me flatta, je me rendis à Londres. J'y arrivai sous une assez mauvaise constellation, c'étoit précisément dans le tems que ce peuple pendoit & brûloit dans tous les quartiers de la ville l'effigie de l'infortuné Bing, & cette constellation influa un peu sur ma tête, ~~comme on le v~~erra bientôt.

» Les Carthaginois ont un desir excessif d'amasser ; l'amour désordonné du
» gain est parmi eux une source d'injustices & de mauvais procédés . . .
» Ils ont dans l'humeur & dans le génie quelque chose de sauvage, un air
» hautain & impérieux, une sorte de férocité qui dans le premier feu de la
» colere, n'écoutant ni raison ni remontrances, les porte brutalement aux
» derniers excès & aux dernieres violences. Ils sont timides & rampans dans
» l'adversité, orgueilleux, cruels & superbes dans la prospérité, punissant
» leurs Généraux malheureux du dernier supplice ; en un mot ils sont toujours
» prêts & se font même un plaisir de répandre le sang . . . Les Athéniens
» ont un fond de bonté & d'humanité qui les rend compatissans aux malheurs
» des autres, & les fait souffrir avec douceur & patience les fautes de leurs
„ Conducteurs . . . . . Leur affabilité & leur excessive générosité s'étend
„ même jusques à leurs plus implacables ennemis ; ils pardonnent même
„ jusqu'aux impertinences de ceux qui jouissent de leurs bienfaits. . . .

Je consentis à passer en Amérique sous la condition expresse que si *je* n'étois pas satisfait des promesses que l'on m'avoit faites, je *n'accepterois rien*, & que je serois libre de m'en revenir.

Je m'embarquai à Bristol au mois d'Octobre pour me rendre en Irlande : on fait ordinairement ce trajet en deux à trois jours ; mais des vents contraires me balloterent le long des Côtes pendant six semaines, au bout desquelles j'arrivai enfin à Corck, d'où nous mimes à la voile pour la nouvelle York vers la fin du mois de Novembre. Au bout de six à sept jours de navigation, le vaisseau que je commandois fut séparé de la Flotte par une tempête des plus furieuses, qui en moins d'un mois me fit faire plus de *trois mille* lieues de fausse route ; ce vaisseau qui étoit du port de quatre cens tonneaux, *se* fendit tout le long de la quille ; *je le* fis lier avec des cables, en les faisant passer des sabords au dessous de la quille, ensuite je fis billonner & *serrer* ces cables à force de bras, sans quoi il se *seroit* séparé en deux depuis la proue jusqu'à la pouppe. Je le fis décharger de toutes les choses superflues, *& jetter à la mer* jusqu'aux ancres ; *il prenoit six pouces* d'eau par minute ; deux cens Soldats que j'avois sur mon bord furent obligés de pomper & de vuider l'eau sans relâche pendant vingt-sept jours & vingt-sept nuits. Nous arrivames dans ce triste équipage à l'Isle d'Antigoa, l'une des Caraïbes, dans le courant du mois de Janvier 1757. Si nous eussions tombé dans l'Isle du Japon, je doute qu'on nous y eût reçu & traité avec plus d'inhumanité que ne fit le Bourg-Mestre de l'Isle d'Antigoa ; il s'appelloit *Son Excellence Mr. Thomas*, & prenoit la qualité de *Capitaine général & Gouverneur en Chef des Isles Caraïbes.*

Je lui fis connoître le triste état dans lequel étoit ma troupe, & je lui dis que j'espérois qu'il auroit la bonté de la faire rafraîchir & de la fournir, sur le compte du Roi, des choses nécessaires à leur habillement, puisqu'ils étoient tout nuds. Il répondit froi-

dement qu'il auroit soin de ceux qui étoient de sa nation; mais que pour moi, mes deux Officiers subalternes & autres qui étoient étrangers, il n'étoit pas obligé de *nous* connoître, qu'il n'avoit pas d'ordre du Secretaire d'Etat pour nous recevoir. Je haussai les épaules à la réponse de cet homme insensé, qui pensoit que le Ministre auroit dû envoyer des ordres pour nous recevoir à trois mille lieues de notre destination, où les tempêtes nous avoient jettés.

Je m'adressai à Mr. Frankland, Chef d'une Escadre qui croisoit dans ces parages: il me dit qu'il n'avoit rien à ordonner dans l'Isle, que Mr. Thomas en étoit Commandant, qu'il me conseilloit de parler un peu ferme à ce Marchand de sucre, & qu'assurément la crainte lui feroit entendre raison. Je suivis son avis & je m'en trouvai bien. Mr. Thomas écrivit à Londres, se plaignit & me peignit comme un homme extrêmement dangereux à l'Etat, que j'étois d'intelligence avec les François, & qu'il en avoit de bons indices. Ce soupçon lui vint sans doute de la compassion que je témoignois aux pauvres Prisonniers, & des secours que je leur procurois sous main pour soulager leur misere; mais au reste n'ayant rien à me reprocher, je méprisai les discours insensés de Son Excellence Thomas.

La saison ne permettant pas de tenir la mer, je fus obligé de demeurer trois mois dans cette Isle, au bout desquels je me rembarquai sur une frégate que Mr. Frankland détacha de son Escadre pour nous porter à la nouvelle York, où nous arrivames enfin dans le mois d'Avril. J'y trouvai le Régiment *Royal Américain* dans un grand désordre; ce corps ressembloit plus à un ramas de Sauvages, qu'à des hommes nouvellement arrivés d'Europe; les Officiers Anglois étoient continuellement en querelle & aux prises avec les Etrangers; l'Officier général qui commandoit, bien loin de remédier à ces désordres, prenoit plaisir à les

fomenter,

fomenter, & cherchoit toutes les occasions de mortifier ceux qui n'étoient pas de sa nation.

Quelques jours après mon arrivée ce Lord prétendit être en droit de disposer à son gré des rangs d'ancienneté, & malgré celui qui m'avoit été promis à Londres, il voulut faire passer avant moi deux à trois Officiers qu'il disoit être d'anciens Lieutenans-Colonels au service de l'Etat. Je lui fis dire qu'un pareil procédé ne m'accommodoit pas, & je lui renvoyai mon Brevet en lui signifiant que j'allois me rembarquer pour l'Europe, & c'est ce que je fis quelques jours après sur un paquebot. J'y eus pour compagnon de voyage le Chevalier de la Freniere, Mousquetaire. Il avoit été pris par un Armateur Anglois en revenant de la Nouvelle Orléans pour se rendre en France. Il étoit depuis plusieurs mois à la nouvelle York dans un état misérable & dans la derniere misere; il fut même quatre jours sans aucune nourriture au milieu d'une ville abondante & où régnoit la bonne chere. Dans le désespoir de ne pouvoir trouver un morceau de pain, il avoit résolu d'assassiner le Général inhumain à qui il s'étoit adressé vingt fois très-inutilement pour être secouru; heureusement pour lui il fut détourné de son mauvais dessein, & les secours que lui procurerent les Etrangers, l'empêcherent de périr. Il a été échangé depuis.

A mon arrivée à Londres je portai mes plaintes contre les deux Gouverneurs des deux Amériques; on me dit que je n'avois pas tort, & ma conduite ne fut pas désapprouvée.

Ce fut dans ce même tems qu'étant question d'une grande expédition secrette, on me proposa d'y accompagner le Général Mordaunt qui devoit commander, comme son Aide de camp volontaire. La curiosité de voir par moi-même à quoi aboutiroient de si grands préparatifs, m'y fit consentir, & je m'imaginai qu'ils étoient destinés à reconquérir l'Isle de Minorque.

Une Armée compoſée de dix-huit bataillons & de quelques troupes légeres, étoit campée dans l'Iſle de Wigt. Depuis trois à quatre mois elle ne ceſſoit de faire des vœux pour le ſuccès de cette expédition. Enfin nous mimes à la voile avec la plus belle Flotte qu'on puiſſe voir; elle étoit compoſée de vaiſſeaux des premier & ſecond rangs. Au bout de quelques jours de route on me communiqua ce dont il étoit queſtion; j'en fus d'abord étonné & j'augurai par les meſures qu'on avoit très-mal priſes, que l'affaire ne réuſſiroit pas.

On me demanda ſi je connoiſſois Rochefort, & s'il y avoit de l'eau dans les foſſés de cette Place. Je répondis que n'ayant fait que paſſer par cette ville, je ne la connoiſſois *qu'imparfaitement*, mais qu'il me ſembloit y avoir vu des foſſés remplis d'eau, que du moins s'il n'y en avoit pas, je croyois qu'il étoit très-poſſible d'y en mettre.

Quand même j'aurois connu plus particuliérement Rochefort, me convenoit-il d'en *inſtruire* les Anglois? J'étois volontaire, j'étois libre ſpectateur & je ne m'étois engagé en rien avec eux. Je n'aurois aſſurément pas manqué de payer de ma perſonne s'il avoit été queſtion d'en venir aux mains; mais de donner le local d'une Place qu'on a connu étant au ſervice du Souverain à qui elle appartient, Mrs. les Anglois me permettront de leur dire que c'eſt manquer à la probité, à la fidélité & par conſéquent ſe déshonorer.

Cependant la Flotte guidée & abandonnée à la conduite d'un homme qui ſous prétexte de Religion ſe croyoit en droit de faire exterminer ſa patrie, arriva à la portée du canon du pertuis d'Antioche, un calme l'y retint pendant deux jours; après avoir bien lorgné on y entra en tremblant & on jetta l'ancre dans la rade des Baſques, dont on n'avoit aucune connoiſſance.

On commença par attaquer le Fort de l'Isle d'Aix ; deux à trois cens hommes de Milice en défendoient les remparts, auxquels on travailloit alors, & qui n'étoient qu'à la moitié de leur élévation. Ce Fort fut emporté en deux minutes ; plusieurs centaines de pieces de canon, comme on peut bien le penser, en firent bientôt taire une douzaine qui étoient entiérement à découvert. L'*Ousai*, Te Deum des Anglois, fut chanté par toute l'Armée avec alégresse, & après tant de travaux, de peines & de dangers on dîna & on se reposa.

Le lendemain & trois jours de suite on tint un continuel Conseil de guerre, afin de choisir le meilleur moyen de débarquer. On s'informa de chaque paysan qu'on avoit fait prisonnier, de la situation actuelle de Rochefort. Deux d'entr'eux dirent qu'ils avoient travaillé à recreuser les fossés pour y faire entrer l'eau du côté de la porte de la Rochelle ; ces paysans furent menacés d'être pendus s'ils ne disoient la vérité, & comme ils tinrent toujours ferme, on y ajouta foi ; c'est en partie ce qui empêcha la descente.

Deux ou trois jours après que la Flotte eut remis à la voile pour s'en retourner, j'eus connoissance que ces deux paysans n'avoient rien moins que dit la vérité. Le Piqueur qui avoit la conduite des Ouvriers, qui étoit prisonnier avec eux, m'assura qu'on n'avoit pas travaillé aux fossés de Rochefort. Je respectai leur mensonge, & bien loin de le faire connoître, je les trouvai dignes d'estime de s'être ainsi exposés pour le salut de la patrie : à quoi d'ailleurs leur châtiment auroit-il abouti ? Il n'étoit plus question d'expédition, puisque nous allions regagner nos Ports.

L'Amiral Knoles me pria de lui remettre par écrit tout ce que je pensois de cette belle expédition ; c'est ce que je fis en ces termes.

» Ce projet a été conçu par une tête sans cervelle ; il est éton-
» nant que des gens sensés aient donné leur confiance à celui qui

» en eſt l'auteur. Examinons un peu l'objet qu'on s'étoit pro-
» poſé.

» Le Général Mordaunt a ordre d'eſcalader Rochefort, de
» brûler ſes magaſins, ſes arcenaux, & de détruire ſes chantiers;
» mais on n'a pas voulu lui donner un ordre poſitif de deſcendre
» à terre, & on l'a laiſſé maître d'en agir ſuivant ſa prudence
» & les connoiſſances qu'il acquerroit ſur les lieux.

» C'eſt une choſe ſurprenante, qu'on ait ainſi envoyé à l'aven-
» ture la plus belle Flotte & les plus belles troupes d'Angleterre
» avec la dépenſe d'un million ſterling, ſous l'eſpérance de brûler
» quelques morceaux de bois.

» On n'a aucun indice de la campagne qui environne Roche-
» fort, qui eſt toute marécageuſe; on ne ſait pas s'il y a des trou-
» pes pour s'oppoſer au débarquement; on n'a aucune connoiſ-
» ſance de l'état de la Place, & l'on n'a d'autre guide ſur cela
» qu'un vieux plan gravé qui a été déchiré d'un certain livre im-
» primé en 1694. La Flotte *qui eſt actuellement dans la* rade
» des Baſques, éloignée d'une lieue & demie de la côte, ne peut
» en approcher de plus près; il eſt impoſſible de pouvoir battre
» le fort de Fouras, parce qu'on ne peut auſſi en approcher,
» même avec une petite frégate. Il convient cependant de ſe
» rendre maître de ce Fort avant que de s'engager dans les terres.

» On n'a aucun bateau propre à deſcendre des troupes à terre,
» & quand même on raſſembleroit généralement tous les bots des
» vaiſſeaux, on ne pourroit débarquer que quatorze cens hommes
» à la fois, leſquels demeureroient expoſés le long d'une côte
» eſcarpée pendant ſix à ſept heures, qu'il faudroit à ces bateaux
» pour venir prendre autres quatorze cens hommes, & ainſi de
» ſuite, en ſorte que l'Ennemi pourroit les écraſer avec des pierres
» à meſure qu'ils y arriveroient.

» *Je veux* qu'on puiſſe débarquer ainſi petit à petit trois à quatre » *mille* hommes ; ſi le vent de terre vient à ſouffler, comme il a » fait variablement d'un jour à l'autre depuis que nous ſommes » ici, il ſera impoſſible de pouvoir continuer le débarquement, » & ces premieres troupes débarquées demeureront expoſées, » ſans qu'on puiſſe leur donner de ſecours.

» Enfin je veux ſuppoſer encore que tout débarquât tranquil- » lement, que fera-t-on ? Il faudra commencer par s'aſſurer d'une » retraite & s'emparer du Fort de Fouras, en l'attaquant du côté » de terre. De-là il faut marcher droit à Rochefort par le ſeul » chemin qui y conduit à travers un marais très-profond ; les » François n'ont qu'à couper ce chemin & y élever quelques re- » doutes, toute l'Armée Angloiſe ſera arrêtée ſur cul.

» Qu'on franchiſſe toutes ces difficultés & qu'on arrive à la » vue de la Place, de quel côté fera-t-on l'attaque ? Il ne s'agit » *pas ici d'ouvrir la tranchée, mais* d'une eſcalade, d'un coup » de main. Il faut donc y arriver en plein jour, à découvert ; » *car d'aller expoſer la nuit* une *Armée dans* des endroits que » l'on ne connoît pas, ce ſeroit être imprudent. On ne doit pas » s'imaginer que les François reſteront ſur leurs remparts les bras » croiſés ; j'ai trop bonne opinion d'eux pour cela ; & s'ils ſont » peu de monde, au moins ils n'en manqueront pas pour ſervir » l'artillerie, de laquelle je crois on auroit beaucoup à ſouffrir » juſqu'à ce qu'on fût arrivé au pied du glacis ainſi à découvert.

» S'il y a de l'eau dans les foſſés on ſera obligé d'y faire un » comblement, afin de pouvoir appliquer les échelles. Si on fait » l'eſcalade au-deſſous de la porte de la Rochelle, on ſera obligé » d'en faire une ſeconde, parce que les chantiers & les magaſins » ſont ſéparés de la ville par une autre muraille. Il conviendroit » donc de faire l'attaque du côté de la foſſe aux mâts ; mais on » ne peut y approcher avant que d'avoir déniché cinq à ſix fré-

» gates qui ſont en batterie dans la Charente ; choſe impoſſible, » puiſqu'aucun vaiſſeau Anglois ne peut avancer juſques-là.

» Pour faire un coup de main, pour eſcalader une Place il » faut la ſurprendre ; Rochefort ne peut plus être ſurpris, puiſque » depuis huit jours nous ſommes à la vue de ſes côtes, & qu'on » a eu le tems de s'y bien préparer.

» Outre ce que je viens de dire, il y a encore bien d'autres » meſures à prendre avant que de parvenir à l'exécution du » projet. Les chantiers de Rochefort ſont établis ſur un nombre » infini de pilotis enfoncés dans le marais ; il faudra donc creuſer » des mines dans l'eau pour en détruire les fondemens, ce qui » demandera pluſieurs jours. Les François qui ſans doute auront » raſſemblé une Armée pendant ce tems-là, tomberont ſur les » Anglois quand ils voudront ſe rembarquer, & il eſt impoſſible » que ce rembarquement puiſſe ſe faire ſans une grande confuſion » & ſans perdre beaucoup de monde, puiſqu'on manque de ba- » teaux ; & ſi encore le vent étoit contraire, que feroit-on ? «

Tous les raiſonnemens du monde ne peuvent être établis que ſur des conjectures, lorſqu'on n'a aucune certitude des choſes miſes en queſtion ; je ne ſavois ſi ceux que j'expoſois alors auroient rencontré juſte, ſi on eût tenté la deſcente ; mais il me ſemble que je raiſonnois ſuivant les principes dont un homme de guerre ne doit jamais s'écarter en pareilles circonſtances. Au reſte, qui que ce ſoit dans l'Armée n'en ſavoit là-deſſus plus que moi, & nous ignorions tous très-fort les forces & l'état de la Place. J'ai même connu depuis que les préparatifs de cette expédition avoient été faits avec tant d'ignorance, que les échelles qui étoient deſtinées pour l'eſcalade ſe ſeroient trouvées de ſix pieds trop courtes, ſi l'on s'étoit trouvé dans le cas d'en faire uſage, parce que celui qui les avoit fait faire, n'avoit pas eu égard au pied qu'il faut donner à une échelle en l'appliquant contre une mu-

raille; on ne leur avoit donné que la hauteur perpendiculaire de *la* muraille.

Après bien des *débats* dans les différens Conſeils de guerre qui furent tenus, on décida qu'il *falloit* s'en retourner. Mrs. les Amiraux & tous les autres Officiers de Marine, leſquels ſont rarement de la même opinion que ceux de terre, ajouterent qu'il n'y avoit même point de tems à perdre pour partir, parce que ſi les vents d'équinoxe ſurprenoient une fois la Flotte dans la rade des Baſques qui eſt très-dangereuſe, elle ne pourroit en ſortir de deux à trois mois. On craignoit encore pour Portſmouth, puiſqu'il n'étoit reſté dans ce Port que deux petites frégates. Et ſi effectivement une Eſcadre Françoiſe d'une douzaine de vaiſſeaux ſeulement eût été en état de ſortir de Breſt, elle auroit joué un cruel tour aux Anglois, en détruiſant & brûlant leurs magaſins de Portſmouth, pendant qu'ils cherchoient à détruire ceux de Rochefort.

Nous ne fumes pas plutôt arrivés au Port, que les Généraux me *chargerent de lettres pour Mr. Ligonier*, Général en chef des Armées de la grande Bretagne: porteur d'une ſi bonne nouvelle, je lui contai l'hiſtoire de notre belle aventure le plus ſuccintement qu'il me fut poſſible; mais il me prit pour un mauvais conteur; & ſi j'euſſe même égalé Cicéron en éloquence, il m'eût été impoſſible de le perſuader, lui qui avoit été le promoteur de cette expédition conjointement avec Mr. Pitt. Ce Miniſtre fit faire le procès au Général Mordaunt; on ne parloit pas moins que de le charger d'une autre expédition pour l'autre monde, & certaines perſonnes me jugeoient très-digne de l'y accompagner encore; mais ce Général fit voir qu'il avoit raiſon, & que ſes adverſaires n'en avoient jamais eu en cette occaſion.

Un peu avant de mettre à la voile pour nous en revenir en Angleterre, le Général Conway me dit que la principale cauſe qui

avoit empêché la descente, étoit la crainte de trouver de l'eau dans les fossés de Rochefort. Je lui répondis que je m'étonnois qu'on se fût arrêté pour une pareille *bagatelle*, sans faire attention à une infinité d'autres inconvéniens bien plus considérables; que quand même il y auroit dix pieds d'eau dans un fossé, je me ferois fort d'y faire un comblement en moins d'une demi-heure dans les endroits où il seroit nécessaire. Ce Général fut recherché sur ce propos; on l'accusa d'avoir pris à tâche d'empêcher l'exécution du projet, puisqu'il avoit caché mon opinion sur le comblement du fossé; mais il se justifia en produisant un billet, conçu en ces termes, qu'il me demanda. « Je soussigné déclare que le » discours que nous tinmes le Général Conway & moi au sujet » du comblement d'un fossé, ne fut que lorsque nous étions prêts » à mettre à la voile pour nous en retourner. Fait à Londres le » 5 Décembre 1757. *De Bonneville.* »

Je fus honi alors pour n'avoir pas communiqué mon idée plutôt; je répondis que la pensée m'en étoit venue trop tard: mais je suppose qu'elle me fût venue assez à tems, étois-je donc obligé de la faire connoître? Non sans doute; je ne tenois à rien, & je ne dépendois, comme je l'ai déjà dit, que de ma seule volonté.

Le Lord Holderness, Secrétaire d'Etat, me taxa d'être un Emissaire de la France, & décida qu'il falloit s'assurer de moi. Je lui écrivis sur le ton d'un homme qui craignoit si peu, qu'il fut obligé de se rétracter & de dire qu'il s'étoit trompé.

Je quittai l'Angleterre le 10 Janvier 1758 pour passer en Grece; je m'arrêtai à la Haye pendant quelques jours, où on m'avertit de ne pas sortir de nuit si je voulois éviter quelque funeste catastrophe; il ne me fut pas difficile de deviner d'où devoit venir le coup qui me menaçoit, je l'évitai.

Mais au bout de dix-huit mois je fus fort surpris d'apprendre que ma tête avoit été mise au bout d'une pique à la Guadaloupe,

qui

qui est une Isle à l'une des extrémités de l'Océan, tandis que j'étois sur la mer Adriatique ; les articles des 25 & 28 Mai 1759 de la gazette de Londres le marquent positivement. D'autres ont renchéri, en disant qu'à la prise de Guadaloupe on m'avoit trouvé parmi les François blessés, & qu'ayant été convaincu d'intelligence avec les François lors de l'expédition de Rochefort, on m'avoit fait mon procès.

Je crains le crime, mais je ne crains ni la mort ni les supplices ; & je voudrois aujourd'hui au prix de ma tête m'être trouvé à la Guadaloupe lorsque les Anglois l'attaquerent ; j'ai des raisons très-fortes pour croire qu'ils ne l'auroient jamais prise, & avec deux à trois cens hommes seulement, j'avois les moyens de détruire l'escadre Angloise & les magasins qui sont dans le port d'Antigoa.

Je demande à M^rs^. les Anglois, si après les avoir quitté, j'étois entré au service de France, quel droit ils auroient eu de me faire mon procès s'ils m'eussent fait prisonnier ? Je suis sorti *de chez eux sans aucune* condition, je ne m'en suis point échappé furtivement, puisqu'avant de partir j'ai pris congé de la plupart des principaux Officiers Généraux ; mais on ne doit pas être surpris qu'un simple particulier comme moi ait été outragé par une Nation qui n'a même pas des égards pour les Souverains.

VIEILLES IDÉES,
QUI POURRONT PEUT-ÊTRE EN FOURNIR DE NOUVELLES.

Projets pour une Puiſſance qui voudroit faire une deſcente en Angleterre. Moyens de trouver la ſomme néceſſaire à la dépenſe de deux cens vaiſſeaux de guerre propres à une telle expédition. Autres moyens pour en accélérer la conſtruction en douze à quinze mois de tems.

On dit qu'avec de l'argent on trouve des hommes ; mais il me ſemble qu'on devroit bien plutôt dire, quand on a des hommes on trouve de l'argent.

Si lorſqu'on a beaucoup d'argent l'on trouve des hommes, ce ne peut être que là où il y a des hommes ; avec des monts d'or il eſt impoſſible d'en faire là où il n'y en a pas. C'eſt le cas où ſe trouveront dans la ſuite l'Angleterre & ſes Alliés, quand même ils conſerveroient leurs tréſors.

Si l'on a encore un peu de patience pour réſiſter à leur conſtante proſpérité, on la verra s'éclipſer telle que la vapeur d'une lampe deſſéchée, qui après avoir pouſſé quelques lueurs vacillantes, meurt & s'anéantit.

La France forme un État dont la puiſſance n'eſt point empruntée, elle peut ſe ſuffire à elle-même ; ſon climat, ſa ſituation, ſes productions, le nombre & l'eſpece des hommes ; tout nous

annonce que cette partie de l'Univers vaut infiniment mieux que toutes les autres.

Que l'on jette un coup d'œil sur tous les événemens & toutes les guerres qui se sont succédées presque sans interruption depuis l'établissement de cette Monarchie, l'on verra qu'elle s'est presque toujours soutenue par sa valeur intrinseque plutôt que par les principes de son Gouvernement. Ce Royaume, tel qu'un vaisseau, d'une construction, d'une proportion & d'une force sans égale, résista aux fureurs des plus fortes tempêtes, lors même qu'il fut gouverné par des pilotes mal-habiles; mais à la fin des tems, les monumens les plus solides s'écroulent & tombent en ruine si on les abandonne & qu'on ne les entretienne pas.

C'est un axiome, que les fortunes des particuliers ne peuvent se soutenir qu'autant que l'État est soutenu, & que l'État ne peut se soutenir que par les fortunes des particuliers.

Les revenus d'un État & ses dépenses doivent être relatives aux circonstances dans lesquelles il se trouve; les sommes sont appliquées à chaque objet différent, tant pour l'entretien des armées de terre & pour les fortifications, tant pour les pensions & dépenses secrétes, tant pour l'entretien de la marine &c. Il sera bien toujours possible de savoir à peu près les sommes qui sont nécessaires aux dépenses courantes; mais on ne pourra jamais fixer celles que demande l'entretien de la marine, surtout en tems de guerre, parce que cette partie est si casuelle & sujette à des accidens imprévus, que dans le cours d'une année il peut arriver qu'on fasse une perte de trente à quarante millions, occasionnée, soit par l'ennemi, par les élémens & par une infinité d'autres causes.

On admire tous les jours les Anciens dans bien des choses inutiles, mais on laisse celles qui sont utiles & qui pourroient

nous instruire si on vouloit y faire un peu plus d'attention.

Chez les Athéniens, un, deux, trois ou dix particuliers ensemble étoient chargés, chacun à proportion de ses richesses, de fournir à l'entretien d'un vaisseau armé. Je ne sai si ce que firent les Athéniens seroit faisable aujourd'hui, j'en doute. Mais comment firent les Romains pour se relever des pertes immenses qu'ils essuyerent dans leur marine, qui fut anéantie jusques à trois ou quatre fois? Il fallut sans doute de grands efforts; aussi en sentoient-ils toute la nécessité; & ils étoient persuadés que tant qu'ils n'auroient pas de flottes pour transporter leurs armées en Afrique, ils n'avoient aucun succès à espérer. Il s'agissoit de deux choses, ou de détruire leurs ennemis ou d'être détruits par eux; & plutôt que de perdre le tout, ils aimerent mieux sacrifier une partie. Que firent-ils? Une taxe insensible & proportionnelle (uniquement pour la marine) sur toutes les têtes, ou pour mieux dire, les citoyens se taxerent eux-mêmes. Je crois qu'on pourroit faire la même chose aujourd'hui, & je ne crois pas que les François aient *moins d'amour pour leur patrie*, ni moins d'intérêts de ruiner leurs modernes Carthaginois, que les Romains en eurent jadis.

Paris & Londres sont en même rivalité qu'étoient Rome & Carthage; les circonstances en sont un peu différentes: Rome pour se tranquiliser détruisit Carthage; Paris doit viser au même but. Les Romains n'eussent jamais réussi sans flottes, & jamais les François ne réussiront s'ils ne portent leur attention de ce côté-là. (*i*)

[*i*] Le célebre Auteur de l'Esprit des Loix dit, qu'un État sans crainte d'un ennemi puissant est tel qu'une eau tranquille qui se corrompt, & dont les vapeurs causent des maladies dangereuses; M. de Montesquiou a adopté cette idée de Caton Nasica qui, lorsqu'il fut question d'opiner pour la ruine de Carthage, dit au Sénat Romain, que le peuple étant d'une insolence qui lui faisoit com-

Avant que de démontrer comment on pourroit conſtruire une flotte de deux cens vaiſſeaux propres à l'expédition ſuppoſée, voyons de quelle maniere on pourroit trouver la ſomme néceſſaire à cette dépenſe.

Je ſuppoſe qu'il y ait dix-huit millions d'ames en France, & que de ce nombre il y en ait huit millions hors d'état de pouvoir donner un ſol, ce qui n'eſt pas aſſurément, & que les dix autres millions de têtes payent chacune ſix livres l'une portant l'autre, mais taxées à proportion de leurs moyens. Par exemple, une famille qui ne jouiroit que de ſix cens livres par an, ſoit par ſon revenu, ſon travail, ſon commerce, ſes emplois, &c. lorſqu'elle ſeroit compoſée de quatre têtes ſoit enfans ou domeſtiques, donneroit deux ſols & demi par chacune.

mettre toutes ſortes d'excès, il falloit lui laiſſer la crainte de Carthage comme un frein pour modérer & réprimer ſon audace; on ne l'écouta pas, & on eut raiſon. Pluſieurs Hiſtoriens ont remarqué que depuis la deſtruction de Carthage, le changement de conduite & du gouvernement fut ſenſible à Rome; *que ce ne fut plus timidement* & comme à la dérobée que le vice s'y gliſſa; mais qu'il leva la tête & ſaiſit avec une rapidité étonnante tous les ordres de la République, & qu'on ſe livra ſans réſerve & ſans plus garder de meſures au luxe & aux délices qui ne manquerent pas, comme cela eſt inévitable, d'entraîner la ruine de l'État. Pour répondre à cette opinion, il faudroit un volume entier, & ce n'eſt pas le cas ici. Je dirai ſeulement en cinq à ſix lignes, que le genre humain ſeroit bien malheureux de ſe voir obligé de vivre dans une crainte perpétuelle, & de s'égorger tous les jours pour ſe maintenir en ſociété. Les Romains en détruiſant la puiſſance Carthaginoiſe, ſe procurerent la tranquillité qu'ils deſiroient; & il me paroît qu'il vaut mieux contenir les peuples, & mettre ordre à leurs diſſolutions par de ſages loix & par une exacte & ferme police, que par la crainte d'un ennemi puiſſant, toujours prêt à ſaiſir l'occaſion de les exterminer. Ce n'eſt pas la ruine de Carthage qui cauſa la décadence de Rome; c'eſt la décadence des loix. Au reſte, dans ces ſortes de comparaiſons on doit toujours faire une différence entre l'État Républicain & l'État Monarchique.

106123

Une famille composée de deux personnes, qui jouiroit de six cens livres, donneroit quinze sols par tête. Un homme seul qui jouiroit de six cens livres, donneroit *trois livres*; & un qui ne jouiroit que de trois cens livres donneroit trente sols.

Ainsi une famille composée de quatre têtes qui jouiroit de douze cens livres de rente, donneroit trente sols par chacune, & une famille composée de deux têtes qui jouiroit de la même somme, donneroit trois livres par chacune.

Une seule personne qui jouiroit de douze cens livres, donneroit douze livres. Une seule personne qui jouiroit de trois mille livres, donneroit quarante-huit livres.

Une Communauté de trente Religieux qui jouiroit de vingt mille livres de rente, donneroit la portion d'un, qui seroit six cens soixante-sept livres, & si elle jouissoit de quarante mille livres de rente, elle donneroit la portion de deux qui seroit deux mille six cens soixante-huit livres.

Un Prélat qui jouiroit de quarante mille livres de rente, donneroit *cinq mille livres, & chacun de ses domestiques* payeroit à proportion de ses gages. Une personne qui jouiroit de douze mille livres de rente, donneroit six cens livres. Ainsi du reste à proportion.

On voit par cette petite ébauche qu'on trouveroit bien au-delà de la somme de soixante millions.

Ceci est un don gratuit que je suppose fait à l'État; cette somme seroit absolument employée à la construction de la flotte dont il s'agit; alors je crois que tout le monde iroit de bonne foi & de bonne volonté, soit par amour pour la patrie ou par son propre intérêt: car moins une Nation fera d'efforts pour terminer la guerre, plus cette guerre durera, & par conséquent plus il en coûtera aux particuliers. Je sens bien que ce systême ne plaira pas à tout le monde & sur-tout aux riches, qui se mettent

peu en peine des besoins de l'État ; rarement sont-ils d'un sentiment avantageux pour le bien public, les miseres d'autrui les touchent peu quand ils en sont à couvert : ce sont les paroles de M. le Maréchal de Vauban, dans son projet sur une dixme royale, que je trouve très-bien appliquées ici.

Le luxe seul suffiroit à trouver cette somme, & si on vouloit un peu y faire réflexion, on trouveroit qu'il en résulteroit un double bien pour la société. La quantité immense de vaisselle d'or & d'argent sont autant de millions enterrés (*l*). Si les particuliers, au lieu de donner des especes monnoyées, vouloient donner, les uns une assiette ou deux d'argent, des plats &c. suivant leur faculté, quels maux en ressentiroient-ils ? On me dira que cela seroit tout au plus bon dans la derniere extrémité ; je suis bien loin de croire qu'on soit dans ce cas ; mais quand il est question de prévenir le mal, on doit toujours le faire en y employant le meilleur remede ; ces meubles superflus & pour ainsi dire inutiles, procureront une augmentation de richesses réelle à l'État, & ne diminueront rien du nécessaire des particuliers. Si dans des tems heureux il peut être permis de donner au luxe, quand on se trouve plongé dans des calamités l'on doit commencer par le sacrifier avant que de toucher à l'utile & au nécessaire.

Venise, cette sage République, regarde toute l'argenterie des Eglises & des Confrairies, comme des trésors appartenans à l'État, desquels il ne manqueroit de se servir en cas de besoin. Est-ce que deux ou quatre chandeliers d'argent de moins sur un Autel, empêcheroient d'adorer Dieu ? Les trésors du cœur lui sont bien plus agréables que ceux du Pérou.

[*l*] Depuis que ceci a été écrit, beaucoup de particuliers ont porté leur vaisselle à la Monnoie, sur un projet formé par un tout autre esprit que celui-ci.

Supposons enfin qu'on ait procuré cette somme à l'État, voyons de quelle maniere on devroit l'employer. J'ai assez de hardiesse & de connoissance pour dire qu'elle suffiroit à la destruction de Londres (pourvu qu'on veuille y aller de bon jeu) il s'agit de le démontrer.

Lorsque les François sont en guerre avec les Anglois, ils ne devroient jamais avoir d'autre objet que sur l'Angleterre même; ils devroient laisser courir les mers aux Anglois & même leur abandonner tout le nouveau Monde sans se ruiner par des dépenses exorbitantes à pourvoir les Colonies & les forts, & à y envoyer des flottes & des armées. Si on examinoit les dépenses prodigieuses qui ont été faites à ce sujet depuis le commencement de cette guerre seulement, on verroit que le sucre qu'on en a retiré revient au moins à un louis d'or la livre, & qu'il n'y a pas un misérable renard dans le Canada dont la peau n'ait été payée cent louis. N'auroit-on pas mieux fait de laisser là toutes les Colonies, de tirer le sucre de l'étranger & de réunir toutes ses forces contre l'Isle de la *Grande-Bretagne?* Si l'on eût pris ce parti, il est vraisemblable que Londres eût dédommagé Paris au centuple des pertes qu'il auroit pu faire.

Je vais dire une chose qui paroîtra peut-être ridicule; la France ne devroit avoir aucun vaisseau de ligne, pas même de frégates au-dessus de trente pieces de canon; ses flottes ne devroient être composées que de vaisseaux à peu près de la construction que je vais donner ici. Il ne s'agit pas d'aller courir les mers; il faut, dis-je, s'en tenir à un but, qui est Londres, & tout sera bientôt fini.

On ne doit pas non plus s'amuser à faire un embarquement suivant la méthode ordinaire; il ne faut point de vaisseaux de transports, point de grands bateaux plats ni par conséquent de vaisseaux de ligne pour escorter tout cet équipage.

Il

Il faudroit donc, avec la somme que j'ai supposé ci-dessus, construire deux cens vaisseaux bons & forts d'un peu plus de cent pieds de quille, sur quarante de large à son ventre, chacun monté de vingt pieces de canons de vingt-quatre livres de boulet; un pareil vaisseau portera trois à quatre cens soldats, & trente matelots suffiront pour le manoeuvrer. Il ne prendra tout au plus que douze pieds d'eau; le pont de la calle sera à dix pieds de la quille, & celui du tillac à six pieds au-dessus. On pratiquera dix trous ronds à chaque flanc du vaisseau, propres à y manœuvrer des rames de trois à quatre pouces de grosseur: ces trous à rames seront à la hauteur de quatre pieds du pont de calle & à deux de celui du tillac; de sorte que les soldats pourront ramer à leur aise étant debout, quand il en sera question, soit dans les calmes, quand le vaisseau sera démâté ou enfin en approchant des côtes; les trous à rames serviront en même-tems de sabord pour des fauconneaux du calibre d'une livre de plomb; on rangera ces fauconneaux de côté quand on voudra ramer, *les grosses batteries seront sur le pont du tillac.* Pl. XV.

Le rebord du vaisseau aura six pieds de haut, il y régnera tout autour une gallerie de même hauteur, sur dix pieds de large par le bas & cinq par le haut; le derriere de cette gallerie sera couvert par des matelats de bourre de vache qui seront suspendus & dont le mouvement obéira au recul du canon quand on le manœuvrera; on pratiquera à quatre pieds de hauteur entre les sabords des creneaux propres à y passer des mousquets; de sorte que les soldats seront à couvert & ne pourront être plongés par la mousqueterie des vaisseaux ennemis, qui seront le double plus hauts que celui-ci qui n'aura que douze pieds au-dessus de l'eau & autant au-dessous. Je voudrois encore que tout l'extérieur du vaisseau qui est au-dessus de l'eau fût couvert de minces matelats, c'est-à-dire d'un demi-pied d'épaisseur, de

bourre de vache ; on les suspendroit par de petits crochets plantés à cet effet sur le rebord, cela amortiroit le boulet & l'empêcheroit même de percer. Un pareil vaisseau ne coûtera pas plus de cent mille écus, & par conséquent avec une somme de soixante millions on pourra construire deux cens requins.

Supposons qu'on ait une flotte de deux cens vaisseaux tels que celui-ci, & qu'on mît sur chacun quatre cens soldats & trente matelots (ces soldats seront un peu gênés ; mais comme le trajet des côtes de France à celles d'Angleterre n'est pas bien long, on pourra bien se gêner pendant quelques heures ;) cela fera quatre-vingt mille soldats & six mille matelots.

On pourra saisir un vent favorable ; il en est qui sont bons pour aller de France en Angleterre, tandis que les vaisseaux anglois ne peuvent sortir de leurs ports ; on pourra aussi profiter d'un calme pour passer la Manche à rames.

J'appellerai ces vaisseaux *Requins*, on pourra les numéroter & dire *le requin* 1, *le requin* 2, 3, 199 &c.

Je veux supposer que cette flotte en rencontrât une de l'ennemi, qui fût de quarante à cinquante vaisseaux de ligne ; chaque requin s'attachera à son vaisseau pendant que le reste de la flotte gagnera les côtes ; ces requins ne feront que se battre en fuite quand ils auront affaire à des vaisseaux du premier ou second rang, ils se feront même échouer sur la côte d'Angleterre s'il le faut ; les gros vaisseaux ne pourront pas les suivre de bien près, à moins de vouloir périr. D'ailleurs l'équipage d'un requin tel que je le suppose sera aussi fort que celui d'un gros vaisseau anglois, j'en ai vu de 90 pieces de canon qui n'avoient pas plus de trois cens hommes.

Supposons enfin (car tout ceci n'est que suppositions) que vingt à trente requins soient pris, assurément cela n'aura pu se faire sans avoir arrêté & amusé la flotte ennemie, & pen-

danſ ce tems les autres requins auront gagné le long des côtes dans des endroits où les gros vaiſſeaux ne pourront pas approcher; enſuite on débarquera ſans rien craindre. Je donnerai dans la Note ſuivante un moyen pour mettre les requins à l'abri de toute inſulte. Il y aura ſur chaque requin trois bateaux de débarquement qui s'emboîteront les uns dans les autres, ainſi que je l'ai expliqué au commencement de cette Note.

Le débarquement ſe fera ſans confuſion, chaque requin aura la quantité de munitions néceſſaire au nombre des ſoldats qu'il portera. La priſe d'une partie ne pourra nuire à la totalité; les chevaux de la cavalerie ſeront répartis à tant par requin, où il y aura un endroit pour les tenir commodément; il n'en eſt pas de même ſuivant la méthode ordinaire, car lorſqu'une partie des vaiſſeaux de tranſport qui portent les munitions, les chevaux, l'artillerie &c. ſont pris ou diſperſés, l'expédition eſt finie.

Si on me demande où cette flotte ira débarquer, je répondrai qu'elle pourra le faire en bien des endroits le long des côtes: un requin, comme j'ai dit, ne prendra que douze pieds d'eau, il peut approcher aſſez près de terre, ce que ne pourront faire les vaiſſeaux anglois, à moins que ce ne ſoit de petites frégates, leſquelles ſeront peu à craindre pour les requins. On pourra prendre la hauteur de Douvres, celle de la Tamiſe, celle de Harwich. L'unique objet eſt de marcher droit à Londres; on peut en choiſir le chemin, il n'y a aucune fortereſſe d'importance qui puiſſe arrêter. On pourra encore ſi l'on veut tourner & débarquer dans le canal de Briſtol, de là à Londres; le chemin y eſt beau, on n'y rencontre aucune fortereſſe, & quand même il y en auroit on pourroit la tourner.

De l'embouchure de la Tamiſe juſqu'à Londres, c'eſt l'affaire de deux à trois jours de marche pour une armée; quand on ſe ſera emparé de ſes bords on pourra faire remonter les requins

jusques à Gravesand, & de là à Londres il n'y a que quatre à cinq lieues.

Les requins seront lestés avec cent *mille* pots à feu & bombes, & une bonne quantité de mortiers pour les jetter. La premiere attention après avoir débarqué, sera de ramasser autant d'hommes & de chevaux qu'il sera possible, pour leur faire traîner les mortiers & porter les bombes, deux hommes avec un bâton en travers, en porteront facilement une sur leurs épaules. Quand donc toutes ces bombes auront été employées, on pourra au retour de l'expédition lester les requins avec des livres sterling.

Londres est une ville immense, ouverte de tous côtés; elle contient environ huit cens mille habitans, les deux tiers sont des femmes & des enfans, une moitié de l'autre tiers sont des étrangers, & dans l'autre demi-tiers il y a peu de gens propres pour la guerre. Suivant le dernier dénombrement, l'Angleterre proprement dite, l'Ecosse & l'Irlande contiennent six millons sept cens mille habitans dont les deux tiers sont femmes.

Voyons présentement comment on construira ces requins.

Je crois qu'on pourroit facilement lancer à l'eau quatre requins par semaine, c'est-à-dire un par chantier; cela n'est pas un sortilege, quand les ouvriers & ceux qui ont l'inspection sur l'ouvrage veulent agir avec toute la diligence possible. La difficulté de trouver du bois n'est pas si grande qu'on se l'imagine bien; le chêne n'est pas rare en France, & c'est le meilleur qu'on puisse employer.

Soit qu'on coupe aujourd'hui vingt mille pieds d'arbres, il s'agit de les sécher au point de pouvoir les mettre en œuvre au bout de six semaines; pour cela faire, on creusera de grandes fosses sur chaque terrein où se fera la coupe, on remplira ces fosses de branchages, de copeaux & de petit bois auxquels on

mettra le feu, & quand le tout ſera réduit en braſier, on arrangera les pieces de bois ſur ces foſſes. On obſervera de couvrir ce braſier avec de la terre ou du ſable clair ſemé, afin que la chaleur ne ſoit pas trop forte au commencement, ce qui feroit jetter & éclater le bois; il faut échauffer la piece degré par degré, en la retournant de tems en tems, juſqu'à ce qu'elle ſoit bien purgée & que l'eau ou la ſeve en ſoit ſortie. L'expérience m'a prouvé que ce bois vaut infiniment mieux, & qu'il eſt plus ſain que celui qui a été coupé & conſervé pendant trois à quatre ans dans les magaſins; il coûtera peu d'en faire l'épreuve. Pour ce qui eſt des mâts, on ſait que les compoſés valent mieux que ceux qui ſont tout d'une piece; d'ailleurs il ne faudroit pas de grands & de gros mâts pour ces requins; ce qui me paroîtroit le plus difficile, ce ſeroit de les tranſporter aſſez vîte juſqu'aux chantiers; mais quand une choſe eſt indiſpenſable, aucune conſidération ne doit y mettre obſtacle. Je vais finir ce chapitre par une petite réflexion.

De tous les Arts que les hommes embraſſent, il n'y en a point qui devroit être plus encouragé que celui de la marine. Les peines, les travaux & les dangers infinis où ſe trouvent continuellement les Officiers & les matelots, demandent un bien-être & une récompenſe proportionnée.

Sans l'établiſſement de l'Hôpital de *Grennwich*, les Anglois auroient beaucoup plus de peine qu'ils n'en ont pour trouver des matelots. L'homme craint bien moins la mort, que d'être eſtropié ou abandonné dans ſa caducité; cette réflexion le rend ſouvent lâche, ou peu affectionné à ſon devoir: mais quand un matelot aura la perſpective d'être bien récompenſé s'il le mérite; quand, dis-je, ce matelot verra que ſa femme & ſes enfans ſeront à l'abri de l'indigence s'il vient à perdre la vie au ſervice de l'État, on trouvera des matelots tant qu'on voudra. Seroit-il

donc si difficile de trouver en France des fonds suffisans pour faire un établissement tel que celui des Anglois? Je ne le crois pas; je vais hazarder une idée à ce sujet.

Si l'on demande pourquoi les Chapitres & les Communautés Religieuses ont été fondés, l'on répondra que c'est pour prier Dieu.

Si l'on demande encore pourquoi ces Communautés ont été rentées, l'on répondra aussi que c'est pour fournir à leur subsistance & à l'entretien de leur individu; cela est très-juste.

Je ne prétends pas ici déclamer contre leur luxe ni contre leur superflu, ces sortes de discours sont assez rebatus, & ce n'est pas mon objet; le voici en peu de mots.

Un Chapitre de vingt Chanoines, ou une Communauté de vingt Moines, qui seroit réduite à dix-huit ne suffiroit-elle pas également pour prier Dieu? Sans doute: il faudroit donc, lorsqu'un ou deux Religieux viendroient à mourir, ne pas les remplacer & laisser la Communauté au nombre de dix-huit. Si elle a vingt mille livres de rente, il restera deux mille livres par la mort de ces Peres, qui seront employées à l'entretien des matelots invalides. Cela n'ôtera rien de la portion de ceux qui restent.

En prenant ainsi, une, deux, trois ou quatre parts, à proportion du nombre sur chaque Chapitre & Communauté Religieuse rentée, on pourroit, ce me semble, faire un fonds considérable dont le revenu serviroit à payer les pensions des veuves & des orphelins, & à entretenir un nombre considérable d'invalides (*m*).

(*m*) Avec les sommes qu'on a dépensées pour bâtir le superbe Hôpital de Grenwich, & celles qu'on dépense tous les jours pour l'entretien de ce

Je ne crois pas qu'un tel ſyſtême puiſſe porter préjudice à qui *que* ce ſoit, ſi on l'exécutoit ; l'État y trouveroit des avantages infinis, & les Communautés Religieuſes n'y perdroient rien. Les dévots le condamneront ſans doute ; mais je crois que tout bon Chrétien & bon Citoyen l'approuvera, & un établiſſement tel que celui-ci feroit que l'on trouveroit des hommes pour le ſervice de mer tant que l'on en voudroit.

bâtiment, & pour payer le nombre infini d'Officiers & de domeſtiques qui ſont employés au ſervice des invalides, on auroit pu former un capital dont le revenu pourroit ſervir à l'entretien de quatre fois plus de monde. Ne vaudroit-il donc pas mieux envoyer chaque invalide vivre dans le ſein de ſa famille avec une penſion ſuffiſante à ſon entretien ? Ils y gagneroient *tous & l'État* auſſi.

DIX-HUITIEME NOTE.

On se contente de défendre les entrées des Ports avec quelques fortins, redoutes, batteries, ou chaînes tendues; toutes ces choses sont inutiles, & n'empêchent pas les vaisseaux ennemis d'en approcher. Dans les extrémités, on coule à fond ses propres vaisseaux; mais cette ressource ne sert encore de rien. Il seroit facile, ce me semble, d'avoir des machines toujours prêtes avec lesquelles on pourroit dans la minute former des retranchemens sous l'eau à l'entrée des Ports, afin d'empêcher qu'aucuns vaisseaux ni brûlots ne pussent en approcher ni y pénétrer.

Comme M. le Maréchal n'a laissé aucun devis pour la construction de ces sortes de machines, j'avois renoncé à cette idée, la croyant d'une trop grande difficulté & d'une dépense excessive; mais après y avoir bien réfléchi, j'ai apperçu tout le contraire, & je me suis déterminé à la traiter suivant que je l'ai conçue. Si mon imagination n'a pas tout-à-fait rencontré juste, l'idée que j'en vais donner engagera peut-être de plus habiles que moi à y travailler avec plus de succès.

Il n'y a que les entrées des Ports étroits, quand elles ne sont ni trop ni trop peu profondes, qui soient susceptibles d'être défendues avec des estacades.

En

En 1711, M. du Guai-Trouin détruisit *Rio-Janeiro*. Sa baye fermée par un grand goulet fort étroit, étoit défendue du côté de stribord par le Fort Sainte Croix, qui étoit garni de quarante-quatre pieces de canon de tout calibre, & d'une autre batterie de six pieces qui étoit en dehors de ce Fort; & du côté de bas-bord par le Fort Saint Jean, & par deux autres batteries où il y avoit quarante-huit pieces de gros canon qui croisoient l'entrée: malgré tout cela, la flotte Françoise força l'entrée du Port, qui en outre étoit encore défendue par quatre gros vaisseaux de guerre & trois frégates. Ne diroit-on pas qu'une pareille entrée devroit être impénétrable? Point du tout, & l'on doit être persuadé que quand de gros vaisseaux peuvent approcher des Forts & des murailles pour les battre, tout doit leur céder. *Pl. XVI. Fig. 2.*

Le seul remede est donc d'en empêcher l'approche. La méthode dont on s'est servi plusieurs fois en faisant couler des vaisseaux à fond, n'a presque jamais réussi, parce que ces vaisseaux *se renversent sur le côté & se brisent, soit par leur propre* poids ou par l'impétuosité des flots; de sorte qu'outre que cet expédient est d'une dépense exorbitante, il ne sert encore de rien.

Il faudroit donc qu'il y eût en tems de guerre des estacades, qui seroient construites à proportion de la profondeur de l'eau à l'entrée des Ports; par exemple, l'entrée du goulet de *Rio-Janeiro* a trente-cinq pieds de fond, ainsi les estacades seront de la même hauteur. Venons à leur construction.

J'établis premiérement une barque plate, longue de quatre-vingt pieds sur quarante-cinq de large, & dont les bords sont relevés de cinq à six pieds. Il n'est pas nécessaire que cette barque soit fabriquée avec beaucoup de soin; la façon doit en être grossiere, & elle ne coûtera par conséquent pas beaucoup. Il suffit *Pl. XVII.*

auſſi d'y employer des bois & des madriers de rebut ; quand ils ſeront bien ſpalmés & graiſſés, ils ſe conſerveront un ſiecle.

J'éleve enſuite ſur cette barque une charpente de ſoixante-dix pieds de longueur, ſa forme eſt triangulaire, chaque face a quarante pieds & ſa hauteur trente-cinq ; cette charpente eſt diviſée en ſept caſes, c'eſt-à-dire qu'elle a huit rayons triangulaires placés à dix pieds de diſtance l'un de l'autre, ſur leſquels poſent des poutres en travers à cinq pieds d'intervalles. Les boulons de fer qui attachent ces poutres de traverſes ſur les triangles, ont une groſſe & longue tête pointue : les poutres ont huit à dix pouces d'épaiſſeur, toutes bien jointes & liées enſemble. Il n'eſt pas non plus néceſſaire d'employer de bon bois à cet ouvrage, qu'il ſoit tortu ou galeux cela n'y fait rien ; on peut ſe diſpenſer auſſi de l'équarrir ; car il importe peu que les poutres ſoient rondes ou quarrées, de ſorte que la conſtruction n'entraîne aucune dépenſe conſidérable.

S'agira-t-il par exemple de défendre l'entrée de Rio-Janeiro, ſept eſtacades ſuffiront au de-là : voyons de quelle maniere.

En tems de guerre l'on tiendra ces machines toujours prêtes dans le Port, avec un bon nombre de paniers fabriqués de la même maniere dont on fait les gabions & les clayes. On attachera ces paniers avec des cordes dans les caſes de l'eſtacade ; on les remplira de cailloux ou de pierrailles de différentes groſſeurs, & on les fermera afin que ces pierres ne puiſſent en ſortir.

Il y aura à chaque eſtacade une garde perpétuelle de ſix à ſept hommes, pour la conduire où il leur ſera indiqué quand on voudra en faire uſage. Par exemple, lorſqu'on appercevra une flotte à la hauteur du Port, on amenera les ſept eſtacades à l'endroit A. B. où on les mettra à l'ancre ; ſi c'eſt une flotte

Pl. XVI. Fig. 1.

ennemie & qu'elle vienne vers le Port, quand les premiers vaiſſeaux ſeront à la demi-portée du canon, on fera de grandes ouvertures aux barques ſur leſquelles ſont les eſtacades, pour les couler à fond, ce qui ſera l'affaire d'une minute; alors il ſera impoſſible à aucun vaiſſeau d'en approcher ſans heurter contre. Un vaiſſeau du premier rang heurtera à peu près au centre de l'eſtacade, & ainſi des autres à proportion; il n'y aura que les hautes marées qui feront quelques pieds de différence; quelque effort que faſſe un vaiſſeau, il eſt impoſſible qu'il renverſe l'eſtacade, ce vaiſſeau ſe briſeroit plutôt en mille pieces; les batteries joueront en toute ſureté contre ceux qui voudroient entreprendre d'en approcher pour les lever, ce qui d'ailleurs eſt abſolument impoſſible, à moins qu'on ne laiſſe tranquillement travailler l'ennemi pendant long-tems.

Lors donc que la flotte ennemie voyant l'impoſſibilité de pouvoir pénétrer dans le Port ſe ſera retirée, il s'agira de lever ce retranchement. On commencera par couper les cordes qui attachent les paniers, avec un grand couteau recourbé placé au bout d'une longue perche; enſuite on tirera ces paniers avec des crochets par les ouvertures de l'eſtacade, & ces petits cailloux venant à s'éparpiller, tomberont dans la mer.

Quand la machine ſera déchargée, on fera avancer des radeaux & quelques vaiſſeaux pour l'élever avec des cabeſtans & des moufles juſqu'à fleur d'eau, après quoi on fera paſſer un radeau par-deſſous, ſur lequel on la poſera pour la reconduire dans le Port. Il ſeroit inutile de donner ici de plus ample explication ſur les moyens de relever ces machines, la Méchanique nous en offre cent différens; ce ſera à ceux qui ſeront dans le cas de s'en ſervir, de choiſir les meilleurs. Il ne faut pas non plus que ces eſtacades ſoient conſtruites de maniere qu'on puiſſe

les relever si facilement, elles doivent avoir un certain poids qui les retienne un peu sous l'eau lors même que les pierres en auront été ôtées, parce que l'ennemi pourroit profiter de cette facilité pour s'en débarrasser ; il faut donc que l'on soit obligé d'y travailler plusieurs jours.

Il s'agit présentement de fermer une rade ouverte, dans laquelle les vaisseaux sont tout à découvert & par conséquent exposés aux insultes des ennemis.

On doit premiérement connoître la sonde des endroits où l'on doit jetter les estacades, afin que chacune soit proportionnée à la profondeur de l'eau où elle doit être jettée ; ensuite on doit régler l'espace que l'on veut embrasser par la quantité d'estacades que l'on veut y employer.

Je suppose que l'on veuille construire un retranchement dans une rade, capable d'y mettre commodément à couvert de toute insulte une flotte de quarante à cinquante gros vaisseaux & autant de petits : dix-huit à vingt estacades jettées aux endroits marqués A & B suffiront. *Pl. XVIII.*

On laissera une entrée au centre marqué C. assez spacieuse, pour qu'un vaisseau puisse y passer & manœuvrer avec facilité ; on ancrera auprès de cette entrée deux à trois estacades toujours prêtes à couler à fond quand il sera nécessaire ; les petits vaisseaux entreront par les endroits marqués D. & E ; on mettra un pavillon sur chaque estacade enfoncée pour que les vaisseaux amis connoissent les endroits où ils ne doivent pas approcher ; on les ôtera quand on voudra.

Derriere ce retranchement il y aura cent pieces de canon posées chacune sur un radeau, lesquelles tireront à fleur d'eau contre les vaisseaux ennemis qui voudront en approcher.

Bien des gens à qui toutes choses paroissent impossibles, traiteront sans doute ce que je propose de chimere, & s'imagineront

que la dépenſe en ſeroit immenſe : mais ceux qui voudront y réfléchir, trouveront que l'exécution en ſeroit infaillible, & que les frais de vingt eſtacades n'iroient pas au delà de trois cens mille livres tournois, parce qu'on n'y employeroit que de mauvais bois propre à brûler, & que la main d'œuvre en ſeroit facile. Je veux même ſuppoſer que la dépenſe fût du double ; peut-on conſtruire & défendre des Ports à meilleur marché ? Il y en a tels dont les ouvrages qui les défendent ont coûté des millions & qui n'en ſont pas meilleurs pour cela.

Or ſuivant le projet dont j'ai parlé d'une deſcente en Angleterre, trente à quarante de ces eſtacades de quinze à vingt *pieds de face* ſeulement qu'on ameneroit avec la flotte, ſuffiroient à former une enceinte pour mettre tous les *requins* en ſureté, quand les troupes auroient débarqué ; de façon qu'aucun brûlot ni frégate ennemis ne pourroient en approcher ; mais auſſi tôt après le débarquement, la premiere attention doit être de s'emparer d'un Port ou d'une bonne rade pour les y faire entrer.

DIX-NEUVIEME NOTE.

QUELS embarras lorſqu'il eſt queſtion de faire paſſer une riviere à la hâte, non ſeulement à toute une armée, mais encore à un moindre corps de troupes?

Ces ſortes d'opérations qui devroient s'exécuter dans la minute, prennent ordinairement pluſieurs journées entieres. L'attirail de nos pontons de cuivre ne peut ſuivre par-tout, ils ne ſont bons que pour établir un pont ſtable quand on veut ſe fixer dans un poſte pour quelque tems. Ne pourroit-on pas imaginer un autre attirail, fait de façon qu'on puiſſe le tranſporter ſur des mulets ou des chevaux de bâts? Il me ſemble auſſi qu'il ne ſeroit pas difficile de trouver le moyen de faire paſſer les plus larges fleuves à une armée de cent mille hommes en ſix à ſept heures de tems, en ſe ſervant de bateaux qu'on puiſſe tranſporter facilement par-tout, ſans être obligé de ſe ſervir de chariots.

CETTE Note me paroît une des plus eſſentielles; elle a été long-tems une énigme pour moi; je vais cependant tâcher de la développer comme les autres.

L'intention de M. le Maréchal eſt d'accélérer autant qu'il eſt poſſible la marche des armées par toute ſorte de pays

montagneux, coupés de rivieres ou canaux, afin qu'elles puiſſent paſſer les fleuves avec la plus grande célérité; efforçons-nous de ſaiſir ſon idée.

Je n'imiterai aſſurément pas le Chevalier de Folard dans ſes paſſages de rivieres, & je ne conſeillerai à perſonne de ſuivre la méthode qu'il nous à donné pour paſſer ſept mille cinq cens hommes à-la-fois ſur ſix radeaux: rien de ſi dangereux; j'en ai vu deux exemples qui n'ont pas réuſſi; l'un en Amérique, & l'autre en Europe; je me contenterai de rapporter ce dernier.

En 1753, au camp de Spandow, le Roi de Pruſſe fit jetter un pont ſur la Sprée, & fit faire une manœuvre à ſon armée en feignant une retraite devant l'ennemi. La colonne ayant paſſé la riviere, on rompit le pont, & l'arriere-garde qui étoit reſtée dans un ouvrage qu'on avoit élevé pour couvrir le pont, après avoir mis le feu aux fougaſſes dont cet ouvrage étoit environné, ſe jetta ſur un radeau qui l'attendoit au bord de la riviere; par bonheur qu'elle n'étoit pas large dans cet endroit; car le radeau s'enfonça, de ſorte que les ſoldats eurent de l'eau jusqu'à mi-jambe avant d'être de l'autre côté. La cauſe de cet événement n'eſt pas provenue du fardeau des hommes; car on auroit pu charger bien davantage le radeau, mais de l'inégalité de ſa charge; le poids étant en effet plus grand à une extrémité qu'à l'autre, l'équilibre eſt bientôt perdu. Les ſoldats ſont obligés de reſter immobiles, & pour peu qu'ils remuent, le radeau vacille, & ils ne peuvent demeurer ſur leurs pieds; de là on peut juger de ce qui arriveroit, ſi l'on y étoit reçu ou reconduit par l'ennemi à bons coups de canon & de fuſil. Il me ſemble par conſéquent que ce ſeroit haſarder beaucoup que de s'en ſervir, à moins que ce ne fût pour paſſer des équipages, encore faudroit-il qu'ils fuſſent ſoutenus & guidés par des cables, ainſi que je le dirai dans la ſuite. Il n'eſt pas douteux que l'on pourroit conſtruire des

radeaux qui seroient aussi fermes sur l'eau que des vaisseaux; mais cela demanderoit beaucoup d'ouvrage & beaucoup de tems; d'ailleurs on ne trouve pas toujours des bois propres à cette construction; souvent les momens sont précieux, & l'on n'en a point à perdre.

Les oûtres de peaux de bouc du Chevalier de Folard ne signifient rien: la science de la guerre n'est pas un jeu d'enfant; on ne doit jamais y proposer que des maximes solides, & dont l'exécution ne souffre aucune difficulté. Toute idée superficielle qui choque le bon sens, doit être absolument rejettée.

Je crois que ce que je vais proposer sera meilleur, & qu'il en résultera des avantages infinis; l'exécution m'en paroît infaillible.

Qu'on établisse en tems de guerre un bataillon de six cens hommes, avec six cens mulets ou chevaux de bât, auquel on donnera le nom de *Bateliers & Pontoniers.*

Trois cens cinquante mulets ou chevaux de bât porteront chacun un bateau, suivant le devis que je joins ici.

Pl. XIX. Fig. 1. Douze liteaux de bon bois bien léger, chacun de trois pieds de long, sur deux pouces d'épaisseur, formeront le chassis A. Les extrémités de ces bois seront ferrées & ajustées de façon qu'elles puissent se joindre & s'arrêter ensemble.

Cinq courbes B. de deux pouces d'épaisseur, de quatre pieds & demi à leur corde & de deux pieds & demi de rayon, s'emboîteront & s'arrêteront aux liteaux du chassis avec des chevilles de fer. On appliquera sur cette carcasse un surtout de cuir bien fort & bien épais, mais souple & bien graissé, qui aura été coupé & ajusté exprès avec de bonnes coutures redoublées. Ce cuir ou surtout s'attachera extérieurement aux courbes & au chassis, avec une quantité suffisante de courroies qui seront cousues après.

Quatre pieces de bois de deux pouces d'épaisseur, sur trois pouces de largeur, qui se joindront l'une à l'autre, formeront

la

la quille C. laquelle s'appliquera sur le cuir & s'attachera aux cinq courbes avec des vis de fer. Le cuir sera percé en conséquence, & chaque trou sera garni d'une petite plaque de fer.

Deux autres barres D. de deux pouces d'épaisseur, aussi divisées chacune en quatre parties, s'ajusteront ensemble & se joindront aux courbes avec des vis à un pied de distance de la quille; ce qui empêchera ce même cuir de frotter contre terre ou contre quelqu'autre chose. Cinq barres de traverse E. aussi sur deux pouces d'épaisseur à trois pouces de largeur, & de quatre pieds & demi de longueur, s'appliqueront & s'emboîteront avec les courbes sur les chassis; ces barres serviront en même tems de bancs pour s'asseoir. Quatre à cinq bouts de planches de sapin de quatre à cinq lignes d'épaisseur se jetteront sur les courbes, & serviront de plancher pour poser les pieds.

Le bateau ainsi monté aura seize pieds de longueur, quatre pieds & demi de largeur, & deux & demi de profondeur. Il pourra contenir douze soldats à l'aise, outre le Batelier.

Sa construction est telle qu'il ne pourra faire calotte que difficilement, même dans les plus grands courans. Il faut que le Batelier soit dressé & exercé à le démonter & à le remonter en moins d'un quart d'heure de tems.

Lorsqu'il sera démonté, il mettra toutes les pieces de bois bien liées en deux paquets dans deux sacs, & le surtout dans un troisieme. Ces trois paquets ne peseront pas tout-à-fait deux cens cinquante livres, y compris un petit grapin ou ancre, avec deux rames de six pieds, brisées par le milieu.

Il seroit inutile que je donnasse de plus ample explication sur toutes ces choses; on comprendra assez ce que je veux dire; il suffit qu'on saisisse mon idée & qu'on sache en tirer avantage.

On voit déja du premier coup d'œil, qu'avec ces trois cens cinquante bâteaux, on pourra faire passer un fleuve, tel que le

Danube, le Rhin, &c. à ſept bataillons de ſix cens hommes chacun en moins d'une demi-heure ; mais il n'eſt pas encore tems d'en parler ; venons à autres choſes.

Vingt-cinq mulets ou chevaux de bât porteront cinq cens toiſes de cables bien graiſſés & bien goudronnés ; chaque cable ſera de dix-huit pieds de long & de deux pouces de groſſeur ; ils ſeront fabriqués de maniere qu'ils pourront s'enchaîner les uns les autres avec des écheveaux de corde de moyenne groſſeur, ſuivant la figure.

Pl. XIX. Fig. 3.

Vingt-cinq mulets ou chevaux de bât porteront chacun deux ancres & dix toiſes de cordes de ſept à huit lignes de groſſeur.

Vingt chevaux ſeront chargés chacun de deux cabeſtans qui ſe démonteront, d'une ſcie, d'une hache, de deux pelles & d'une pioche.

Quatre-vingt chevaux ou mulets porteront ſeize plates-formes de bon bois bien léger, chacune de trente-deux pieds en quarré. Chaque plate-forme fera la charge de cinq chevaux (n) ; elle ſera compoſée de quatre-vingt-huit poutrelles, de quatre pieds chacune, ſur trois pouces d'épaiſſeur, leſquelles s'emboîteront & s'arrêteront toutes les unes avec les autres, avec des tenons ou liens de fer attachés aux extrémités, ſuivant la figure ; & de deux cens cinquante-ſix planches de la largeur d'un pied & de la longueur de quatre, ſur un pouce d'épaiſſeur.

Pl. XIX. Fig. 2.

Toute cette charpente ſera ajuſtée pour ſervir de plancher aux ponts.

Quatre-vingt autres chevaux ou mulets porteront huit radeaux, leſquels ſeront conſtruits de la même maniere que les plates-formes ci-deſſus, ils auront auſſi trente-deux pieds en quarré ; mais les poutrelles ſeront de ſix pouces d'équarriſſage, & les planches de deux pouces d'épaiſſeur.

(n) Si cinq chevaux ne ſuffiſent pas, on pourra en employer davantage.

Les vingt chevaux qui resteront, porteront quelques madriers & poutrelles de réserve, des bouts de cordes, des chevilles de fer, avec des outils de charpente.

Examinons à présent les services que l'on retireroit d'un corps & d'un attirail ainsi composés.

Lorsque le Général voudra passer une riviere, il ordonnera à ce bataillon de bateliers & pontoniers de se joindre à l'avant-garde. Je suppose que l'armée soit de soixante mille hommes, & que l'avant-garde soit de vingt bataillons d'infanterie & de quatre à cinq escadrons de dragons, le tout faisant à peu près treize mille hommes.

Quand l'avant-garde sera arrivée aux endroits A, on ajustera tous les bateaux, dans chacun desquels entreront douze hommes, qui aborderont aux endroits B, & se retrancheront avec des sacs à terre & des roulans frisés; précaution qu'on devra toujours prendre, quand même on n'auroit rien à craindre de l'ennemi, d'autant plus que ce n'est que l'affaire de quelques minutes. *Pl. XX.*

On posera le roulant sur une claie ou sur deux à trois morceaux de bois, & on le tirera avec une corde à la queue du bateau.

Quand les bateliers auront mis leur premiere charge à l'autre bord, ils retourneront en prendre une seconde, & après celle-ci une troisieme; de sorte qu'en trois voyages qu'ils auront fait en moins d'une demi-heure, sur une riviere que je suppose de cent trente pieds de large, les treize mille hommes de l'avant-garde seront de l'autre côté.

Mais les chevaux ne pourront pas entrer dans les bateaux; comment s'y prendra-t-on pour les faire passer?

Deux cavaliers ou dragons seront placés sur l'arriere du bateau, ils soutiendront chacun leur cheval par la bride, & ce

cheval suivra à la nage. C'est ainsi qu'Alexandre fit passer le Granique à sa cavalerie.

Aussi-tôt que l'avant-garde aura passé la riviere, les bateliers & pontoniers jetteront les deux ponts C & les quatre radeaux D. Cette besogne paroîtra d'abord un peu composée, mais rien n'est plus simple, & quand les hommes y seront un peu instruits & dressés, tout ira avec diligence & sans confusion.

Pl. XXI. On fixera cinq cabestans à huit pieds de distance l'un de l'autre aux endroits marqués E, aux deux côtés de la riviere, que j'ai déja supposé être de cent trente pieds de large.

On tendra les cables F d'un cabestan à l'autre, en leur donnant une tension convenable. On attachera sous ces cables avec des cordes de moyenne grosseur quarante bateaux G, lesquels seront amarrés deux à deux, afin que les cables & les bateaux se soutiennent mutuellement sur l'eau. Ensuite on posera les plates-formes H, lesquelles s'arrêteront avec des cordes attachées aux cables & aux bateaux. Les cordes des ancres I s'attacheront aussi aux plates-formes, aux cables & aux bateaux. Chaque bateau exposé au flux sera en outre retenu par son grapin, de sorte que toutes les pieces se soutiendront mutuellement. On voit que le pont aura trente-deux pieds de large. Venons aux radeaux.

Pl. XXI. On fixera de même quatre cabestans pour chaque radeau aux endroits marqués K. On attachera quatre cables L aux quatre coins de chaque radeau M, à l'extrémité duquel sera posé un cabestan N. On posera des planchers sur les bords de la riviere aux endroits O, afin que l'artillerie & les bagages puissent facilement se tirer sur ces mêmes radeaux.

Pl. XX. Tout étant ainsi disposé, les colonnes d'infanterie P défileront sur les ponts, pendant que la cavalerie Q passera avec les bateaux, ainsi que j'ai dit ci-devant: mais si l'on n'est pas bien pressé,

on la fera défiler ſur les ponts comme l'infanterie ou on la paſſera avec les radeaux.

A meſure que l'artillerie & les équipages R arriveront au bord de la riviere, on détellera les chariots pour les tirer ſur les radeaux avec les cabeſtans. Quand un radeau ſera chargé de deux, trois à quatre chariots, ſuivant leur poids, on y fera encore paſſer les chevaux de trait; enſuite les cabeſtans devuideront les cables d'un côté, pendant qu'ils rouleront de l'autre; moyennant quoi le radeau ſera toujours en équilibre, & ne pourra pas pencher plus d'un côté que de l'autre: quand il ſera arrivé à l'autre bord, on remettra les chevaux aux chariots pour les tirer à terre, enſuite il retournera à une autre charge.

On obſervera de diriger ces radeaux au courant de la riviere, & les ſoldats en feront de même avec les bateaux.

On voit par conſéquent que l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie & les équipages paſſeront tous en même tems ſans confuſion & en bien peu d'heures.

On remarquera ici qu'on auroit pu jetter quatre ponts & huit radeaux, en employant l'attirail en entier; mais la moitié ſuffit à une armée de ſoixante mille hommes, telle que je l'ai ſuppoſée.

Douze hommes de front peuvent facilement marcher ſur un pont de trente-deux pieds de largeur. Si la riviere eût été le double plus large, c'eſt-à-dire de deux cens ſoixante pieds, j'aurois donné la moitié moins de largeur aux ponts, en n'employant que la moitié de l'attirail, comme j'ai fait ici. De-là on peut conclure que l'attirail en entier peut ſervir à une armée de cent mille hommes & même de deux cens mille, s'il y en avoit de telles en campagne.

Les avantages que procureront ces bateaux ſont immenſes. Premiérement une armée fera ſes expéditions avec la plus grande promptitude, elle pourra même éviter les paſſages de vive force,

lorſqu'elle voudra ruſer vis-à-vis l'ennemi qui ſera à l'autre bord de la riviere pour en défendre le paſſage : on fera ſemblant de vouloir paſſer à un endroit, pendant qu'on enverra les bateaux d'un autre côté qui paſſeront quinze à vingt mille hommes ſans obſtacle en moins d'une demi-heure de tems.

Lorſqu'on jugera à propos d'envoyer des partis ou détachemens de trois, cinq, dix, quinze ou vingt mille hommes de l'autre côté d'un fleuve, on détachera avec eux deux à trois compagnies de bateliers qui emmeneront des bateaux & de l'attirail à proportion. Il eſt bon de finir ce Chapitre par un paſſage de vive force.

Pl. XXII. L'Armée veut paſſer la riviere en préſence de l'ennemi A ; on commencera par établir deux batteries aux endroits B, deux autres ſur les radeaux C ; on poſera les plates-formes D ſur les bateaux, ſur chacune deſquelles ſe rangeront quatre à cinq compagnies de grenadiers, qui ſe couvriront d'un parapet fait avec des ſacs remplis de feuilles, de foin ou de paille.

Tout étant ainſi *diſpoſé*, deux *gros détachemens ſe rendront* aux endroits E, où ils paſſeront la riviere avec des bateaux pour tomber ſur les flancs de l'ennemi aux endroits F ; alors les plates-formes D ſuivies par des bateaux remplis de ſoldats avanceront. Si-tôt que ces premieres troupes auront mis pied à terre, elles ſe couvriront avec des *ſacs & des roulans*. Enſuite les plates-formes ſe joindront enſemble aux endroits G pour former le pont, ce qui ſera l'affaire de quelques minutes.

Quand l'armée ſera obligée de ſe retirer devant l'ennemi, on couvrira les têtes des ponts avec des ſacs à terre, & quand les colonnes ſeront défilées on briſera les ponts en plates-formes ſur leſquelles paſſera l'arriere-garde.

VINGTIEME NOTE.

Il n'y a aucuns principes ni aucunes regles positives à donner sur les grandes évolutions & les grandes manœuvres des armées. Chacun est en droit de s'en former des idées, suivant l'étendue de son esprit & de ses lumieres. Ces idées peuvent se multiplier jusqu'à l'infini, & celles qu'on aura saisies comme bonnes, pourront en fournir d'autres qui serviront dans les différentes circonstances qui se présenteront à la guerre.

LES loix de la Tactique ont été faites pour l'arrangement des armées & pour faire marcher les corps qui les composent, en vitesse égale & composée du plus au moins : mais l'esprit de ces loix consiste à savoir faire agir & mouvoir tous ces différens corps en tout sens & à propos, suivant que les lieux & les circonstances l'exigent au moment des combats.

Nous ignorons très-fort la maniere de combattre des anciens Asiatiques ; les Grecs sont les premiers que nous connoissions avoir formé des loix sur la Tactique : l'esprit de la phalange & de la colonne consistoit dans la seule pesanteur de leur choc. La légion Romaine divisée par cohortes fut conçue avec un meilleur esprit ; nous pourrions l'imiter, sinon tout-à-fait, du moins en partie ; car beaucoup de choses qui étoient très-bonnes en ce tems-là, seroient très-mauvaises aujourd'hui.

L'invention de la poudre a dû naturellement produire une maniere différente de combattre de celle des Anciens ; & c'est

en conséquence que nous nous sommes fait une loi de ranger nos bataillons sur trois à quatre hommes de hauteur, afin de pouvoir faire un bon usage de notre feu.

Il est certain que puisqu'on a fait adopter cette maxime à toutes les armées, on doit la suivre ; que le feu fasse quelquefois plus de bruit que de mal, cela peut arriver : mais aussi il fait souvent beaucoup de mal ; & l'on conviendra que l'artillerie, sur-tout celle de campagne, lorsqu'elle est bien servie, feroit des ravages épouvantables dans des corps qui se rangeroient méthodiquement sur un ordre profond.

Le point principal est de tâcher de tirer le parti le plus avantageux qu'il est possible de nos bataillons par leurs manœuvres vis-à-vis l'ennemi. Il faut saisir avec esprit toutes les ruses que l'on peut pratiquer en fait d'évolutions, lesquelles doivent s'exécuter avec la plus grande célérité ; car c'est en quoi consiste toute la force de la Tactique.

En fait de Tactique comme en beaucoup d'autres choses, l'arrangement le plus simple est le meilleur. On peut ensuite composer toutes sortes de systêmes au moment où l'on marche pour charger l'ennemi ; & c'est alors qu'on doit le surprendre par des manœuvres auxquelles il ne s'attend pas.

Le systême des colonnes est sans contredit excellent dans beaucoup d'occasions ; mais cet ordre doit se former en un clin d'œil & dans l'instant même que l'on est prêt à fondre sur l'ennemi avec la bayonnette, après l'avoir déjà chauffé avec les armes à feu.

Les Commentaires du Chevalier de Folard sont & seront toujours très-estimables à bien des égards ; mais il faut en écarter la plupart des suppositions qu'il y fait, elles sont aussi superficielles que les conséquences qu'il en tire. Il suppose souvent l'ennemi d'une telle maniere, afin de s'arranger de son côté à

sa

ſa fantaiſie ; cela eſt bon vis-à-vis un Général ignorant ; mais quand on a en tête un homme ruſé, qui poſſede l'eſprit de la Tactique, en ſachant changer ſon ordre dans un inſtant, que deviendra celui que ſon adverſaire aura ſi bien ajuſté ?

Des bataillons en front de bandiere ne ſeront jamais aſſez ſtupides pour attendre de pied ferme des maſſes d'hommes qui marchent à eux pour les culbuter. Ces bataillons légers & faciles à ſe mouvoir ruſeront devant eux & les détruiront par leur feu ſans les approcher. Un boulet, des cartouches, qui entrent dans un corps formé ſur trente-deux hommes de profondeur, qui marche de loin comme à une proceſſion, y feront aſſurément bien du ravage ; il n'en eſt pas de même contre des bataillons rangés en front de bandiere, un boulet ne peut emporter que trois à quatre hommes tout au plus.

Ceux qui ont vu cette énorme maſſe à *Fontenoy* peuvent ſe repréſenter le carnage qu'y fit l'artillerie & la Maiſon du Roi ; l'intention des Anglois ne fut jamais aſſurément de ſe mettre en *colonne, ainſi que bien des* gens ſe l'imaginent ; c'eſt la confuſion de leurs bataillons peu exercés aux évolutions qui la forma : les bataillons François qui ſe trouverent vis-à-vis en furent d'abord étonnés ; leur crainte vint de ce qu'ils étoient eux-mêmes fort en déſordre & qu'ils manquoient d'artillerie dans cet endroit ; mais quand l'ordre fut rétabli & que le canon eut joué, les François virent la victoire qui leur étoit preſque échappée, ſe déclarer en leur faveur.

Quelle erreur de croire que les machines de jet des Anciens faiſoient autant d'effet que notre artillerie ! Les pierres qu'elles jettoient alloient d'ailleurs par une parabole, ainſi que celles qu'on lance de nos mortiers aujourd'hui, & une pierre qui tomboit dans une colonne ne pouvoit qu'écraſer un homme ou

deux ; mais il n'en eſt pas de même d'un boulet pouſſé horizontalement avec violence.

M. de Folard nous a débité quantité de fables ſur les machines anciennes, je ne m'occuperai pas à les réfuter entiérement ; ce ſeroit perdre ſon tems que de vouloir combattre tous les anciens Auteurs qu'il cite pour appuyer ſes opinions, la raiſon ſeule parle contre eux : mais le Chevalier avoit une ſi grande dévotion à ces machines, qu'il a voulu nous perſuader de croire comme article de foi qu'elles faiſoient plus d'effet que notre groſſe artillerie.

La catapulte, dit-il, lançoit de gros rochers, & la baliſte des poutres énormes, ſoit en ligne parabolique, ſoit horizontalement avec une ſi grande violence, que ces maſſes ſe diſſoudoient & s'enflammoient en l'air par la ſeule force de la compreſſion. Entre pluſieurs autres preuves qu'il nous donne, il cite l'Hiſtorien Joſeph, qui dit, qu'une pierre lancée par une catapulte à un ſiege, ayant traverſé le corps d'une femme, emporta à demi ſtade de là, l'enfant dont elle étoit groſſe ! Mais une choſe qui me ſurprend bien plus que ce conte de bonne femme, c'eſt que les Anciens, ainſi que nous le dit le Chevalier, faiſoient moins d'uſage dans les batailles de la baliſte que de la catapulte ; car cette derniere machine qui ne pouſſoit ſon poids que paraboliquement, devoit être de bien moindre effet que la baliſte, qui pouſſoit le ſien dans une direction horizontale. Une pierre, ainſi que *je l'ai déja* dit, qui tomboit dans une phalange ou dans une colonne, ne faiſoit qu'écraſer ſon homme ; encore falloit-il que ces corps ne fuſſent pas en mouvement, ſans quoi il eût été impoſſible de diriger la machine contre eux avec juſteſſe. N'auroient-ils pas mieux fait de ſe ſervir de la baliſte, puiſqu'elle lançoit horizontalement de groſſes poutres armées de

pointes de fer ? Elles eussent embroché comme des allouettes des *files* entieres de phalange ou de colonne.

Ces Anciens auroient été bien stupides de se servir de tortues, de beliers &c. pour approcher & battre les murailles, tandis qu'avec leurs balistes ils auroient pu pousser des boulets de fer du poids de deux cens livres avec plus de force & de violence que ne fait une de nos pieces de vingt-quatre ? Ils auroient certainement battu en breche ainsi que nous le pratiquons, si la chose leur eût été possible. Ils auroient, encore une fois, eu l'esprit bien bouché d'employer tant de fascines, d'avancer ces tours prodigieuses & de prendre tant de peine dans leurs approches pour faire le comblement du fossé ; ils auroient aisément pu jetter de loin avec leurs catapultes une douzaine ou deux de gros rochers, il eût été bientôt comblé.

M. de Folard conseille de faire usage de cette machine dans la défense des Places ; il auroit dû plutôt conseiller de s'en servir dans les attaques ; si elles sont d'un effet si surprenant, on pourroit d'un quart de lieue de distance en une heure ou deux combler les fossés les plus profonds, sur tout un polygone avec une douzaine de ces machines seulement.

Je suppose qu'une catapulte jette par minute deux rochers, chacun de quatre pieds cubes seulement : douze jetteront quatorze cens quarante rochers en une heure, ce qui donnera cinq mille sept cens soixante pieds cubes, & par conséquent onze mille sept cens vingt en deux heures. Mais, me dira-t-on, l'on ne trouve pas toujours des rochers à sa bienséance. J'en conviens ; mais aussi M. de Folard ne nous dit-il pas que les Anciens mettoient quantité de petites pierres ou cailloux dans des sacs pour les lancer ensuite avec les catapultes ? Donc un sac, ou un gabion de quatre pieds cubes remplis de pierres ou de terre,

feroient le même effet pour le comblement, qu'un ſeul rocher de même dimenſion.

Ce qui ſurprend, c'eſt que des hommes qui ont eu l'eſprit d'inventer des machines ſi prodigieuſes en aient manqué au point d'ignorer les avantages qu'ils pouvoient en retirer, après en avoir fait uſage pendant l'eſpace de trois à quatre mille ans.

Terminons cette digreſſion, elle ne m'a mené que trop loin, & revenons à la Tactique. Je ſuppoſe que tout le monde adopte le ſyſtême de ſe ranger méthodiquement en colonnes ou ſur un ordre profond, quels avantages en retirera-t-on ? Il me ſemble au contraire qu'il en réſulteroit beaucoup de mal.

On doit avoir une méthode fixe de ſe ranger, mais elle doit changer lorſqu'il le faut, au moment du combat, avec aiſance & ſans confuſion. Se ranger en front de bandiere, eſt ſans contredit la meilleure méthode qu'on puiſſe adopter aujourd'hui, parce qu'avec des bataillons ſur trois à quatre de hauteur, on peut ſe former & ſe mettre dans un inſtant de telle maniere qu'on le juge à propos : *Et c'eſt en quoi conſiſte le véritable eſprit de notre Tactique, ainſi que je vais le démontrer.*

On a déja remarqué dans la Note qui traite des déploiemens, qu'un bataillon de ſix cens hommes occupe cinquante toiſes ou cent pas de cheval de front ſur quatre hommes de hauteur, & qu'un eſcadron de cent cinquante maîtres ſur trois de hauteur occupe vingt-cinq toiſes, qui font cinquante pas de cheval ; c'eſt à quoi on devra toujours ſe régler en proportion de la force des corps, c'eſt-à-dire du non complet.

J'aurai toujours pour maxime de placer des eſcadrons de dragons derriere les lignes d'infanterie pour tomber ſur les bataillons ennemis lorſqu'ils auront déjà été chargés & mis en déſordre par l'infanterie ; car il feroit ridicule de faire charger

par ces eſcadrons les bataillons qui feroient en bon ordre & qui n'auroient rien ſouffert.

On ſe fera auſſi une regle de faire paſſer l'artillerie de la ſeconde ligne à la premiere, au moment que l'on marchera en front à l'ennemi : mais lorſqu'on l'approchera & qu'on ſera à portée de le charger avec la bayonnette, toute l'artillerie ſe retirera en arriere, parce qu'elle n'eſt plus d'aucune utilité, au contraire. Je ſuppoſe ſix petites pieces de campagne par bataillon; en doublant celles de la ſeconde ligne à la premiere, cela fera douze, leſquelles ſeront ſervies en marchant en avant, & en ſe retirant, avec autant de facilité & de vîteſſe qu'un fuſil, quand les ſoldats y ſeront bien exercés. Il faut que ces pieces de campagne ſoient un peu longues, les courtes n'ont pas aſſez de portée pour tirer de loin, & de près elles ne ſervent de rien.

PREMIER EXEMPLE.

Attaque par la gauche.

APRÈS que les colonnes auront été déployées, toute l'armée marchera en front de bandiere d'un pas égal & allongé. A environ cent pas de l'ennemi, les brigades de la droite 2, 4 & 6, reſteront en panne en ſuivant à petit pas le mouvement des brigades de la gauche qui marcheront à grands pas ſur la droite de l'ennemi. *Pl. XXIII.*

Pendant la marche, les deux brigades de la ſeconde ligne 7 & 9, auront doublé celles de la premiere 1 & 3, leſquelles ſeront encore ſoutenues par les eſcadrons de dragons *a. b.* Enſuite les brigades de la réſerve 13 & 14 remplaceront celles de la ſeconde ligne 7 & 9.

Si les brigades de la gauche de l'ennemi avancent ſur celles de la droite 2, 4 & 6, elles feront une retraite ſoutenue par un bon feu de diviſion *jusqu'à ce qu'elles* aient apperçu le ſuccès des brigades de la gauche, alors elles rechargeront l'ennemi en avant.

Quand on a réſolu une attaque, ſoit par la droite, par la gauche ou par le centre; dans l'inſtant même que l'armée s'ébranle pour marcher à la charge, les forces de la réſerve & les meilleures troupes doivent s'y porter: de ſorte qu'au moment du déploiement les bataillons doivent ſe trouver en place, ſuivant l'ordre de bataille diſtribué aux Officiers Généraux ou Chefs de brigades.

On peut entreprendre de pareilles manœuvres contre un ennemi plus fort en nombre, lorſqu'on a l'eſprit de lui refuſer le côté foible & de tomber avec toutes ſes forces ſur une ſeule partie des ſiennes.

DÉFENSE.

Si le Général ennemi a l'œil aſſez bon pour s'appercevoir à tems que ſa droite va être ainſi attaquée, il la repliera en retraite & portera ſes forces vers le centre en faiſant doubler ſa réſerve avec ſes ſeconde & premiere lignes. C'eſt la manœuvre la plus courte qu'il puiſſe faire, afin de charger le centre de ſon ennemi: mais lorſqu'une manœuvre eſt exécutée avec célérité, il eſt bien difficile d'y parer aſſez à tems.

On prétend que les mouvemens en arriere intimident les ſoldats: cela pourroit être lorſqu'ils n'y ſeront pas bien exercés. Les Officiers devroient les avertir dans le moment même, que cette manœuvre ne ſe fait que pour tromper l'ennemi, & non par la crainte qu'on a de lui. Au reſte, quand les troupes ſeront

bien rompues & accoutumées à ces ſortes de mouvemens, elles n'en recevront aucune impreſſion de crainte. M. le Maréchal a dit dans ſes Mémoires que la valeur étoit journaliere, cela peut être vrai ; mais auſſi la lâcheté des ſoldats ne provient bien ſouvent que du peu de capacité des Chefs qui les font agir ; & l'on doit être perſuadé que des troupes qui ſeront conduites par un Chef habile & en qui elles auront de la confiance, ſeront toujours braves & ne recevront aucune crainte lorſqu'elles feront des mouvemens en arriere. En un mot il faut qu'elles ſoient familiariſées à toutes ſortes de manœuvres, tant en arriere qu'en avant ; car qu'eſt-ce que des troupes que l'on ne peut faire agir comme l'on veut ?

SECOND EXEMPLE.

Attaque par le centre.

AUSSI-TÔT *que l'armée miſe en bataille ſe ſera ébranlée pour* marcher à l'ennemi, les forces ſe porteront vers les trois brigades du centre 7, 8 & 9, en les faiſant doubler par celles *Pl. XXIV.* 16, 17 & 18 de la ſeconde ligne, leſquelles ſeront ſoutenues par deux autres brigades de la réſerve diviſées en huit bataillons marqués *a. b. c. d. e. f. g. h.* rangés par intervalles, derriere leſquelles marcheront les eſcadrons de dragons. Les deux autres brigades de la réſerve remplaceront dans la ſeconde ligne.

Quand l'armée ſera à portée de charger l'ennemi avec la bayonnette, les deux ailes, tant de la premiere que de la ſeconde ligne compoſées des brigades 1, 3 & 5 ; 2, 4 & 6 ; 10, 12 & 14, & 11, 13 & 15, ſe replieront en arriere par un feu de retraite juſqu'à ce qu'elles aient apperçu que les bri-

gades du centre ont enfoncé celles de l'ennemi. Alors elles retourneront en avant pour tomber ſur ſa droite & ſur ſa gauche, qui ſeront déja priſes en flanc par les bataillons de la réſerve & les eſcadrons de dragons, pendant que les brigades victorieuſes continueront de faire front à la ſeconde ligne de l'ennemi.

DÉFENSE.

Il eſt bien difficile de parer à une pareille manœuvre, ſi elle eſt exécutée avec célérité. L'habileté l'emporte bien ſouvent ſur la force, & repouſſer la force par la force, n'eſt pas toujours le plus ſage parti. La ſcience conſiſte à ſavoir faire agir le plus contre le moins. Ici le Général ennemi n'auroit rien de mieux à faire que de quadrupler & de replier ſes brigades par un quart de converſion de droite & de gauche, pendant que les brigades de ſa réſerve qui ſe ſeront doublées feront front à l'attaque; de ſorte que tout ce qui oſeroit pénétrer dans cette trouée, y ſeroit reçu de front & des deux flancs.

TROISIEME EXEMPLE.

Attaque par la droite & par la gauche.

Pl. XXV. L'ARMÉE marchant à l'ennemi, les brigades 1 & 3, & celles 2 & 4 de la premiere ligne ſeront doublées par celles 9 & 11, 10 & 12 de la ſeconde, leſquelles ſeront remplacées par celles 13 & 15, 14 & 16, en marchant par leurs flancs à droite & à gauche. Enſuite la reſerve remplira l'intervalle du centre.

Lorſque la premiere ligne ſera à portée de celle de l'ennemi, quelques bataillons de la ſeconde ligne s'avanceront pour ſou-

ter

tenir ceux qui pourroient être repoussés au moment de l'attaque, & les dragons suivront pour donner quand les brigades auront enfoncé l'ennemi. A environ cent pas de lui les deux ailes commenceront à charger en marchant en avant avec célérité & à grands pas, pendant que le centre soutiendra en marchant à petit pas, comme servant de pivot aux mouvemens de la droite & de la gauche.

DÉFENSE.

Il s'agit ici de repousser la force par la force. Si le Général ennemi s'apperçoit assez à tems de cette manœuvre, il repliera ses ailes, afin que les brigades de sa réserve & du centre de sa seconde ligne aient le tems de s'y porter, pour retourner ensuite en avant.

Il feroit une très-mauvaise manœuvre *s'il* portoit ses forces à son centre, afin de percer celui de son adversaire; car quand même il y réussiroit, il courroit risque d'être enveloppé, si les *deux ailes où sont toutes les forces de son ennemi* venoient à culbuter les siennes qui sont plus foibles.

QUATRIEME EXEMPLE.

Attaque générale.

LA premiere ligne étant à portée de celle de l'ennemi, deux bataillons de chaque brigade de la seconde marcheront pour doubler ceux qui sont vis-à-vis d'eux; de sorte que chaque demi-brigade de la premiere ligne sera sur huit de hauteur. *PL. XXVI. Fig. 1.*

Ensuite viendront les escadrons de dragons qui se placeront à distance derriere les demi-brigades non doublées, pour se porter de droit & de gauche après la charge de l'infanterie.

CINQUIEME EXEMPLE.

Pl. XXVI. Fig. 2. A Environ cent pas de l'ennemi, un bataillon de la droite & un de la gauche de chaque brigade de la premiere ligne se replieront en potence par un quart de conversion en arriere, se doubleront en se rompant par le milieu & continueront de marcher à grands pas. Au moment de la manœuvre, un bataillon de chaque brigade de la seconde ligne suivis des dragons, marcheront & se placeront derriere les intervalles de la premiere ligne.

DÉFENSE.

Suivant ces deux attaques, le plus court parti que puisse prendre le Général ennemi, est de faire doubler sa premiere ligne sur sa seconde en se retirant, ou de faire avancer sa seconde sur sa premiere.

SIXIEME EXEMPLE.

Pl. XXVII. Fig. 1. La premiere ligne A. étant à portée de celle de l'ennemi B. deux bataillons du centre de chaque brigade se replieront en avant par un quart de conversion de droite & de gauche pour former des colonnes de huit hommes de front sur toute la profondeur des bataillons. Les deux autres bataillons de la droite & de la gauche resteront en front de bandiere & marcheront ainsi entre les colonnes. Au moment de la manœuvre, des piquets ou grenadiers de la seconde ligne suivis par des pelotons de dragons se placeront derriere les intervalles de la premiere.

DÉFENSE.

Si le Général de l'armée B. a assez de tems, il fera former toute sa premiere ligne en colonnes, & il fera avancer toute sa seconde ligne à la queue de ces colonnes qui fera feu par les intervalles.

SEPTIEME EXEMPLE.

L'ARMÉE toujours rangée en front de bandiere & marchant ainsi à l'ennemi, lorsqu'elle sera à portée de le charger avec la *bayonnette*, tous les bataillons se diviseront en quatre. La division de la droite & celle de la gauche doubleront derriere celles du centre *par* le pas de côté, & ensuite elles se rompront par le milieu pour se plier en avant en colonnes par un quart de conversion de droite & de gauche; de sorte que chaque colonne sera de seize hommes de front sur trente-sept de profondeur pour un bataillon de six cens hommes. La profondeur des files diminuera à proportion de l'incomplet du bataillon. *Pl. XXVII. Fig. 2.*

HUITIEME EXEMPLE.

DEUX bataillons de la droite de la brigade 1 se diviseront chacun en deux. Les divisions ou demi bataillons de la droite & de la gauche doubleront sur celles du centre, ensuite se rompront par le milieu & se replieront en avant en colonnes par un quart de conversion de droite & de gauche. Les autres bataillons de la gauche feront la même chose. *Pl. XXVIII. Fig. 1.*

La brigade 2 de la gauche se formera aussi en deux colonnes chacune de deux bataillons. La gauche de la brigade 3

& la droite de celle 4, se formeront de même, ensorte que chaque colonne sera de seize hommes de front sur soixante-quatorze de profondeur quand les bataillons seront complets.

La droite de la brigade 3 & la gauche de celle 4 seront doublées par les deux brigades de la seconde ligne, qui seront remplacées par celles de la réserve 9 & 10, ensuite suivront des piquets de la seconde ligne avec les dragons qui se placeront derriere les intervalles.

NEUVIEME EXEMPLE.

Pl. XXVIII. Fig. 2. DEUX bataillons de la droite des brigades 1 & 3, & deux bataillons de la gauche de celles 2 & 4, se diviseront en huit, c'est-à-dire par quart de bataillon. Les deux divisions du centre marcheront en avant, & les six autres se replieront derriere deux par deux, de droite & de gauche par le pas de côté pour former un *quarré long de soixante-quinze* hommes *sur* seize de profondeur.

Les autres demi-brigades 1, 2, 3 & 4, continueront à charger en front de bandiere sur quatre de hauteur.

Les deux bataillons du centre de la brigade 5, seront doublés par ceux de la droite & de la gauche.

Deux bataillons de la seconde ligne de la brigade 10 marcheront derriere les intervalles de la brigade 5, ils seront remplacés par deux autres bataillons de la réserve des brigades 11 & 12, ensuite avanceront les piquets & les dragons.

On pourra se servir de la méthode ci-dessus pour se mettre en colonne; par exemple, si l'on veut former d'autres quarrés avec ceux-ci, les divisions de la gauche ne bougeront point, pendant que celles de la droite marcheront en avant jusqu'à ce

que la tête de la gauche ſoit à la hauteur de la queue de la droite: de ſorte que le quarré aura trente-ſept hommes de front ſur trente-deux de hauteur. Lorſqu'on voudra former la colonne, on diviſera ce quarré en deux, & ces diviſions marcheront ainſi que je viens de dire à la queue l'une de l'autre. Au reſte les converſions me ſemblent préférables à ceci, parce que la manœuvre eſt plus prompte & ſe fait avec moins d'embarras. Il y a des militaires qui veulent mettre les grenadiers & les meilleurs ſoldats à la tête & aux flancs de chaque corps; mais il me ſemble qu'il vaut mieux les entre-mêler avec les moindres, parce que les uns encouragent les autres; car ſi la tête d'une colonne toute compoſée de vieux ſoldats vient à être un peu maltraitée, la queue où ſeront les recrues ne tiendra pas.

DÉFENSE.

Le plus court moyen de parer aux trois attaques précédentes, eſt de refuſer la premiere ligne en la retirant à la faveur d'un bon feu d'artillerie & de mouſqueterie, pendant que les brigades de la ſeconde ligne ſe formeront en colonnes entre les intervalles deſquelles paſſeront les bataillons de la premiere. Alors cette ſeconde ligne formée en colonnes chargera celles de l'ennemi qui auront beaucoup ſouffert par le feu de retraite de la premiere ligne: mais les troupes doivent être bien exercées & bien rompues à la marche & aux évolutions pour exécuter de pareilles manœuvres, ſans quoi il ne faut pas y penſer. Le plus vîte l'emportera toujours ſur le moins, ſoit qu'il s'agiſſe de manœuvres offenſives ou défenſives.

Celui qui attaque a ordinairement un grand avantage ſur celui qui défend: mais auſſi il arrive bien ſouvent que deux armées agiſſent offenſivement; c'eſt-à-dire qu'elles marchent également l'une à l'autre pour ſe combattre; alors l'avantage eſt égal de

ce côté-là, & il n'y a plus que la ſcience & la célérité des manœuvres de l'une qui l'emportera ſur l'autre : car l'adreſſe l'emporte ſouvent ſur la force ; & lorſque l'adreſſe eſt jointe à la force, on eſt invincible.

DIXIEME EXEMPLE.

Pl. XXIX. LORSQUE l'armée ſe ſera déployée en front de bandiere, elle marchera d'un pas égal juſqu'à la portée du mouſquet du bois & des deux villages.

Enſuite les brigades 9 & 10 de la ſeconde ligne doubleront celles 3 & 4 de la premiere. Les quatre bataillons du centre de chacune de ces brigades doublées ſe formeront en colonnes lorſqu'elles ſeront à cinquante pas de l'ennemi, & les quatre autres chargeront en front de bandiere. Les eſcadrons de cavalerie donneront en même tems.

Les brigades 5 & 6 ſoutenues de celles 11 & 12, & par un grand feu d'artillerie, attaqueront le village du centre. Les deux brigades 13 & 14 de la réſerve longeront de droite & de gauche, & paſſeront par les trouées qu'occupoient celles 9 & 10 de la ſeconde ligne, pour ſoutenir l'attaque des brigades doublées 3 & 9, 4 & 10.

Les brigades 1 & 7 ſoutenues d'un grand feu d'artillerie feront une fauſſe attaque au bois qui eſt à la gauche de l'ennemi & ſoutiendront la cavalerie en cas qu'elle ſoit repouſſée.

Les brigades 2 & 8 ſoutenues d'un grand feu d'artillerie feront auſſi une fauſſe attaque au village qui eſt à la droite de l'ennemi, & ſoutiendront auſſi la cavalerie au cas qu'elle ſoit repouſſée.

Bien des Généraux ont la maxime de commencer par faire attaquer les villages & les endroits fourrés, & même d'y faire

tous leurs efforts, ce qui détruit une infinité de monde & fait perdre bien du tems : au lieu qu'en commençant l'attaque aux endroits qui ne ſont pas couverts, lorſque ces endroits ſont une fois enfoncés, le reſte tombe de ſoi-même, ou du moins on en a bon marché.

Par ce peu d'exemples que je viens de préſenter ici, il eſt facile de voir quelle infinité de manœuvres l'on peut faire exécuter aux armées au moment même du combat : la matiere eſt ſi ample, que ſi je voulois la traiter plus au long je ne finirois jamais.

Chaque tête qui a l'eſprit militaire peut ſe former des idées & les varier ſuivant les circonſtances des tems & des ſituations du terrein.

La façon de penſer chez les hommes differe autant que les phyſionomies : pluſieurs peuvent viſer à un même but par cent points différens ; mais il n'y a que ceux qui ont l'œil aſſez bon pour rencontrer juſte, qui réuſſiſſent.

Malgré tous ceux qui ont crié, qui crient & qui crieront encore contre nos bataillons minces, je crois que la méthode de ſe ranger ainſi eſt la meilleure & la plus ſimple qu'on puiſſe adopter aujourd'hui.

Quand les troupes ſeront bien exercées à la marche & aux évolutions, un front de bandiere ſi mince qu'il ſoit pourra au moment de la charge ſe former en colonnes ou en autant de manieres qu'on le jugera à propos.

ONZIEME EXEMPLE.

Combat de Cavalerie.

TOUS les mouvemens de la cavalerie doivent être exécutés avec autant de célérité que ceux de l'infanterie (proportion gardée dans la vîtesse de la marche d'un homme & d'un cheval) sa charge doit être aussi rapide que le vol d'un oiseau.

Les chevaux doivent être exercés comme les hommes, & la main du cavalier doit leur servir d'intelligence pour les faire agir à propos, sur-tout dans les combats. Ils ne savent guere ce que c'est que la gloire & le point d'honneur, ils ne connoissent d'autres mouvemens que ceux de la nature, & cette même nature se révolte à tout ce qui tend à sa destruction; il n'y a que la crainte d'une force majeure qui puisse les faire aller & les rendre obéissans.

On doit agir à la guerre avec les mêmes principes envers les chevaux qu'envers les hommes, c'est-à dire, qu'ils doivent également être choisis forts & vigoureux. L'avoine & le fourage ne doivent jamais manquer aux uns, non plus que les choses nécessaires à la vie aux autres, sans quoi ils manqueront de force & de courage.

Il est assez prouvé que de deux corps qui se chargent avec la même rapidité, le plus pesant l'emporte sur le moins. Donc de deux corps poussés avec la même violence l'un contre l'autre, le plus épais l'emportera sur le plus mince.

Je ne dirai rien ici des armes de la cavalerie, on en a déja tant parlé ailleurs, qu'il seroit inutile de le répéter. Il est tout aussi superflu de dire qu'elle ne doit pas tirer, & que le feu n'est pas de son ressort, tout le monde le sait assez.

Je

Je ne parlerai pas non plus des diverſes méthodes dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent à l'égard de l'arrangement des eſcadrons, & je m'en tiendrai à la meilleure, qui eſt de ſe mettre en front de bandiere ſur trois maîtres de hauteur. On peut avec des lignes de cavalerie, ainſi qu'avec celles d'infanterie ſe former en marchant à la charge, en colonnes on en telle figure qu'on le jugera à propos.

Les deux corps de cavalerie A & B marchent pour ſe charger. *Pl. XXX.* Ils ſont compoſés chacun de douze eſcadrons rangés ſur deux lignes, ſix en premiere & ſix en ſeconde. Je ſuppoſe ici chaque eſcadron à cent quatre-vingt maîtres.

La premiere ligne de l'armée A étant à cinquante ou ſoixante pas de celle B, ſe rompra par demi eſcadron. Six de ces demi eſcadrons ſe diviſeront chacun en cinq pelotons pour ſe former en colonnes, en marchant par le centre; de ſorte que chaque colonne ſera de ſix maîtres de front ſur quinze de profondeur (*o*).

Les ſix autres demi eſcadrons qui ſeront de trente de front & de trois de profondeur, reſteront en front de bandiere entre les colonnes. Ce mouvement peut ſe faire au grand trot ſans s'arrêter.

(*o*) Je ſai que bien des gens trouveront cette manœuvre de faire charger ainſi de la cavalerie en colonnes, très-extraordinaire; car, dira-t-on, ſi les premiers rangs viennent à être culbutés, les autres ne pourront avancer & ſeront mis en déſordre. Si cela étoit, le même obſtacle ne ſe rencontreroit-il pas également en chargeant à trois maîtres de hauteur ſeulement? N'a-t-on pas ſouvent vu que quand les maîtres du premier rang d'un eſcadron étoient tués ou démontés, cela n'a pas empêché le ſecond & troiſieme rang d'avancer? A plus forte raiſon quinze rangs qui ſe ſuccedent avanceront-ils.

C'eſt une erreur de croire que les files de cavalerie ne tirent point de leur hauteur l'avantage qui en réſulte à l'infanterie; & je dis que les premiers rangs qui ſe ſentent preſſés & ſuivis par une ſuite de pluſieurs autres, en acquierent bien plus de vigueur & de force; il faut abſolument qu'ils pouſſent en avant, car ils ne peuvent pas reculer.

La ſeconde ligne ſe formera de même à l'inſtant que la premiere chargera, & elle avancera pour la ſoutenir.

Il y a apparence que les colonnes A perceront la ligne B, ſinon, au moins elles la mettront aſſez en déſordre pour que les autres demi eſcadrons qui ſont en front de bandiere en aient bon marché.

Si la premiere ligne ne réuſſit pas, elle ſe repliera en arriere & paſſera par les intervalles de la ſeconde qui chargera à ſon tour. Cette manœuvre eſt toute ſimple & peut s'exécuter ſans confuſion au moment même du combat.

DOUZIEME EXEMPLE.

M. De Folard nous a cité les batailles de *Leuctres*, de *Mantinée* & de *Lutzen*, comme des chefs-d'œuvres de Tactique; mais je ne ſuis pas de ſon ſentiment, & ce qui pouvoit être merveilleux alors, *ſeroit une ſotiſe* aujourd'hui.

Il me paroît par rapport à l'affaire de Leuctres, que les Hiſtoriens ou leurs Traducteurs n'ont écrit que ſuivant leur imagination; ou il falloit que les mouvemens de célérité ne fuſſent pas du reſſort de la phalange, ou bien que le terrein qui étoit devant la gauche & le centre de Cléombrote l'empêchât de les faire mouvoir, lorſqu'il s'apperçut de la manœuvre des Thébains. Je ſuis perſuadé néanmoins que la marche de leur gauche où étoit cette formidable colonne de trois mille hommes dut être bien lente.

Une pareille manœuvre ne conviendroit pas aujourd'hui vis-à-vis des bataillons rangés en front de bandiere, & je regarde encore une fois notre artillerie, quand elle eſt bien ſervie, comme la plus mortelle ennemie des corps rangés ſur une grande pro-

fondeur, lorfqu'ils ont un long chemin à parcourir avant que d'atteindre l'ennemi. La deftruction de ces maffes eft effroyable; un boulet, des cartouches enlevent des files entieres; & la confufion y devient générale.

Les mouvemens que l'on peut hafarder aujourd'hui avec des bataillons bien exercés à la marche & aux évolutions, déconcerteroient bientôt les manœuvres d'une colonne, telle que celle qu'on fuppofe qu'*Epaminondas* forma pour faire fes efforts fur la droite des Lacédémoniens. Que feroit devenue celle des Thébains B, fi Cléombrote eût refufé la fienne en fe repliant en arriere, & qu'il eût porté fon centre & fa gauche A fur cette droite ennemie qui étoit extrêmement foible? Venons à la bataille de Mantinée. *Pl. XXXI. Fig. 1.*

La réponfe de M. de Folard à la critique qu'on a faite fur cette bataille, ne fatisfait point du tout : elle ne juftifie pas les fautes que les deux Généraux y ont faites contre toutes les regles de la prudence (fi tant eft que l'affaire fe foit paffée telle qu'on l'a écrite.)

Epaminondas ayant remarqué la montagne C qui couvroit toute la droite de l'ennemi D, la fit occuper par fon infanterie légere & fa cavalerie, pour tenir en échec cette droite & la rendre inutile pendant qu'il fe porteroit vers le centre à l'effet de le percer avec fa colonne E. Cela eft fort bien; mais une chofe qui me furprend, c'eft qu'Epaminondas ait fait cette manœuvre avant que d'avoir battu la cavalerie de la gauche des ennemis; car fi la fienne eût été défaite, il étoit facile à toute l'aile gauche des Lacédémoniens de fe replier par un quart de converfion pour tomber fur le flanc & fur le derriere des Thébains, en refufant le centre à cette formidable colonne, par un mouvement en arriere. Or Epaminondas n'auroit affurément pas réuffi fi fa cavalerie de la droite eût été battue. Auffi ne doit-on *Pl. XXXI. Fig. 2.*

jamais riſquer de pareilles manœuvres avant que d'avoir décidé de ce côté-là. On n'a pas beſoin alors d'une groſſe colonne pour y réuſſir, car pendant que la cavalerie victorieuſe tombe ſur le flanc de l'ennemi, il eſt facile de le percer & de le culbuter de front.

Du reſte on ne peut raiſonner ſur les faits anciens que par conjecture, & nous ignorons très-fort leurs poſitions & leurs raiſons, malgré tout ce qu'en peuvent dire *nos Grecs modernes.*

Les relations que l'on a donné ſur la bataille de *Lutzen* ſont toutes auſſi apocryphes : cependant telles que nous les avons, il eſt facile de concevoir pourquoi les Suédois y ont eu l'avantage. C'eſt parce que leurs corps d'infanterie étoient plus petits, & par conſéquent plus facile à ſe mouvoir que ceux de leurs ennemis. Leur artillerie de campagne dont ils faiſoient déjà alors un très-bon uſage, n'y contribua pas peu. D'ailleurs un ordre de combat tel que celui qui a été ſuivi par les Impériaux à Lutzen, feroit aujourd'hui un monſtre de Tactique : mais lorſque deux ennemis ſuivent à peu près les mêmes principes pour l'attaque & pour la défenſe, il faut bien que l'affaire ſe décide en faveur du moins imparfait ; car pour la bravoure je la ſuppoſe toujours égale de part & d'autre.

Je le répete encore, l'ordre de la colonne eſt très-excellent ; mais il ne doit jamais être méthodique. Il faut ſavoir le former ſur le champ & à propos quand on eſt prêt à foncer ſur l'ennemi avec la bayonnette : car de vouloir faire marcher des colonnes expoſées pendant un quart d'heure ou une demi-heure, que dis-je ? quelquefois trois à quatre heures de canonnade, c'eſt un très-mauvais jeu.

VINGT-UNIEME NOTE.

On fait si peu d'usage aujourd'hui de la bayonnette; qu'on diroit que cette arme n'a été inventée que pour épouvanter : Cela provient, je crois, de ce que les soldats n'ont rien qui leur garantisse le corps. Si les Romains avoient un soin infini de se couvrir par des armes défensives, il ne faut pas croire qu'ils prenoient ces précautions manque de courage & de bravoure; car assurément ils nous valoient bien de ce côté-là.

LES Anciens avoient un plastron sur l'estomac, qu'on appelloit garde-cœur, qui les garantissoit non-seulement des traits, mais encore des coups de piques & d'épées. Je ne sai de quoi étoit composée cette espece de cuirasse, mais elle ne devoit pas peser beaucoup.

M. le Maréchal de Saxe avoit un plastron d'étoffe de soie piquée en plusieurs doubles qui receloient des lits de coton. Il étoit à l'épreuve, & ne pesoit que quatre à cinq livres.

Il me semble qu'on pourroit faire faire des plastrons, non-seulement à l'infanterie, mais encore à la cavalerie, qui ne peseroient guere plus de six à sept livres; en prenant cinq à six doubles de grosse toile, entre lesquels on mettroit des lits de charpie, de vieux linge, que l'on piqueroit bien serré; ensuite on couvriroit ce matelat de deux pieces de cuir ou de buffle, que l'on piqueroit encore l'un avec l'autre.

PL. XXXII. Ce plastron couvrira l'estomac, la poitrine & le ventre : on le pendra au col avec une courroie de cuir comme un hausse-col, & on l'attachera avec une autre courroie ou ceinture à l'entour du corps. Ces plastrons garantiront les soldats, non-seulement des traits de l'ennemi, mais encore du froid.

Lorsqu'il fera chaud, ils pourront dans les marches détacher la ceinture & le tourner sur les épaules. Il n'est au reste nécessaire qu'en tems de guerre.

J'ai souvent été surpris de ce qu'on n'exerce pas les soldats à s'escrimer avec la bayonnette au bout du fusil ; car l'on pourroit ainsi qu'avec l'épée porter des feintes, parer, &c. le plus habile & le plus alerte l'emporteroit sur celui qui le seroit le moins.

Il n'y a que quelques années qu'on avoit une méthode bien ridicule de marcher à la charge avec la bayonnette : l'attitude gênante avec laquelle cette manœuvre s'exécutoit, suffit seule pour en faire connoître le foible.

Toute action de vigueur demande une attitude naturelle ; or rien n'est moins naturel que de marcher en présentant la bayonnette le fusil couché sur le bras gauche, parce que le soldat en faisant ce mouvement se trouve de côté & ne peut marcher ainsi avec célérité. Je le fis observer au Roi de Prusse en 1753. Je proposai à Sa Majesté de faire marcher les soldats la crosse du fusil appuyée sur la hanche, la main droite derriere la culasse, en tenant bien ferme au-dessus de la platine avec la main gauche ; le Roi goûta cette méthode & la fit adopter à toute son armée.

Mais une autre chose qui me surprend davantage, c'est que l'on ne remédie pas à la façon ridicule avec laquelle on met la bayonnette au bout du fusil ? Elle y tient si peu, que je crois que si un soldat la plantoit dans un tas de neige, elle y res-

teroit. Il faudroit donc que le bout du fusil & la douille de la *PL. XXXII.*
bayonnette fussent à vis.

En tems de guerre la bayonnette doit rester continuellement au fusil : cette arme devroit être longue de deux pieds ; la lame attachée à la douille avec une forte branche percée à jour, ou pour mieux dire avec deux branches. Le dos de la bayonnette devroit correspondre avec celui du canon, de sorte que l'on puisse mirer à travers les deux branches. Avec une pareille arme on pourra se charger & s'escrimer autant que l'on voudra, sans craindre qu'elle tombe à terre.

SUITE DU COMMENTAIRE SUR LA PREMIERE NOTE.

Pousser des chemins d'approche dans une inondation dont une Place est environnée, dans des marais & sur toute sorte de terrein aquatique ; passer des fossés secs & pleins d'eau ; monter à l'assaut sans être obligé de faire breche au corps de la Place, ni par conséquent d'établir de grosses batteries pour battre en breche ; escalader avec des échelles d'une nouvelle invention. C'est de quoi il s'agit ici.

CEUX qui se sont trouvés en 1747 aux sieges des Places de la Flandre Hollandoise, seroient étonnés de la facilité avec laquelle on les a prises, s'ils ne connoissoient la mauvaise défense qu'on y a faite.

Des digues étoient les seuls endroits par où l'on pouvoit pousser les tranchées, & si on eût pris le parti de les raser (ce qui auroit pu se faire sans inconvéniens pour le Pays) tout étoit fini ; il eût été impossible aux François de pouvoir en approcher. Mais aujourd'hui je crois que cela ne serviroit plus de rien, & qu'avec des sacs à terre bien forts & bien goudronnés, on peut pousser des chemins & élever des tranchées dans quelqu'inondation que ce puisse être.

Et quand même toutes les Places seroient environnées d'eau, comme le sont *Bois-le-Duc & Mantoue*, sans qu'il y ait aucune issue

issue pour pouvoir en approcher ; on feroit le maître d'en choisir le front d'attaque, comme si c'étoit en terrein ferme.

Je vais donc supposer une Place inondée à deux cens cinquante toises ou quinze cens pieds à la ronde, sur deux pieds, deux pieds & demi & trois pieds de profondeur, suivant l'inégalité du terrein qui est sous l'eau. Deux cens cinquante à trois cens toises font à peu près la distance où l'on établit la premiere parallele. *Pl. XXXIII.*

On veut ici pousser trois chemins d'approche ; pour cela on commencera par élever au bord de l'inondation des épaulemens aux endroits marqués A de vingt-quatre pieds d'épaisseur, sur neuf de hauteur, avec des sacs à terre mis en piles.

Ensuite de ces premiers épaulemens, l'on en établira des seconds à environ quatre-vingt toises plus haut aux endroits marqués B ; on se servira pour transporter les sacs remplis, des plates-formes dont j'ai parlé ci-devant à la Note du passage des rivieres. On conduira ces especes de radeaux avec des perches aux endroits qui seront indiqués pour jetter les sacs à l'eau & en former les piles. Les hommes qui conduiront ces radeaux seront à couvert du feu de la Place, tant en allant qu'en s'en retournant, parce que dans un instant les épaulemens seront élevés.

Ensuite on tirera trois chemins d'un épaulement à l'autre aux endroits marqués C, de douze pieds de largeur chacun, & on planchera ces chemins avec des claies. Quand ces épaulemens & ces premiers chemins auront été établis, on élevera des batteries aux endroits marqués D ; on y fera de petits chemins de communication depuis les extrémités des épaulemens.

Ces batteries seront stables, on n'aura pas besoin d'en établir d'autres pendant tout le cours du siege. Les pieces ne seront pas plus fortes que de douze livres de balles, montées sur des

affûts marins ; elles suffisent pour chasser l'ennemi de ses défenses, battre à rouage, à ricochet & balayer le chemin couvert. On pourra hausser ces batteries autant que l'on voudra, & même on devra le faire, parce que les deux ou trois premiers jours l'affaissement sera considérable ; mais les pieces y seront après aussi fermes qu'elles puissent l'être.

Pl. XXXV. Les radeaux dont j'ai parlé au passage des rivieres, serviront de plates-formes aux batteries ; elles seront mises de façon que le poids du parapet pose en partie dessus, afin de les affermir davantage ; & si l'affaissement est considérable, on élévera une seconde plate-forme sur la premiere.

Les merlons seront soutenus avec des madriers qui appuieront sur des arcs-boutans, & généralement il faudra leur donner un talus considérable.

Pl. XXXIII & XXXIV. Après que les batteries seront établies, on avancera les sacs à terre pour former une parallele E à environ sept à huit toises du pied du glacis ; ensuite on continuera de pousser les chemins jusqu'à la *contrescarpe.*

Pour former cette parallele l'on pourra se servir des sacs des deux chemins d'attaque de la droite & de la gauche jusqu'aux batteries.

Le chemin du centre qui aboutit à l'angle de la demi-lune, suffira seul. On observera seulement de laisser de petits chemins pour communiquer d'une batterie à l'autre.

Lors donc qu'on sera arrivé au pied du glacis, l'on agira comme l'on fait ordinairement dans les sieges, c'est-à-dire, qu'on commencera par éventer & noyer les mines avant que de se loger dans le chemin couvert. On se servira à cet effet de grandes & grosses tarieres. Une tariere sera composée de cinquante branches de fer, chacune d'un pied & deux pouces de diametre ; qui se joindront à tenons l'une à l'autre à mesure

qu'on les enfoncera dans la terre ; la premiere meche sera d'une trempe assez forte pour qu'elle puisse percer la maçonnerie ; cette tariere sera tournée par deux ou quatre hommes sur un chevalet avec des barres ou leviers, jusqu'à ce que l'on soit à la profondeur de la mine ; alors on la retirera & l'on fera entrer l'eau par les trous, ce qui inondera les galeries & les chambres.

On se logera ensuite dans le chemin couvert, & on s'y couvrira avec des épaulemens de sacs ; puis on fera le comblement du fossé de la demi-lune à l'endroit marqué F. Cette opération ne durera pas une heure ; car je suppose que ce fossé soit de quarante pieds de profondeur sur autant de largeur, il faudra seize mille sacs pour faire une digue de largeur suffisante à passer cinq à six hommes de front, six cens hommes jetteront bien chacun vingt-huit sacs en une heure de tems. *Pl. XXXIV. & XXXV.*

Après s'être emparé de la demi-lune, on s'y épaulera à la gorge & on y établira une petite batterie pour détruire la tenaille, s'il y en a une.

Venons ensuite au comblement du fossé des bastions. Je le suppose de soixante pieds de largeur & de quarante de profondeur, avec quinze pieds d'eau. Si le courant est rapide, on commencera par y jetter une cinquantaine de roulans frisés avec une bombe vuide attachée à chacun pour le faire couler à fond. Ces roulans retiendront les premiers sacs qu'on jettera ; mais si l'eau est dormante on n'aura pas besoin de ces précautions. Il faudra pour un comblement marqué G quarante-huit mille sacs, en lui donnant vingt pieds de large. Lorsque le fossé est moins profond, on peut lui donner plus de largeur.

Deux mille quatre cens hommes pourront jetter les quarante-huit mille sacs, & former la digue en moins de deux heures ; ce qui fera à chacun vingt sacs. Je ne détermine pas tout-à-fait la quantité géométrique des sacs qu'il faudra, parce que

l'affaiſſement la fera peut-être varier d'un millier de plus, & cela ne dit rien à l'affaire.

Pl. XXXV. Si l'on veut donner l'aſſaut en ſept à huit endroits, il ſuffira de pratiquer une rampe de ſacs, en lui donnant le même talus que la hauteur du parapet; par exemple, s'il eſt de quarante pieds de haut, il faudra donner autant de ſacs de baze à la rampe; elle devra être de vingt pieds de large à la crête, & de quarante à la baze, ce qui formera une pyramide coupée, ſur laquelle pourront facilement monter huit hommes de front; elle contiendra environ vingt-quatre mille ſacs; mais ces rampes prendront plus de têms & d'ouvrage (s'ils ne prennent pas tant de ſacs) qu'un comblement fait de niveau, parce qu'alors on jette les ſacs pêle-mêle, ſans être obligé de les arranger.

Lorſque la Place que l'on veût attaquer eſt environnée de marais, il y aura cette différence qu'on ne pourra pas tranſporter les ſacs ſur des radeaux. Il faudra avancer à la faveur d'un nombre de gros tonneaux remplis de foin, que les travailleurs rouleront devant eux jusqu'aux endroits où on devra élever les épaulemens; après quoi les ſoldats commandés y porteront chacun leur ſac. Quand les épaulemens ſeront en état de bien couvrir, on pouſſera les chemins comme j'ai dit ci-devant.

Cette méthode d'attaquer une Place pourroit bien encore être pratiquée dans des terreins pierreux & remplis de rochers, mais il faudroit y apporter la terre d'un peu loin. On peut également combler des foſſés ſecs avec ces ſacs.

Si l'on réfléchit un peu ſur tout ceci, je crois qu'on y trouvera bien des avantages, ſoit pour le tems, pour la peine & pour la dépenſe; car on ne ſera pas obligé d'établir des batteries de gros canon, ni par conſéquent de battre en breche pendant des cinq à ſix ſemaines.

Voyons un peu la quantité de facs qu'il faudroit employer à une pareille attaque.

Longueur de l'inondation	1500 facs.
Largeur de la chauffée	12
	3000
	1500
	18000
Profondeur réduite de l'eau	4 facs.
	72000
Pour les traverfes & les épaulemens de vingt-quatre facs d'épaiffeur fur neuf de hauteur, on emploiera à peu près le même nombre	72000
	144000
Pour les trois chemins d'approche	3
	432000
Pour les batteries, environ	150000
Total	582000 facs.

Mais comme le calcul n'eft pas pofitif, je le fuppoferai à fept cens mille.

Si l'armée affiégeante eft de quarante mille hommes, il fuffira d'en prendre dix mille, lefquels pourront facilement remplir les fept cens mille facs & les mettre en piles au dépôt en un jour; mais je veux leur en donner deux, cela fera trente-cinq facs par jour à chaque foldat.

Quand on travaillera aux approches, les travailleurs fe tiendront à la file, à couvert des épaulemens, & fe pafferont les facs de main en main à mefure que l'ouvrage avancera; avec un peu d'intelligence & de pratique, le tout ira facilement.

L'on ne doit pas s'imaginer qu'il fe détruiroit beaucoup de facs dans un pareil fiege; je fuis même perfuadé qu'on n'en

perdroit pas cent mille ; car le feu ne peut pas y prendre comme à des faſcines, & s'il y prenoit à quelqu'endroit, il ſeroit bientôt étouffé par la terre même, ou on l'éteindroit avec de l'eau. La terre des premiers ſacs qui ſeront crevés par les boulets de l'ennemi, s'éboulera en avant & formera par la ſuite un talus qui couvrira entiérement les autres ſacs ; & à meſure qu'une trouée ſe fera, elle ſera bien vîte rebouchée ; de ſorte que quand même tous les premiers ſacs qui ſont en avant viendroient à être crevés, l'épaulement n'en ſeroit que meilleur.

D'ailleurs tous ces ſacs crevés ne ſeront pas perdus pour cela ; celui qui en aura la direction les fera mettre de côté après le ſiege pour les faire raccommoder ; car plus un ſac aura de pieces, plus il ſera fort, lorſqu'elles ſeront bien couſues & que le ſac ſera bien regoudronné.

Mais quand on fait une choſe, on doit toujours la bien faire ; une mauvaiſe beſogne coûte toujours beaucoup plus qu'une bonne. Ces ſacs, par exemple, outre qu'ils devront être d'une groſſe toile, plus ſerrée que celle dont on ſe ſervira pour les ſacs de campagne, ſeront trempés des deux côtés dans un goudron bien poiſſé, & enſuite bien ſéchés, afin qu'ils ne saliſſent point les ſoldats qui les manieront. Celui qui en aura la direction aura un ſoin infini de les bien faire empaqueter & de les entretenir.

On ne doit pas être ſurpris que les eſcalades des Places ſoient ſi rares, ſi l'on fait attention que ces ſortes d'entrepriſes doivent ſe faire avec la plus grande précaution, & qu'il faut prendre ſes meſures ſi juſtes & ſi préciſes, que rien ne ſoit capable de les faire échouer. Comment veut-on donc approcher facilement & dans le ſilence avec de longues échelles, & quelquefois ſi peſantes, qu'il faut une vingtaine d'hommes pour les porter, & le double pour les appliquer contre la muraille ? Souvent auſſi

lorſqu'elles ſont chargées de ſoldats, elles ſe rompent, & tout eſt perdu.

D'ailleurs, pour donner une eſcalade un peu vive, il faudroit ramaſſer au moins cinq à ſix cens échelles de hauteur proportionnée; ce qui n'eſt pas facile, à moins qu'on n'en traînât toujours avec ſoi une bonne proviſion de toute eſpece; car ſi elles ſont trop longues, elles ne valent rien; & ſi elles ſont trop courtes, elles ne valeut pas mieux; enſorte que pour en charrier ſuffiſamment, il faudroit au moins mille voitures. En un mot les échelles de bois ne valent abſolument rien.

Rien n'eſt plus facile à eſcalader que nos remparts modernes; car quand on eſt au haut de l'échelle, on y entre de plain-pied: il n'en eſt pas de même avec une muraille ſans terraſſe, il faut après avoir monté d'un côté, deſcendre de l'autre; ce qui eſt bien difficile, ou pour mieux dire, ce qui n'eſt pas praticable s'il ſe trouve du monde de l'autre côté.

On devroit avoir dans une armée trois à quatre cens échelles telles *que celles dont je vais donner la conſtruction.*

Cette échelle ſera de fer & de cordes, compoſée de différens étages de dix pieds chacun. Chaque barre qui forme le brancard *a.* aura onze pieds de longueur, (parce que l'emboîtement ſera d'un demi-pied à chaque bout) ſur un pouce d'épaiſſeur. Une autre barre de traverſe de même groſſeur *b.* ouvrira les deux brancards. Les échelons *c.* ſeront de cordes bien poiſſées, qui traverſeront par des trous qui ſont aux barres. *PL. XXXVI.*

L'échelle que je ſuppoſe ici pour l'eſcalade d'un parapet de quarante pieds de hauteur perpendiculaire ſera de quatre étages qui donneront dix pieds chacun, & d'un demi-étage de cinq pieds; car il faudra auſſi un nombre de demi-étages. Cette échelle aura trois pieds de large par le bas, & un pied & demi par le haut. Les cordes ou échelons ſeront encore ſoutenus par une

autre corde qui s'entrelacera & s'arrêtera à la barre de traverse. Les étages s'emboîteront les uns avec les autres suivant la figure 6.

Quand on voudra dresser l'échelle contre un parapet, l'on aura toujours égard au talus ; il est ici de dix pieds, l'on en donnera autant à l'échelle, ce qui fera demi-pied pour pied, c'est-à-dire que le pied de l'échelle sera éloigné de vingt pieds de la perpendiculaire. Lorsqu'on sera au pied de la muraille on emboîtera le demi-étage *e.* avec le premier étage *f.* à l'extrémité duquel deux barres de fer de sept pieds six pouces se joindront aux brancards & appuieront contre la muraille ; ensuite deux soldats monteront jusqu'au haut du premier étage *f.* pour enter dessus, l'étage *g.* dont les bras d'appui seront de cinq pieds ; après avoir enté l'étage *g.* ils en feront de même de ceux *h.* & *j.*

Suivant la hauteur du parapet on augmentera les étages, mais toujours par le bas, de façon qu'on pourra élever des échelles de six, six & demi à sept étages. Un homme pourra facilement porter un étage, & un autre homme la barre de traverse avec les bras d'appui lorsqu'on voudra en faire usage. L'on pourra entortiller les barres avec de la petite corde ou de l'étoffe, cette enveloppe empêchera qu'elles ne fassent de bruit. L'on pourra aussi empaqueter le tout, suivant la figure *k.* & l'on pourra encore transporter toutes ces pieces sur des chevaux de bât.

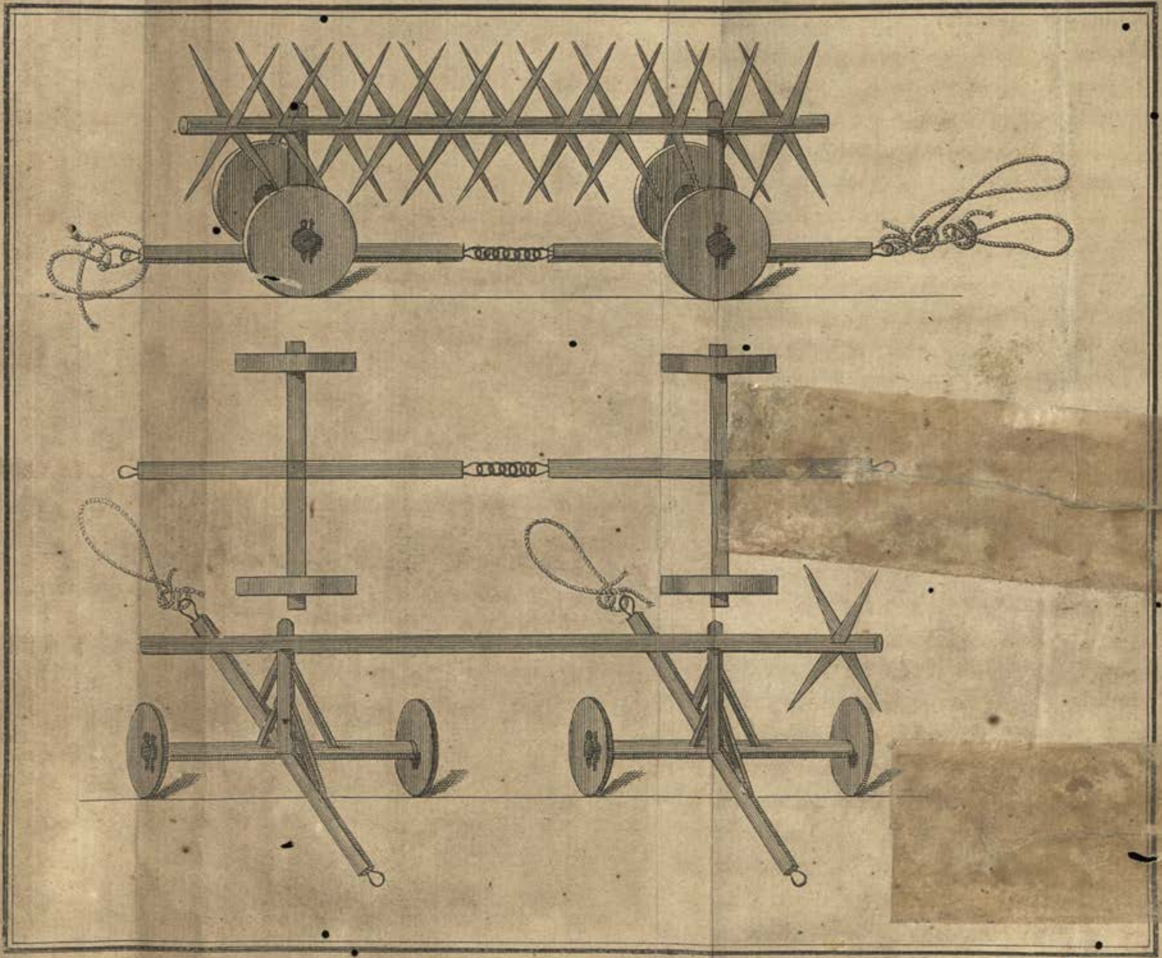
L'on ne doit pas craindre qu'une pareille échelle puisse jamais plier ni casser, elle ne pourra aussi se renverser que difficilement. S'il y en avoit toujours trois à quatre cens dans une armée & que l'on fît cinq à six attaques au corps d'une Place, soit par surprise ou lorsqu'elle seroit assiégée, je crois qu'on y réussiroit bien souvent.

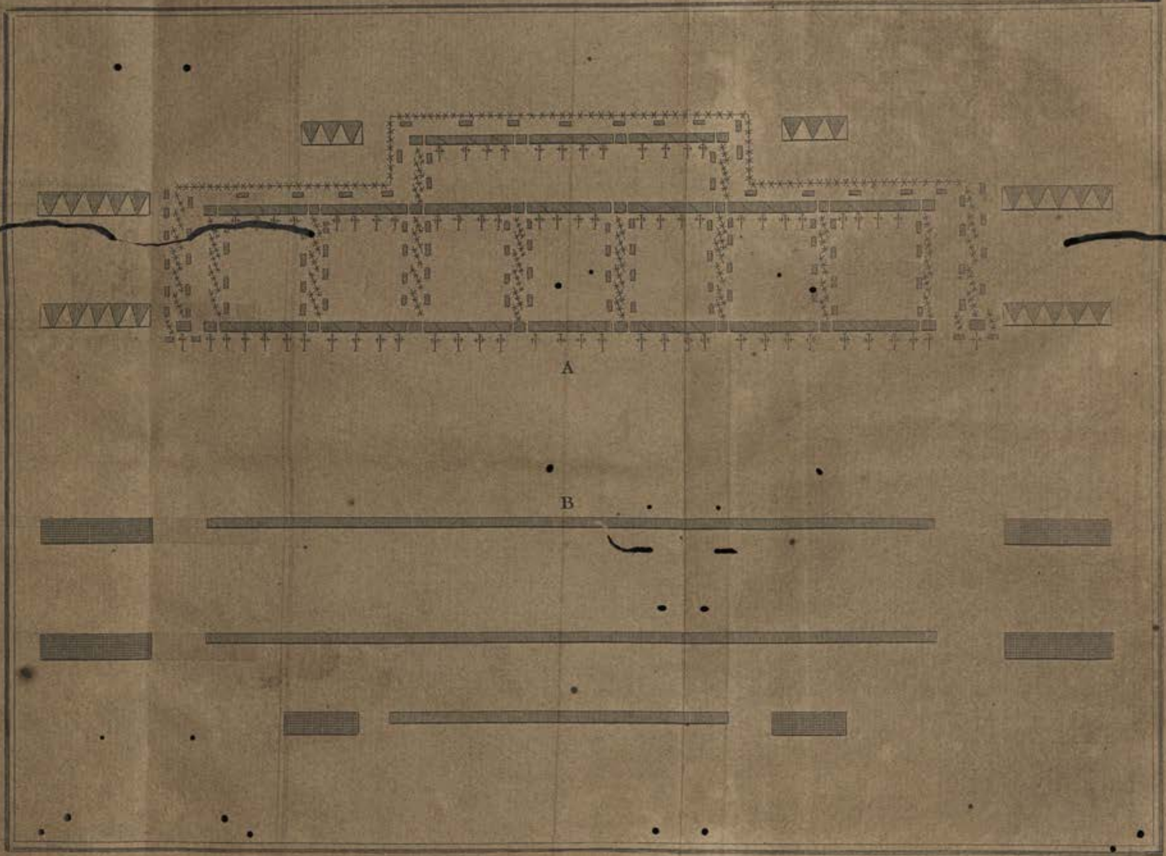
Pl. XXXVII.

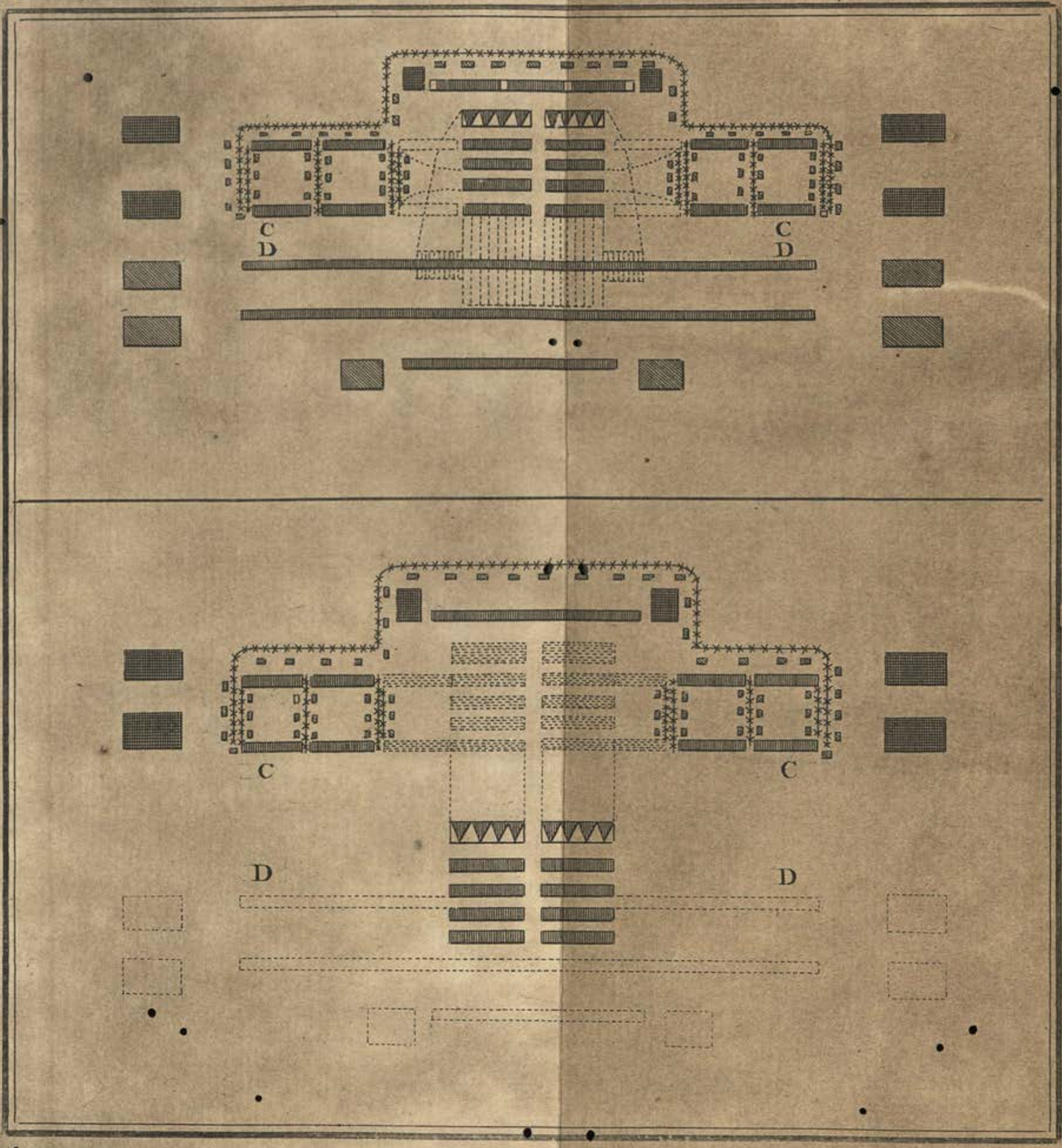
Quand on veut escalader une muraille qui n'est pas terrassée, le meilleur parti est d'attacher une corde au haut de l'échelle & de se laisser couler de l'autre côté ; mais pour cela il faut que ce soit une surprise ; car la chose ne seroit guere possible de vive force.

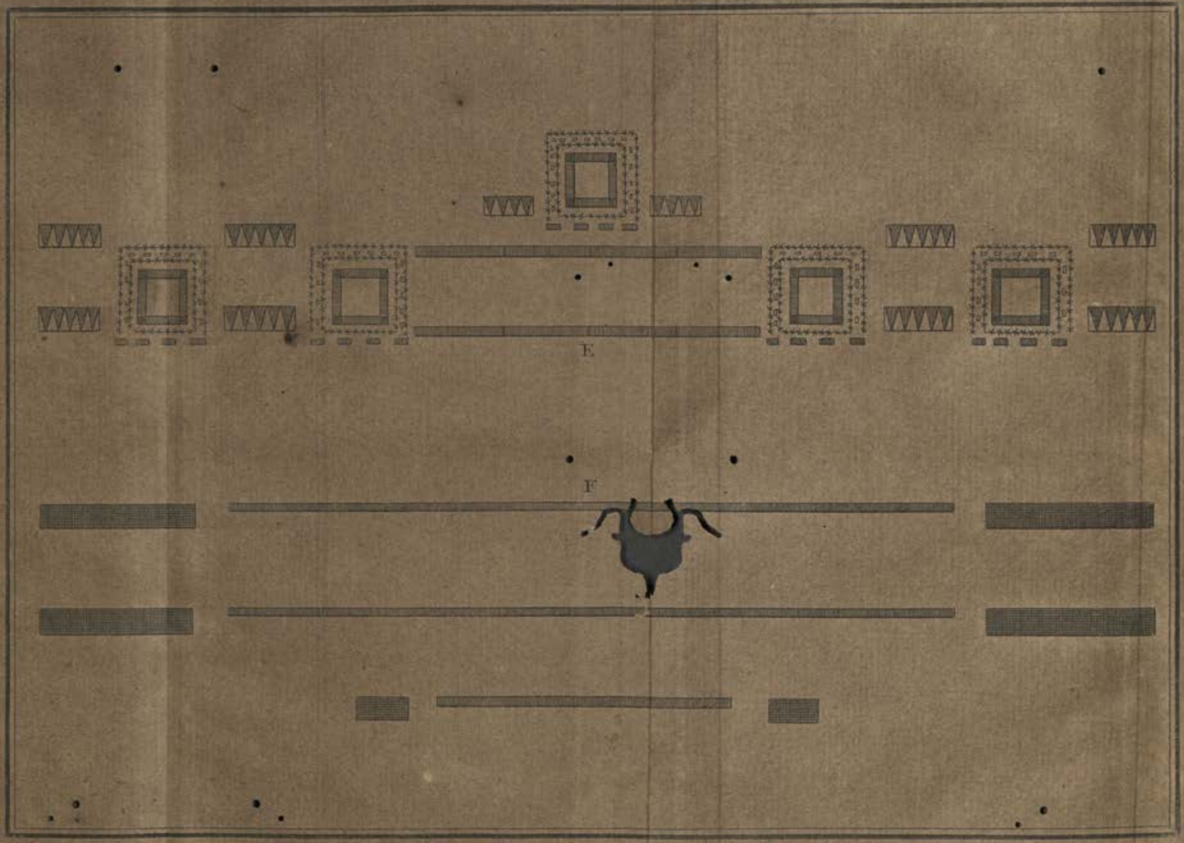
Fin de la premiere Partie.

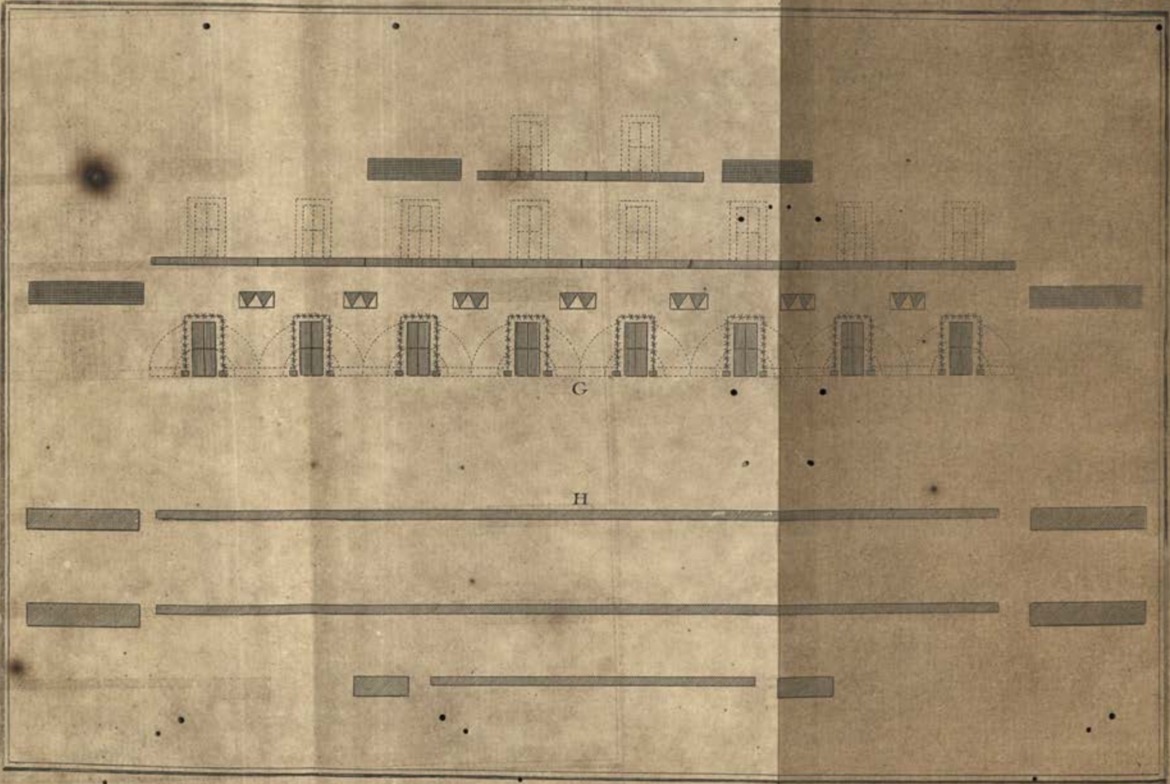
Pl I

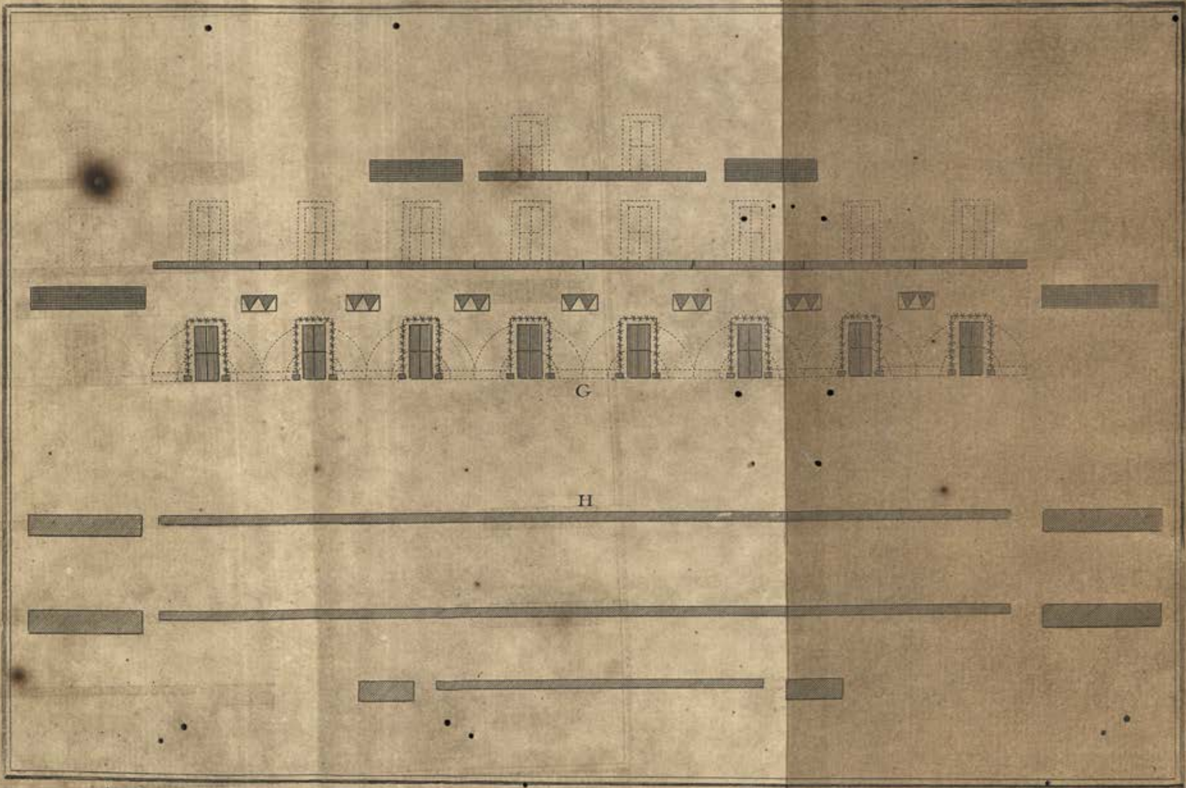


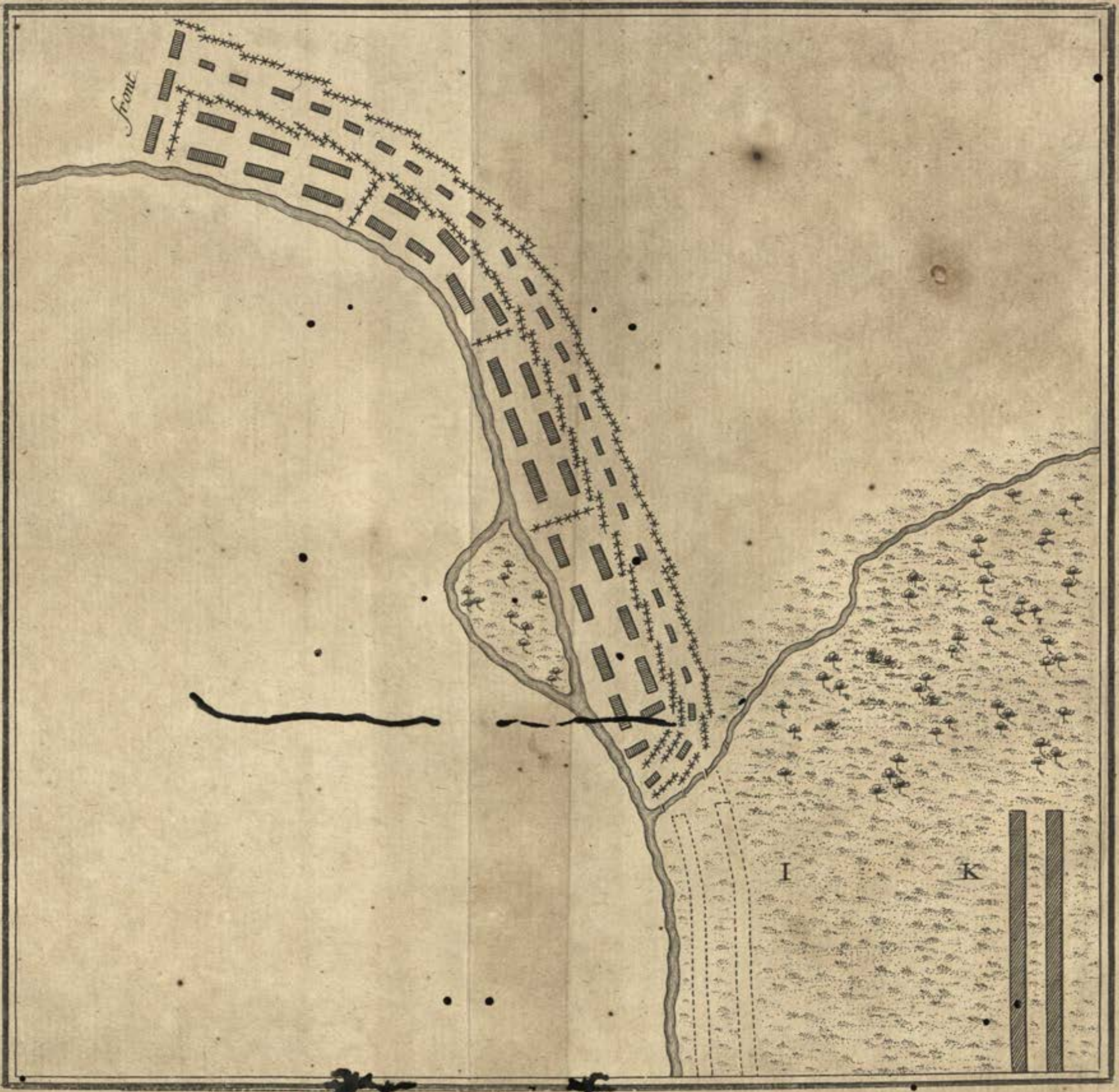

A
B

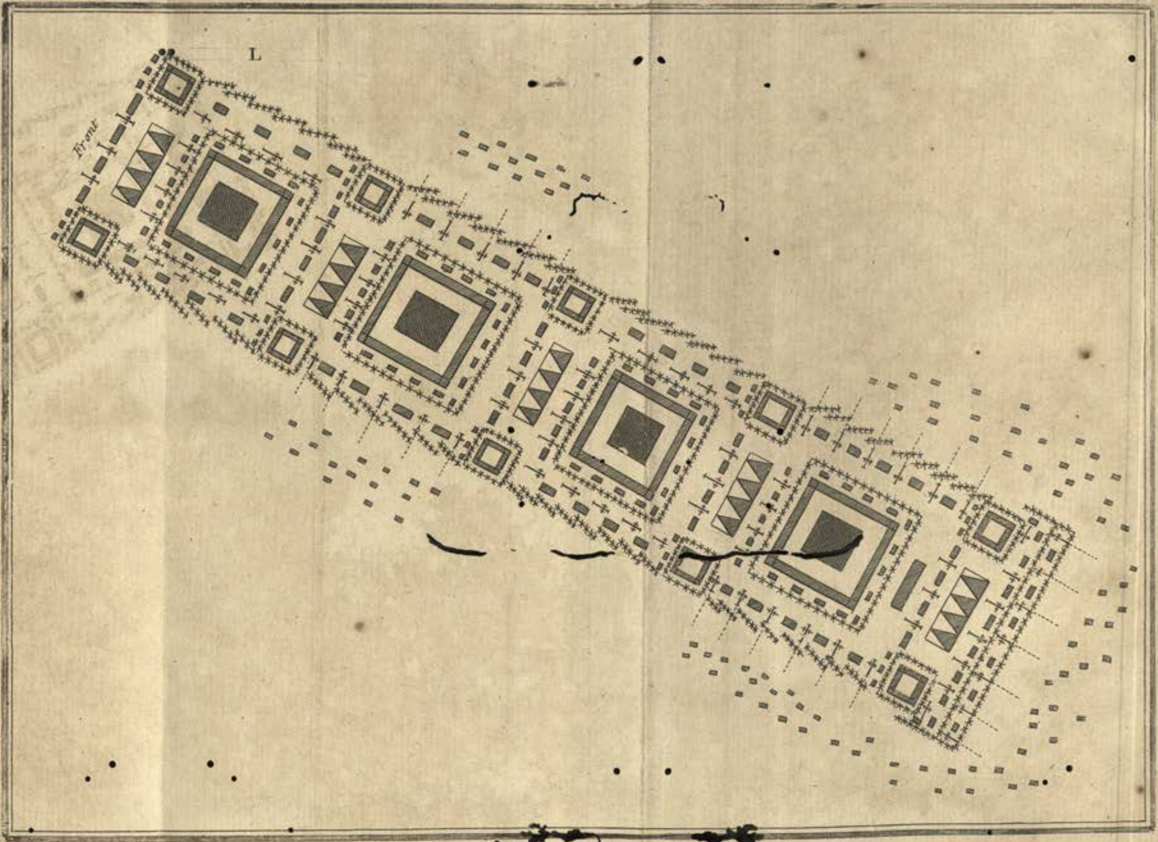

C
D
C
D
C
C
D
D

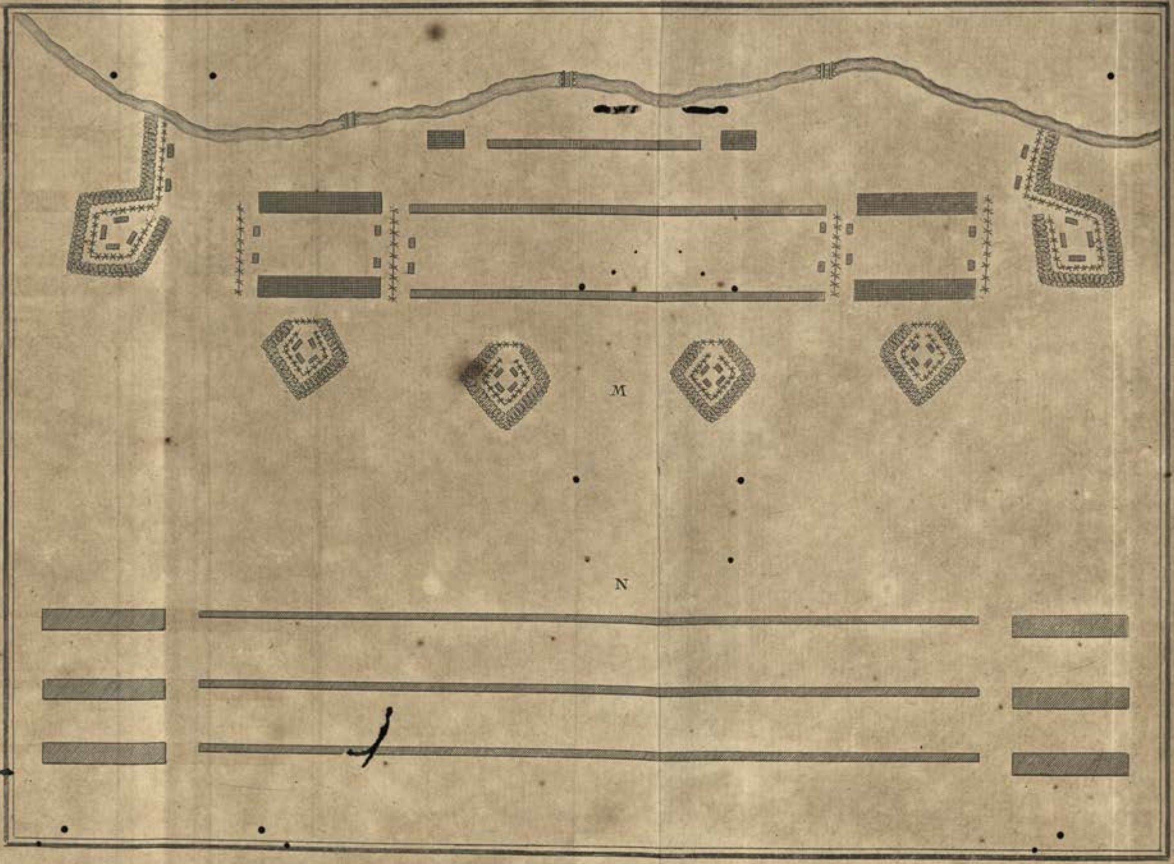

E
F


G
H

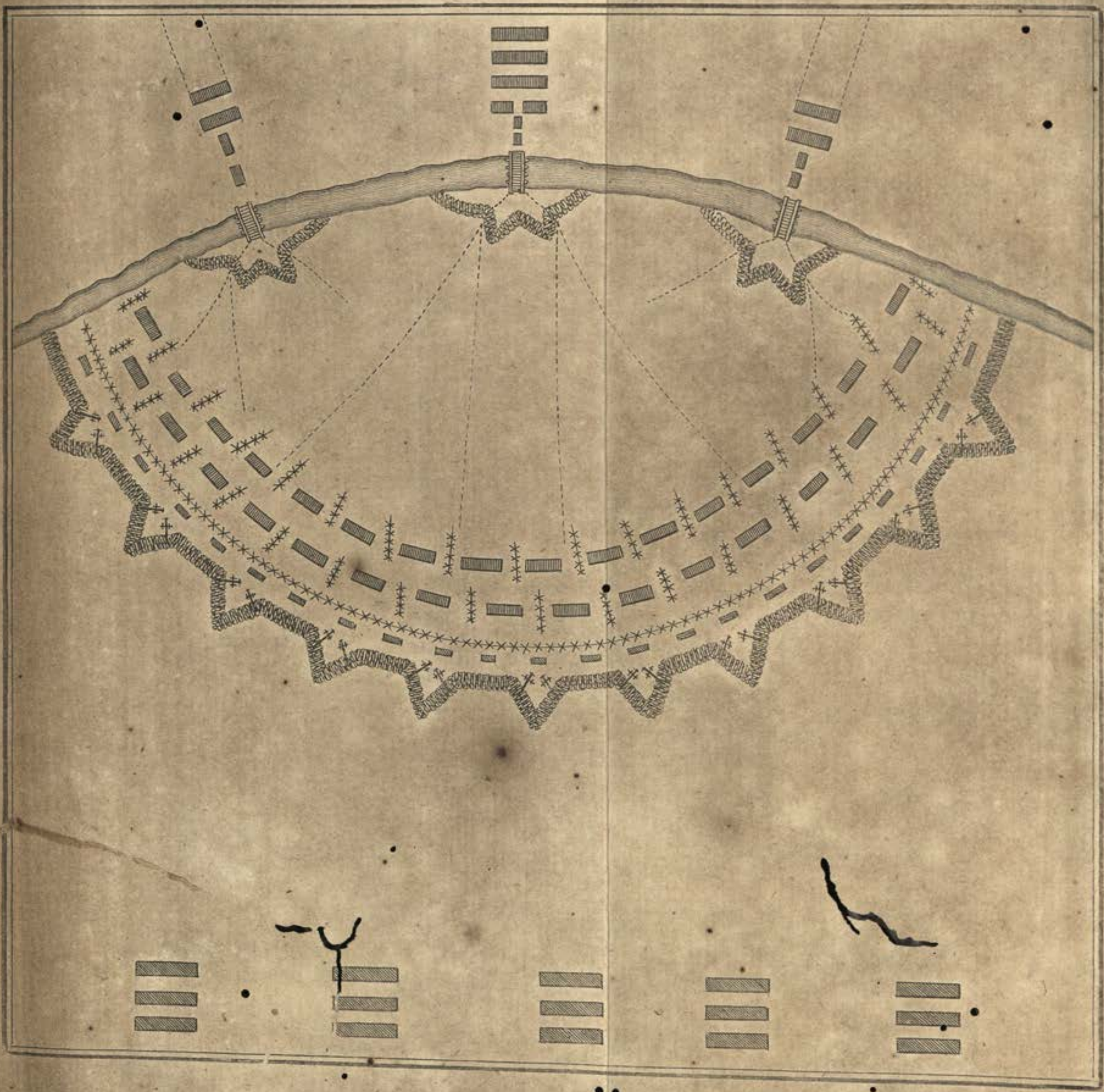

G
H


front
I
K

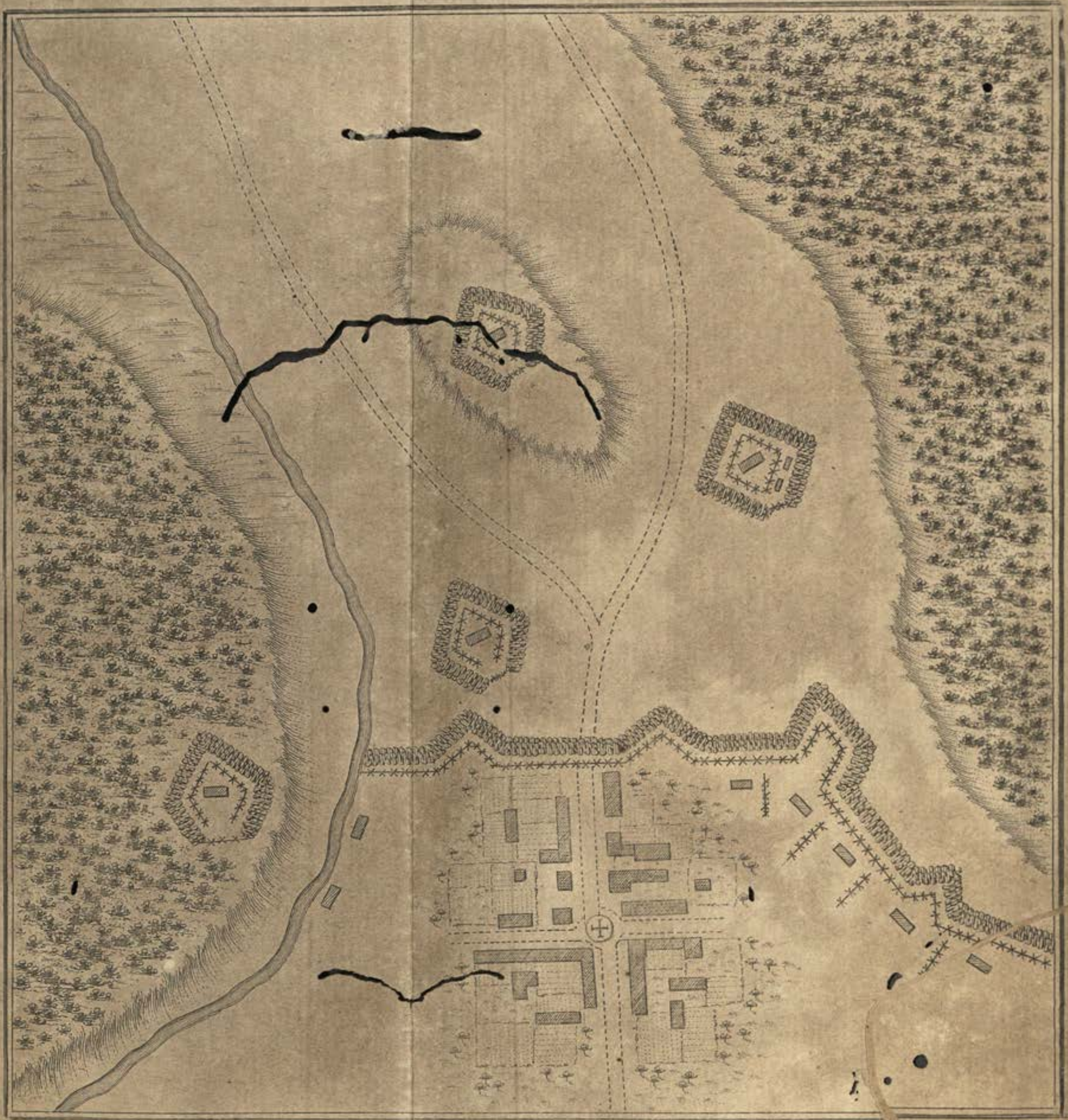

L
Front

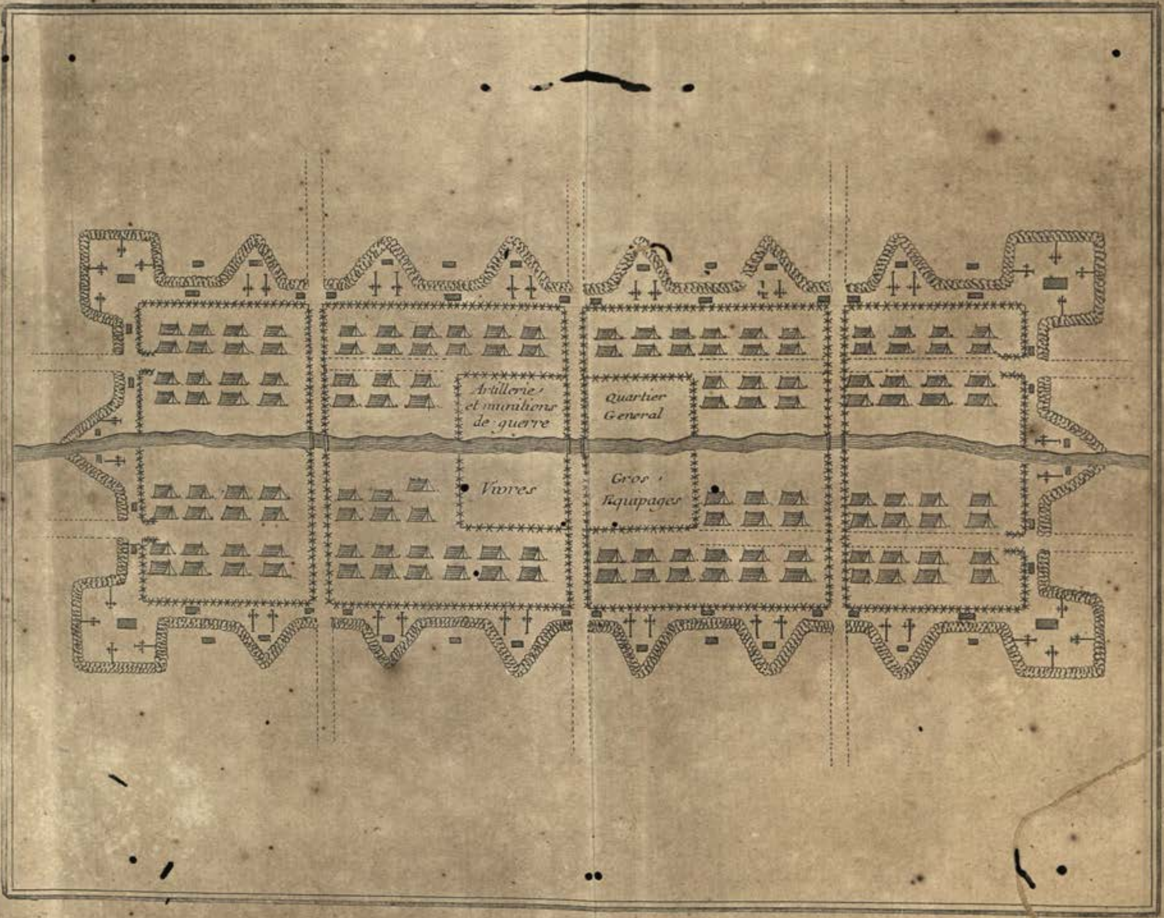

M
N

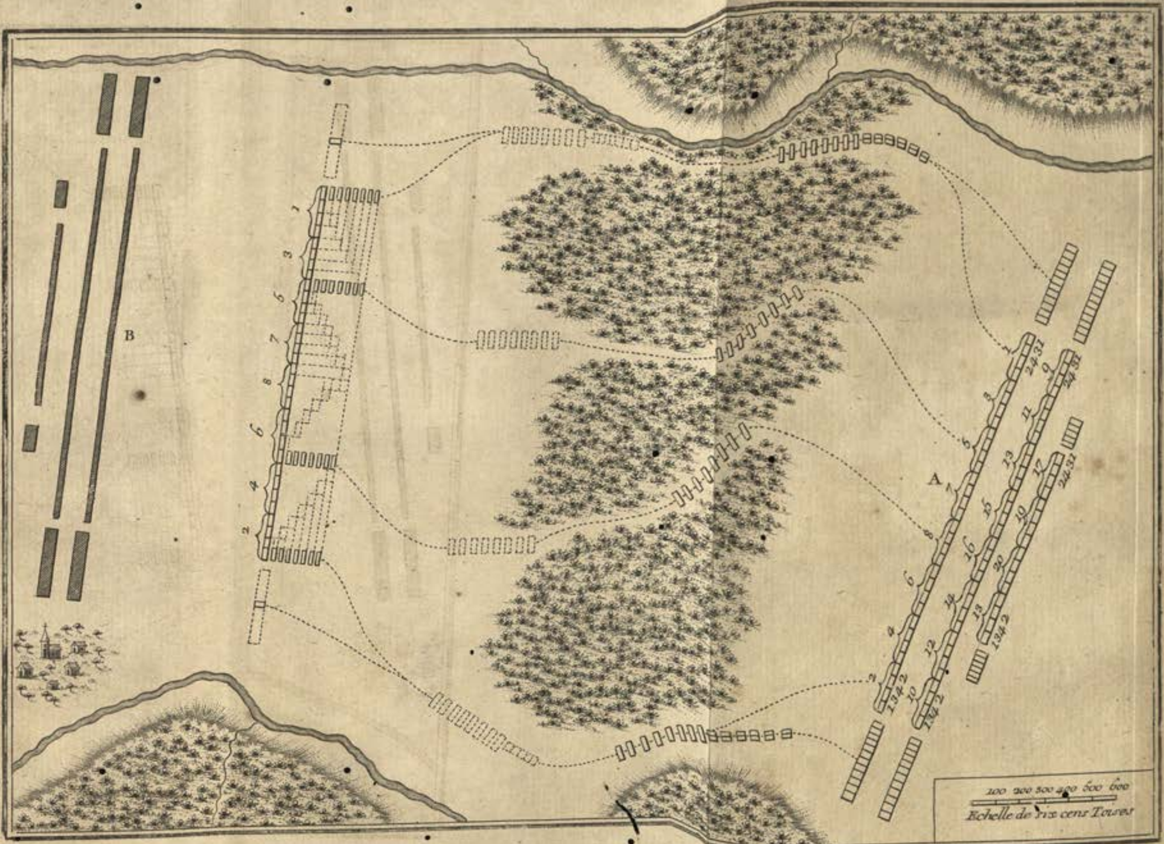
Pl IX

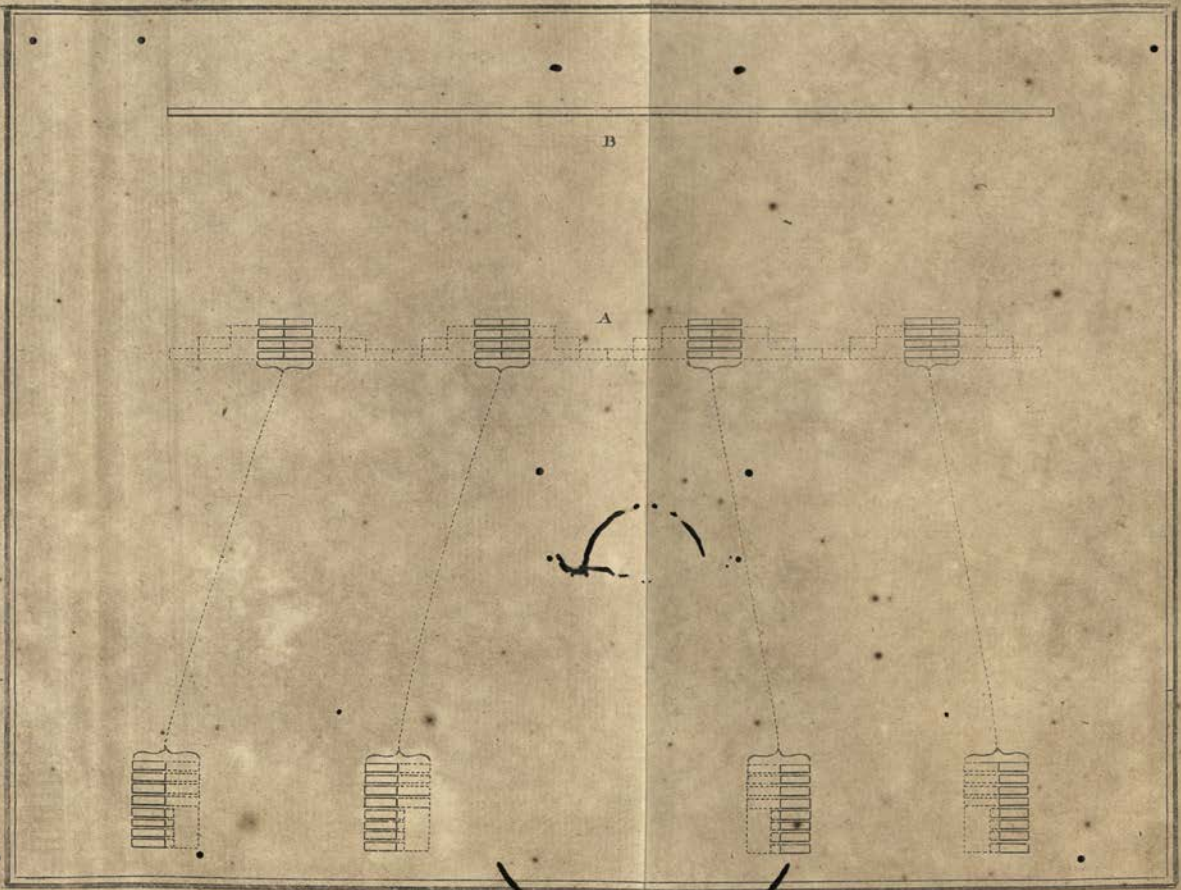


Pl X




Artillerie et munitions de guerre
Quartier General
Vivres
Gros Equipages


B
A
1
3
5
7
8
6
4
2
2431
1342
9
11
13
15
16
14
12
10
17
19
20
18
100 200 300 400 500 600
Echelle de six cens Toises


B
A

Batterie
Batterie
Batterie
Batterie
Batterie
Bataux
Bataux
Batterie
Batterie
Vaissaux de transports
Vaissaux de Guerre

Coupe et Profil dun Requan

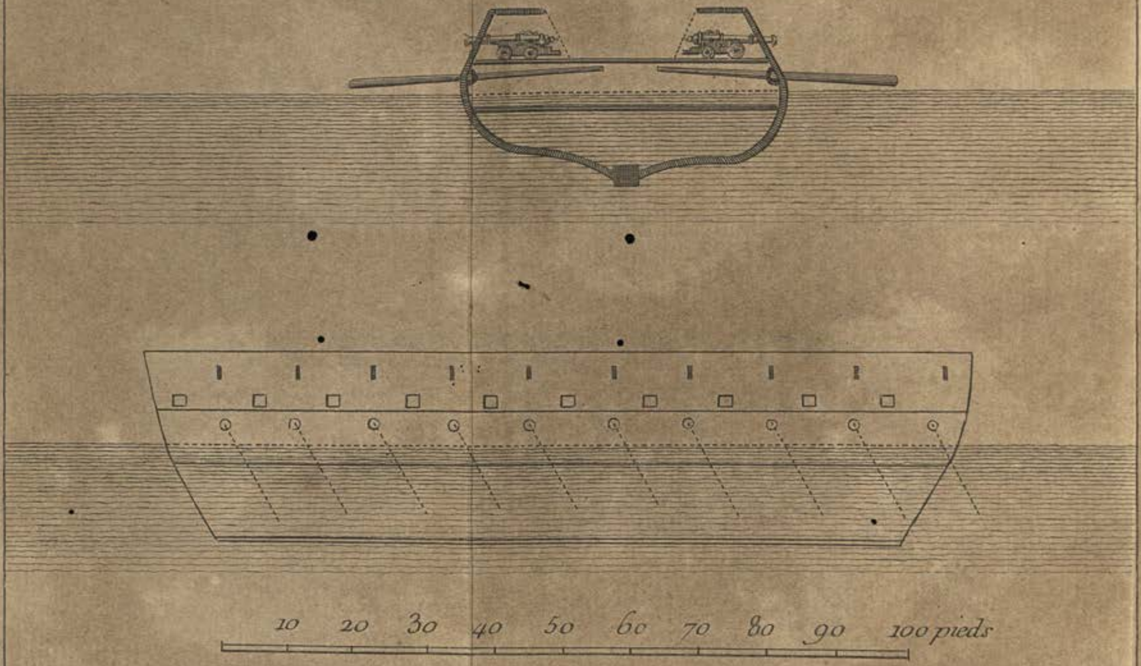
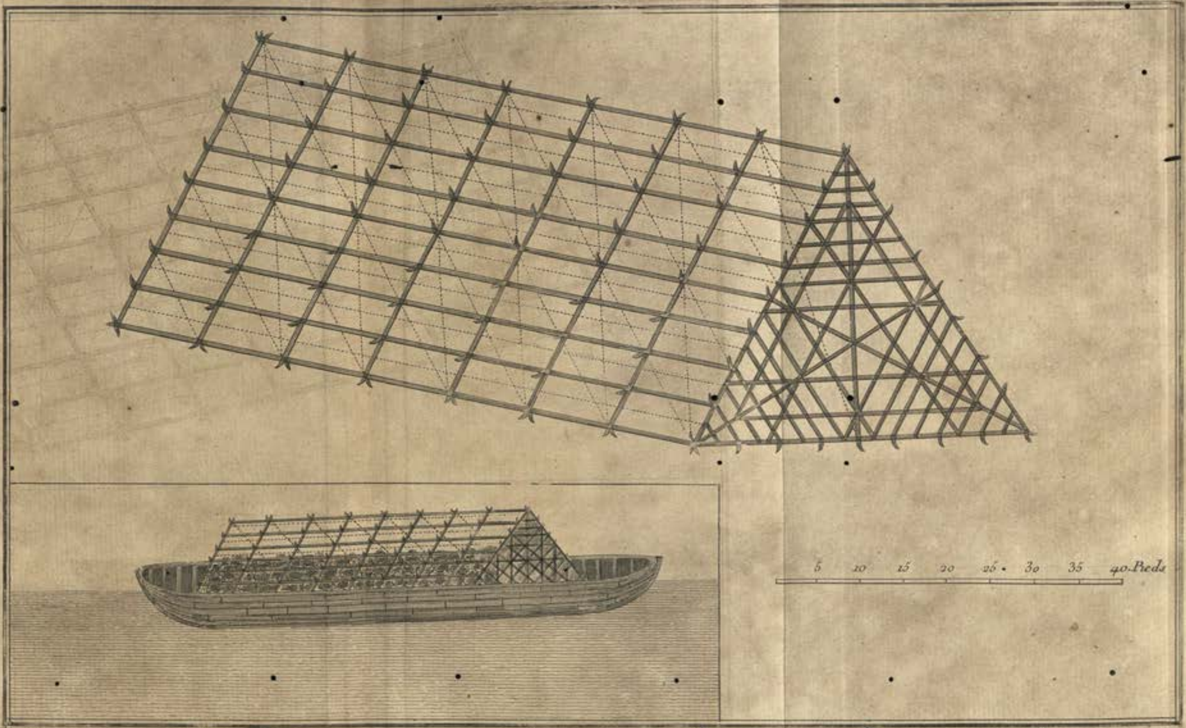


Figure I
A
B
27
46 Pieds
24

Figure 2
Entrée de la baye.
24
27
35
40
36
BAYE DE
RIO JANEIRO

Pl. XVII



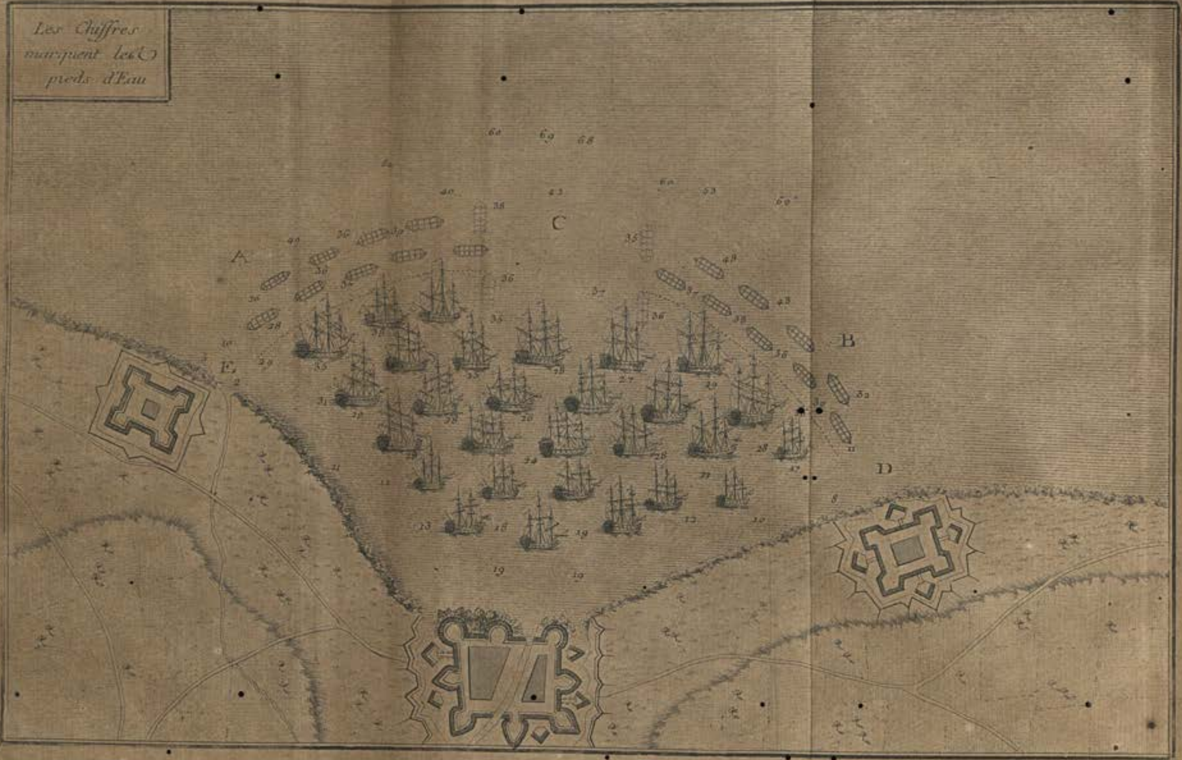
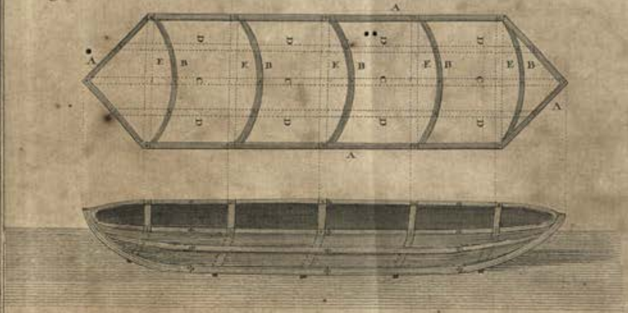
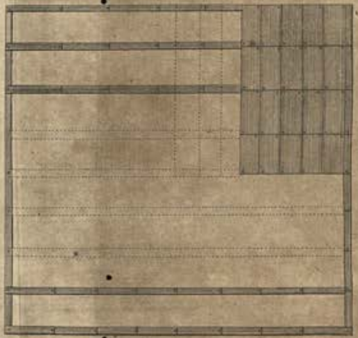

Les Chiffres marquent les pieds d'Eau
A
B
C
D
E

Figure 1



Courbe

Figure 2



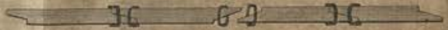
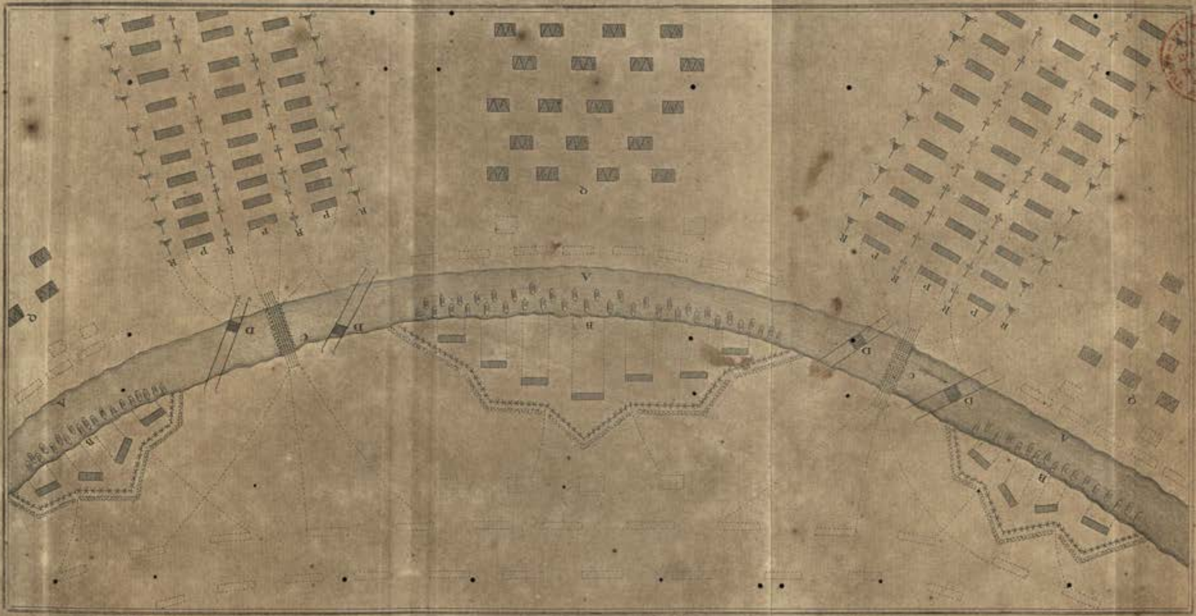
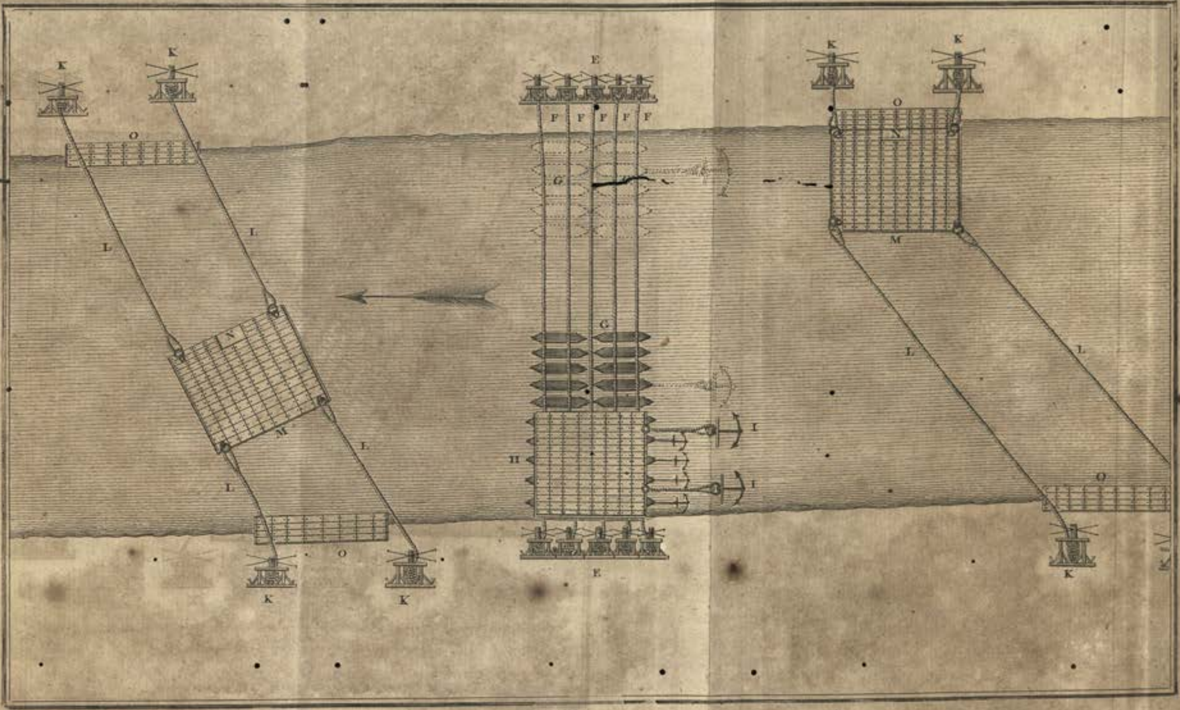


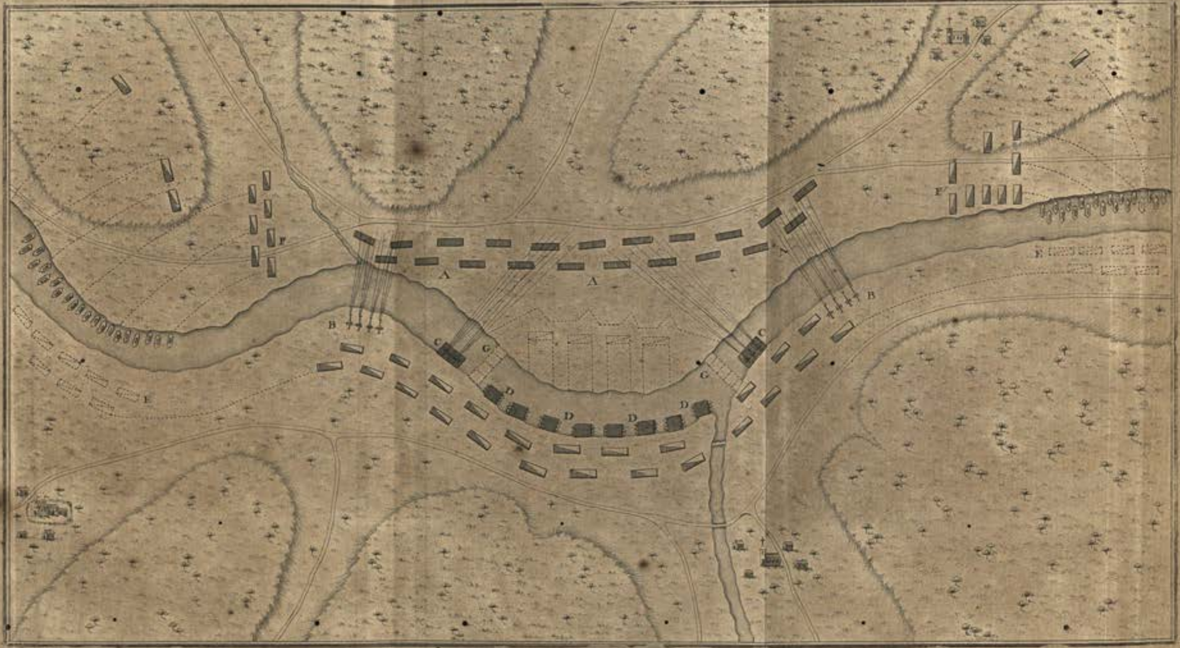
Figure 3

Pl XX

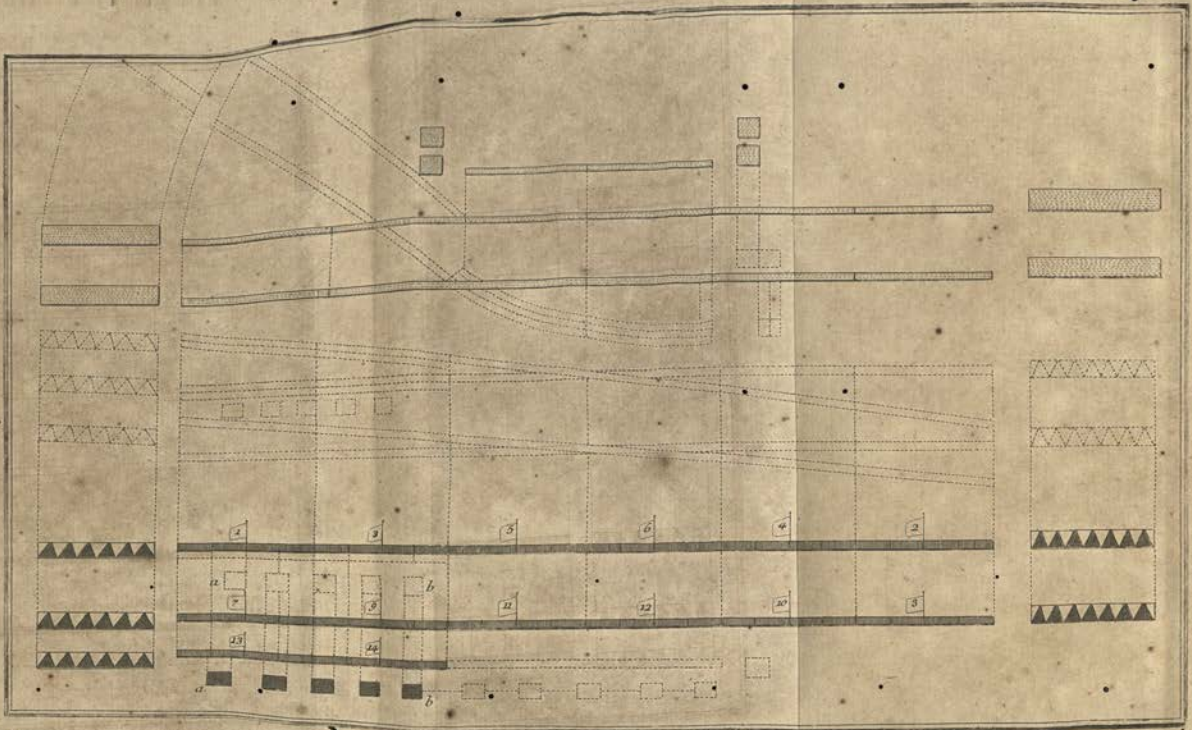


Pl XXI

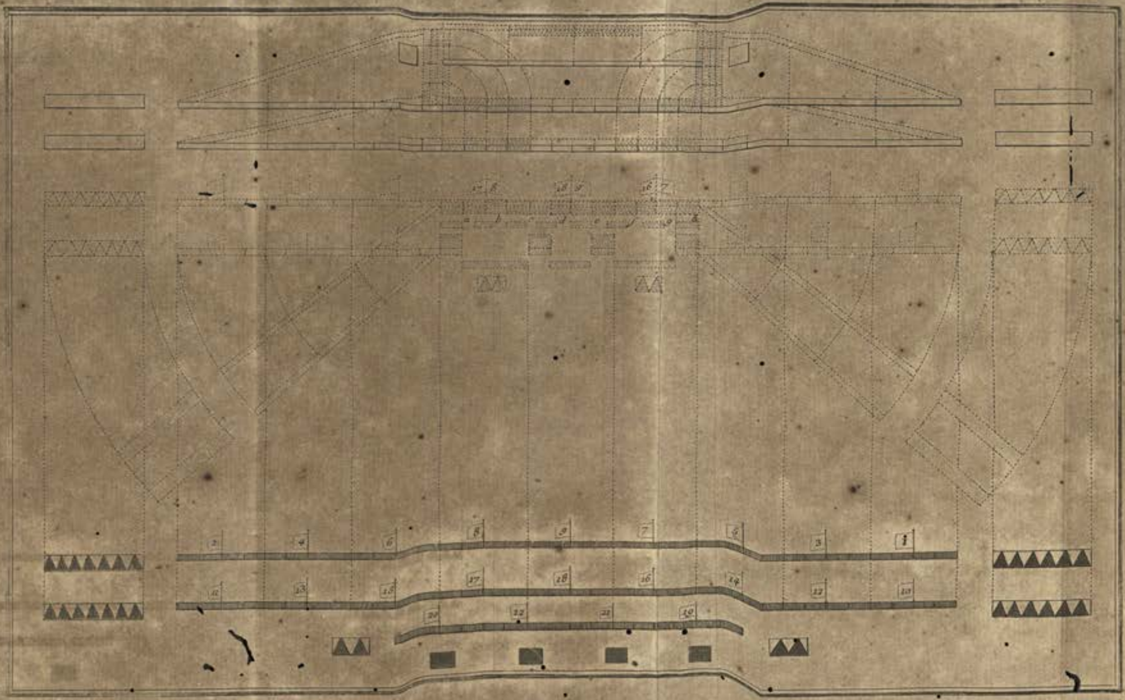



A
A
A
B
B
C
C
G
G
D
D
D
D
D
E
E
F
F

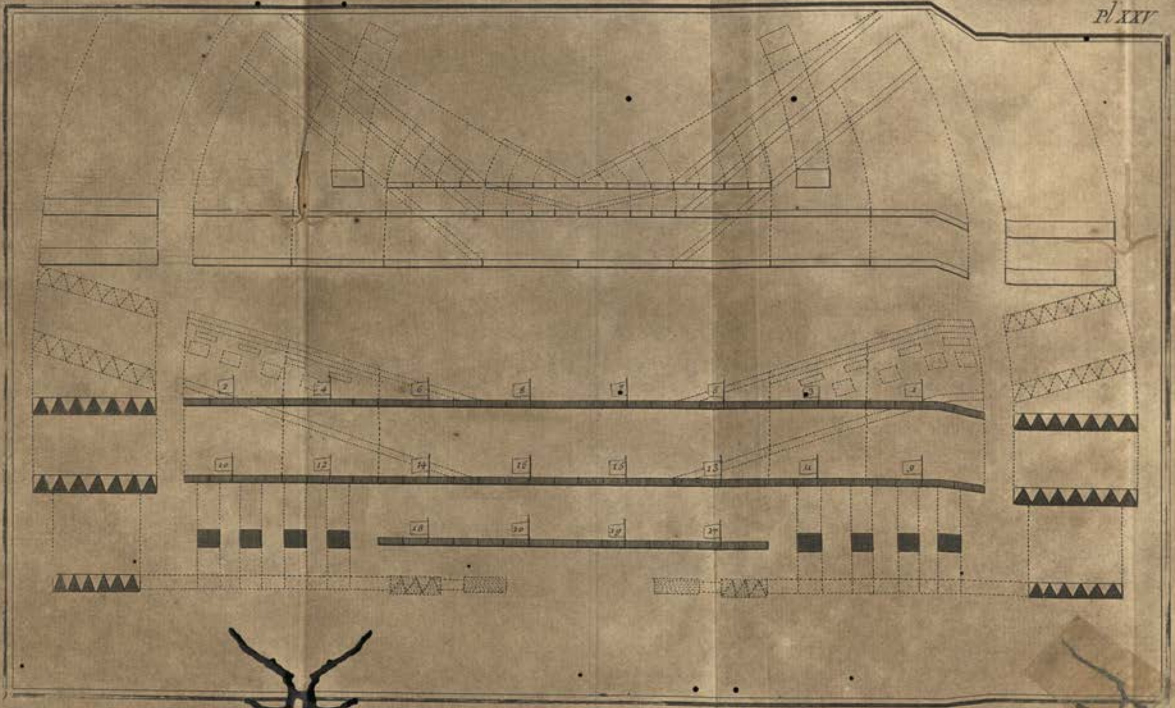
Pl. XXIII



Pl. XXIV



Pl XXV



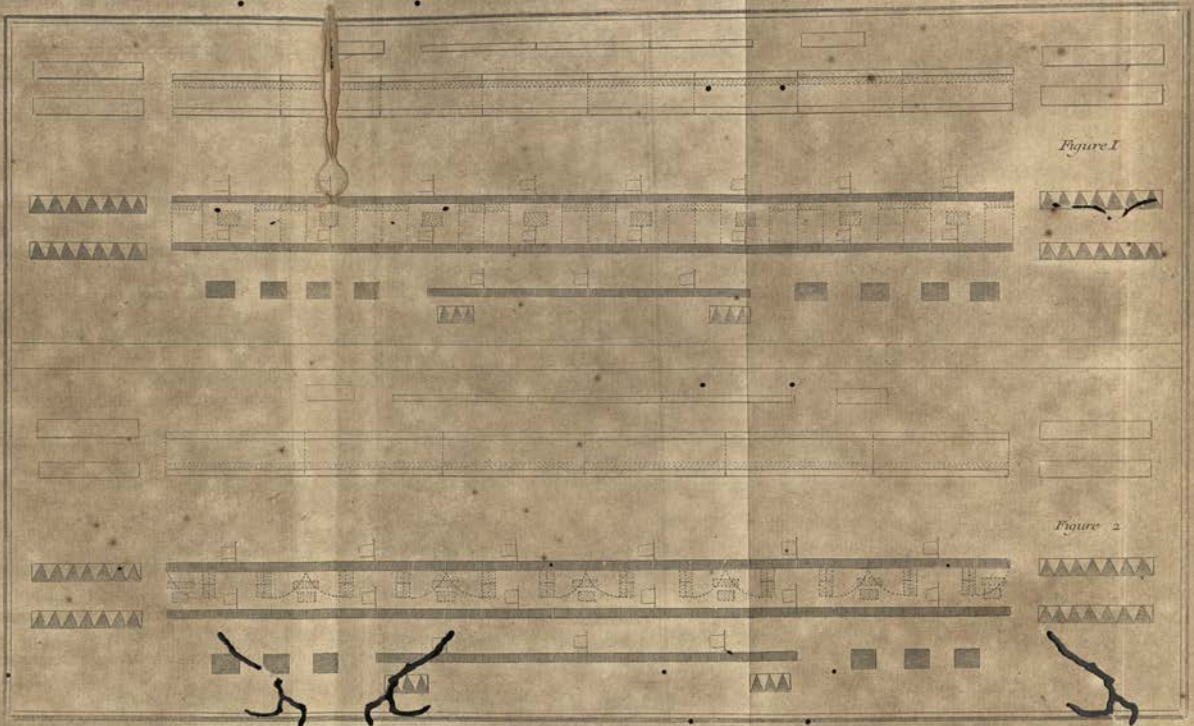


Figure I
Figure 2

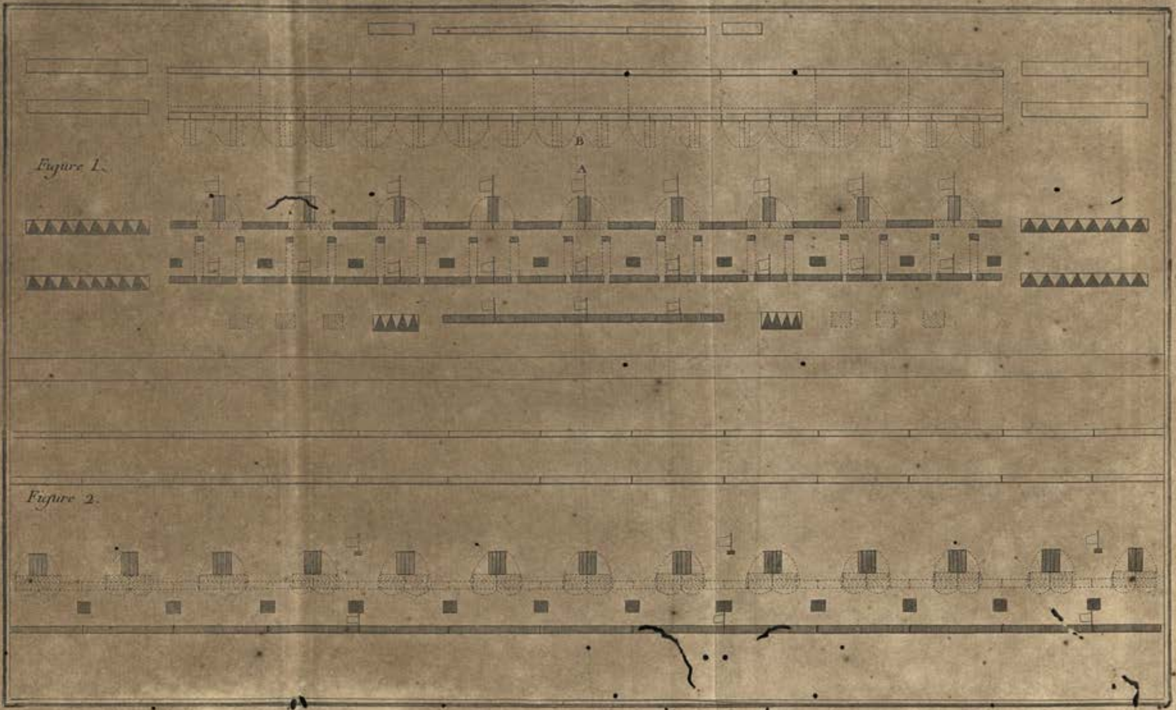

B
Figure 1.
A
Figure 2.

Figure 1

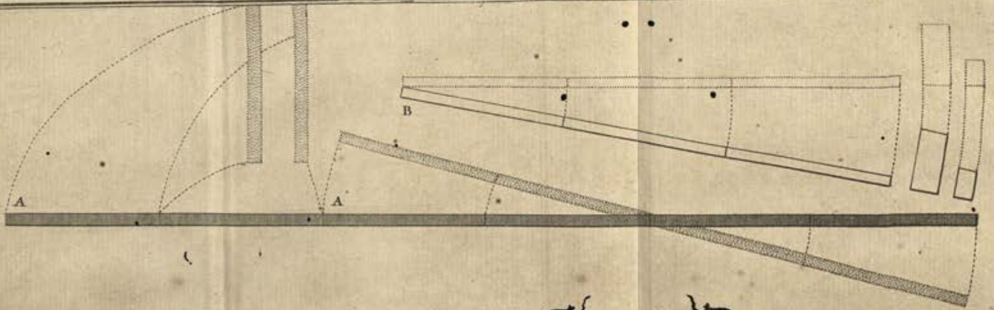
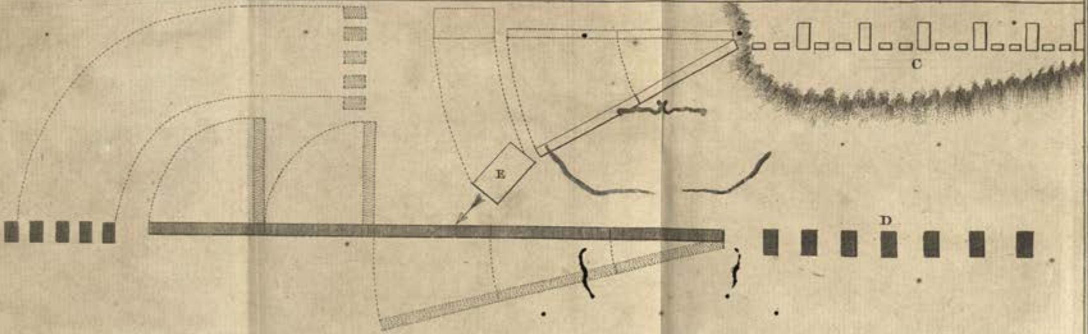
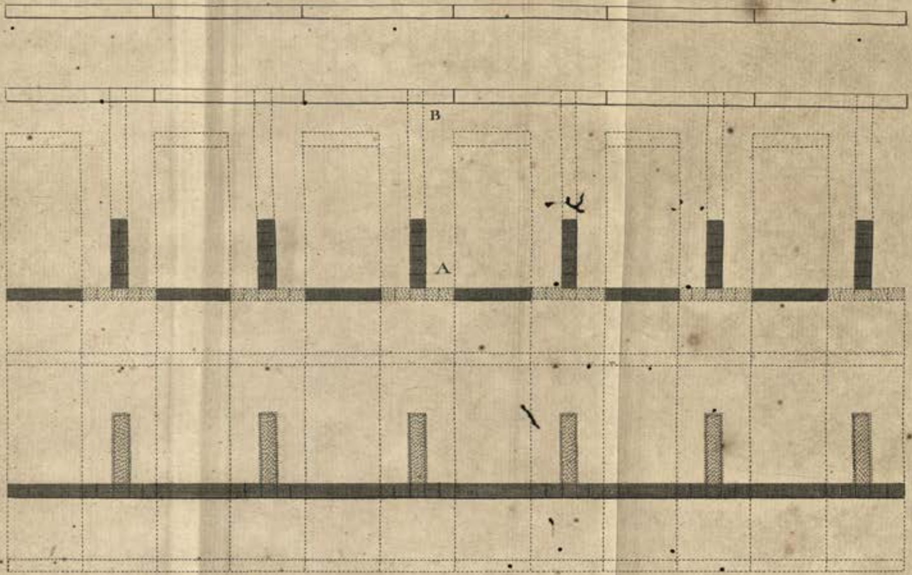
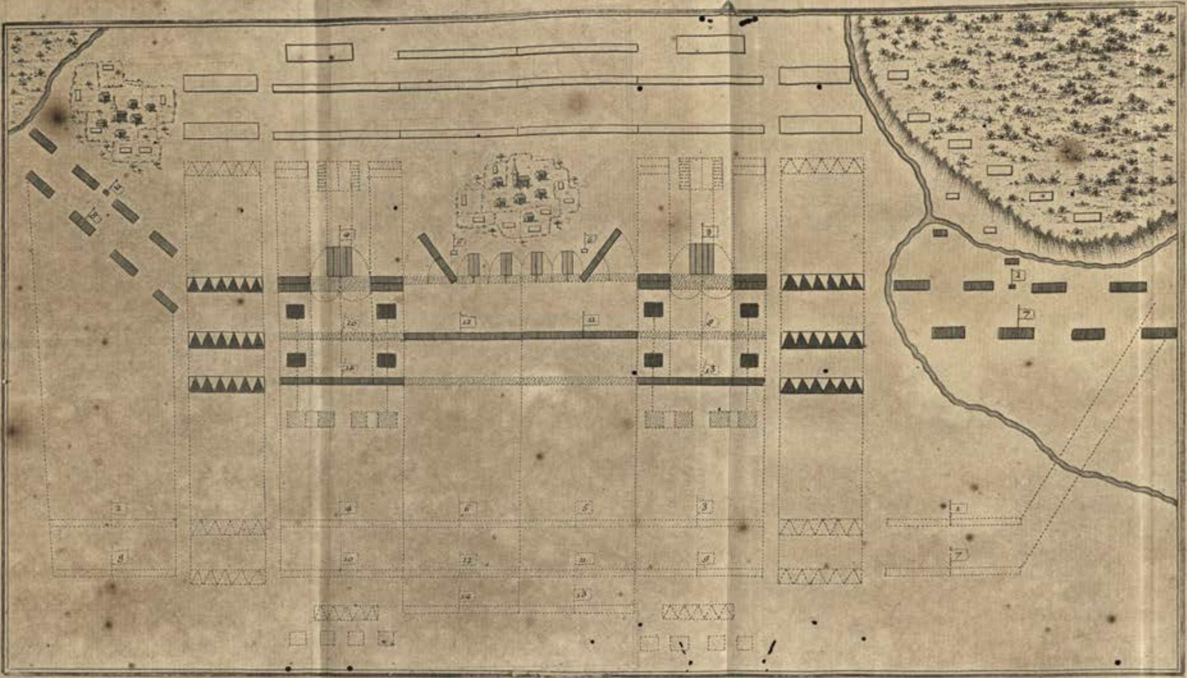


Figure 2

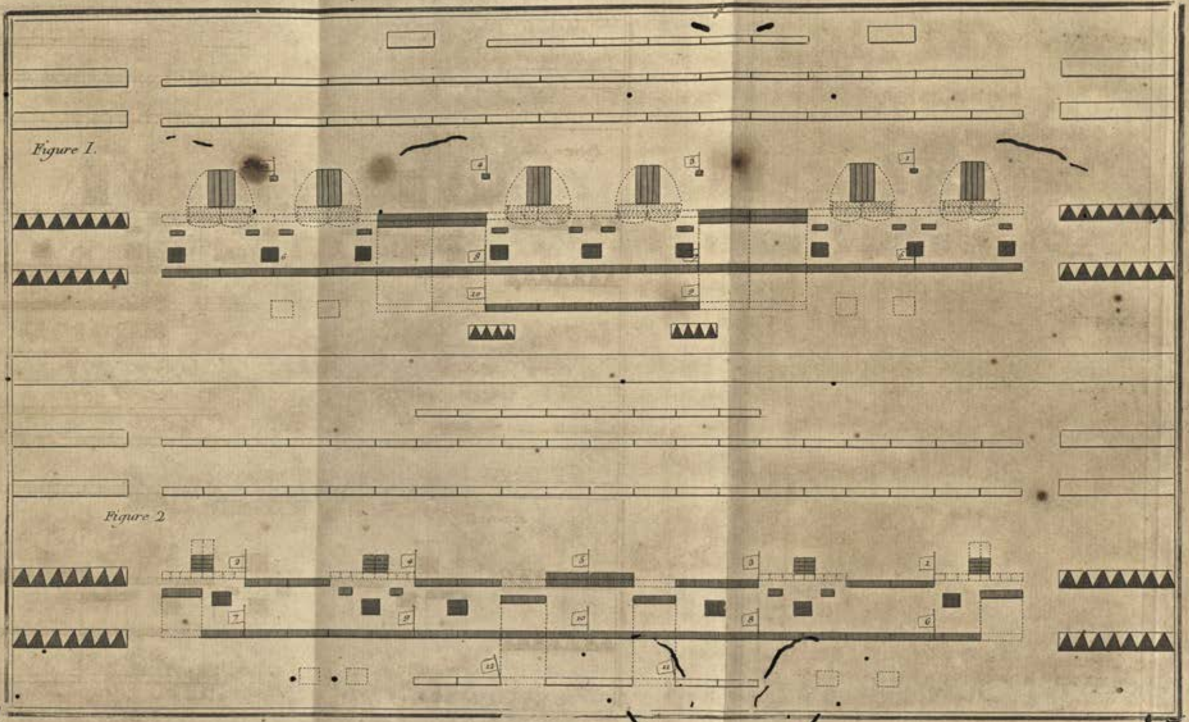



B
A

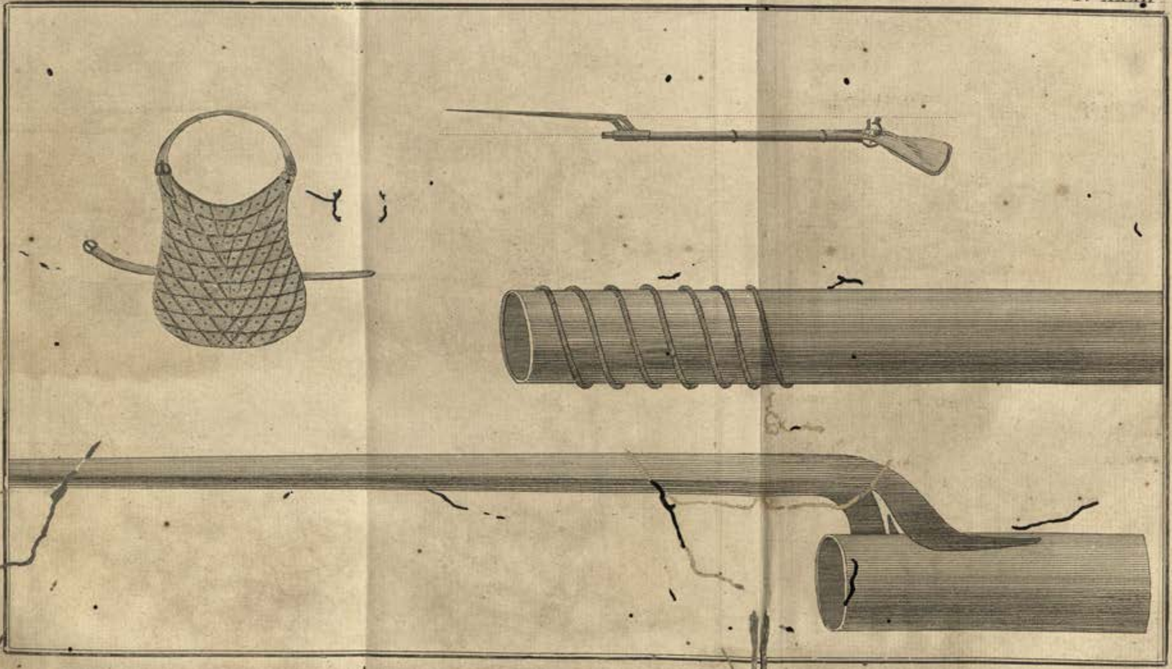
Pl XXIX

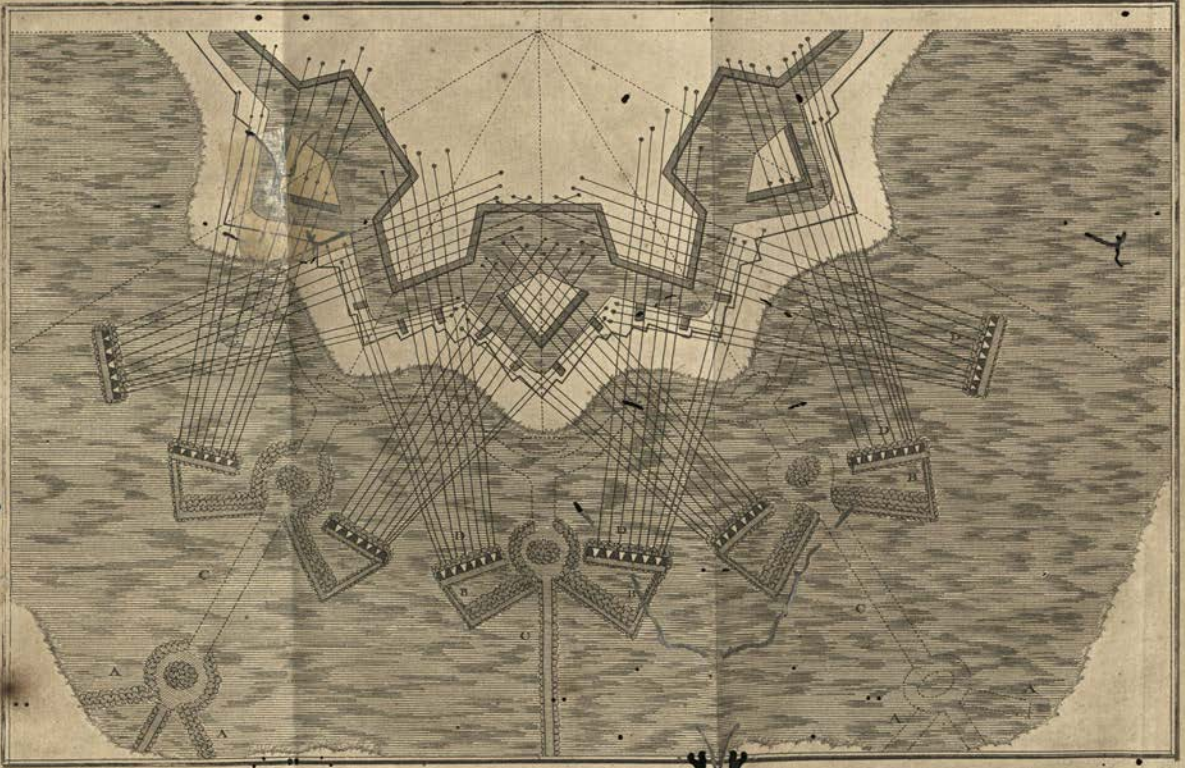


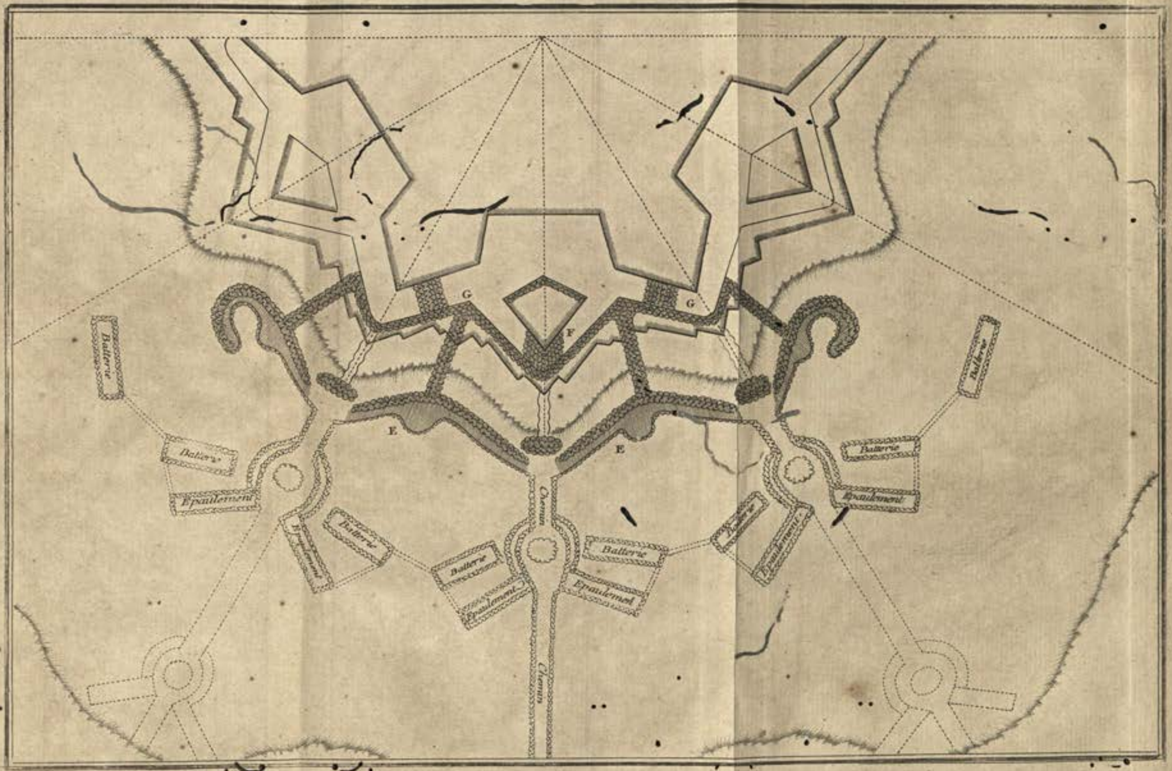
Pl XXVIII



Pl XXXII



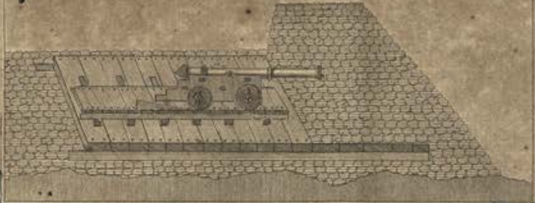

A
A
A
A
B
B
B
B
C
C
C
D
D
D
D


G
G
F
E
E
Batterie
Batterie
Epaulement
Epaulement
Batterie
Batterie
Epaulement
Chemin
Batterie
Epaulement
Batterie
Batterie
Epaulement
Batterie
Epaulement
Chemin

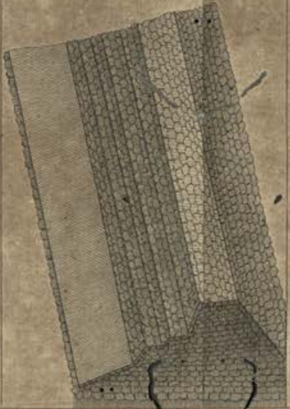
Profil du front d'attaque et du comblement des fossés

Profile d'un merlon de batterie

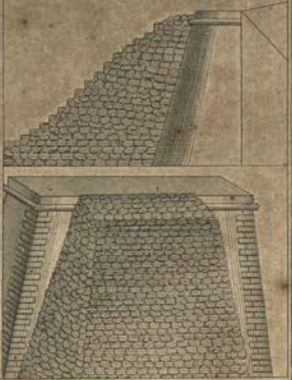
Profil d'une piece en batterie

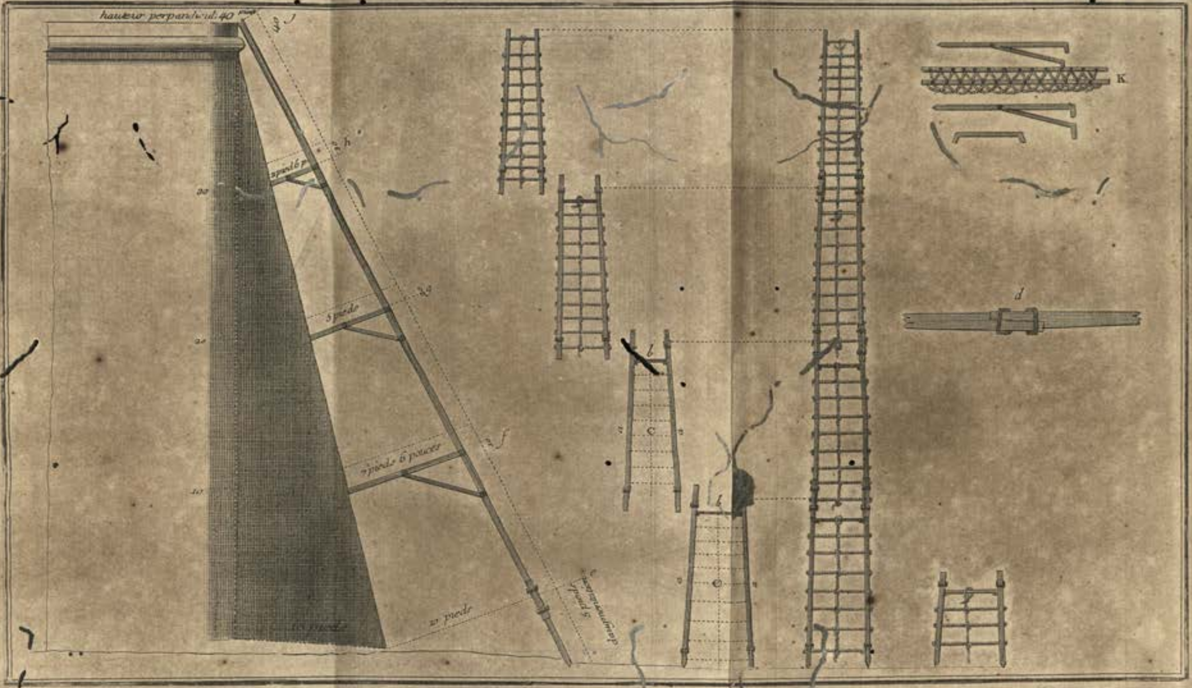


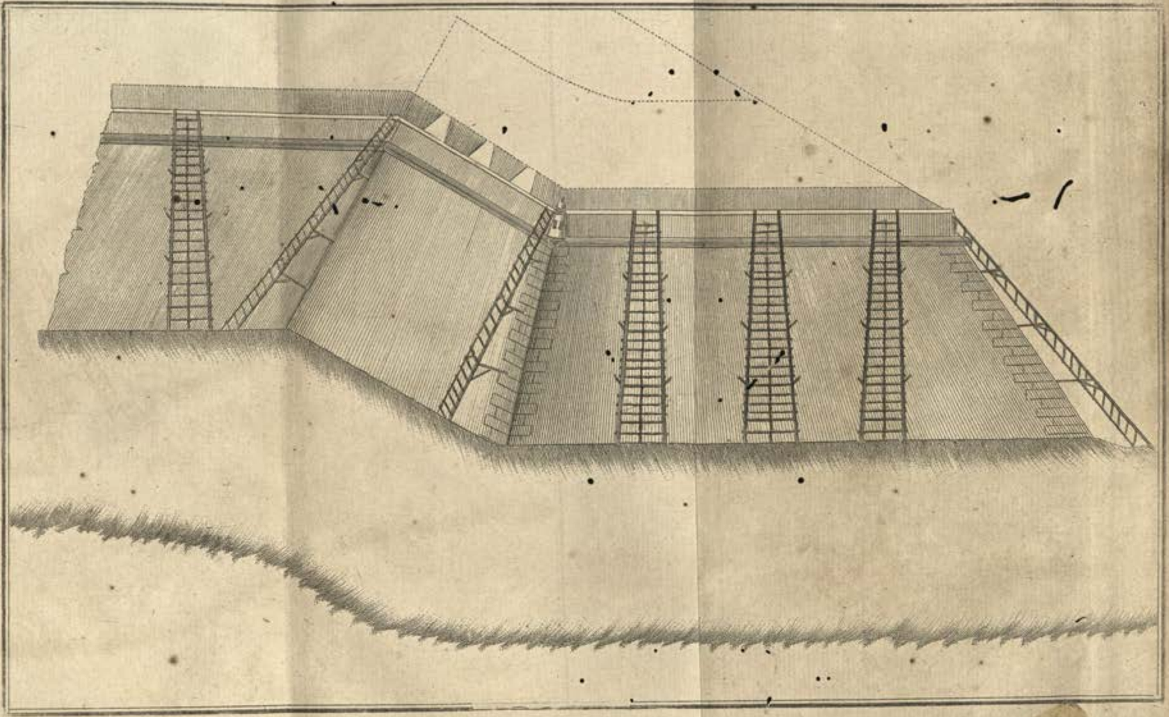
Profil de la paralelle



Vue et profil d'une Rampe d'assaut




hauteur perpendicul. 40
5 pieds
7 pieds 6 pouces
f
h
d
K
b
C



00106123

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019